

MÉMOIRES DE
MLLE DE
MONTPENSIER.
TOME PREMIER [-
DIXIÈME]



Di. 2. 11





MÉMOIRES
DE
M^{LES} DE MONTPENSIER.



DE L'IMPRESSION DE FILLET ALÉ.

MÉMOIRES
DE
M^{LES} DE MONTPENSIER.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

COLNET, LIBR., QUAI MALAQUAIS, N° 9 ;
FILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE, N° 5

—
1823.



MÉMOIRES

DE

M^{LL}E DE MONTPENSIER.

ANNEE 1636.

Lorsque le comte de Béthune partit de Châteauneuf, je lui voulus donner une procuration; il me dit que rien ne pressoit, et que je la lui enverrois de Saint-Fargeau. Elle contenoit les différends nés et à naître pour le compte de tabelle, et je réservois l'affaire de Champigny, dont l'action m'étoit restée libre par la transaction. M. le comte de Béthune s'assembla plusieurs fois avec les gens de mon père, et des avocats tant des nôtres ordinaires que d'autres. On attendoit à tout moment la procuration de son pl-

7.

LETTRE DE SON ALTESSE ROYALE

A M. DE CROISY, SON CHANCELIER.

« Monsieur de Croisy,

« Après avoir vu dans le projet de la tran-
 « saction qui m'a été présenté par le sieur de
 « Mascarany, secrétaire de mes commande-
 « ments, qu'on y a inséré une clause tou-
 « chant le procès de Champigny, bien qu'il
 « m'eût été fait instance à ce qu'il n'en fût
 « plus parlé, et que j'y eusse consenti, parce
 « que cela est inutile et superflu, à cause que,
 « selon les propositions qui en avoient été
 « faites de la part du mon cousin le duc de
 « Richelieu, cette affaire se pouvoit accom-
 « moder à son égard, s'il laisse à ma fille le
 « patronage de la Sainte-Chapelle de Cham-
 « pigny, qui est la sépulture de ses ancêtres
 « du côté maternel, et la collation ou béné-
 « fice de ladite sainte-chapelle sa vie durant.
 « Il étoit vraisemblable que ma fille agréeroit
 « cette proposition, pour se libérer de la
 « perte qu'elle fait par la rupture de cet

« échange, s'il m'y a quelque autre raison qui
« l'ait engagée à la désirer que celle d'avoir
« en sa possession ladite sépulture de ses an-
« cêtres. A l'égard de ce qui me touche, pour
« le retour de garantie qui a été donnée par
« arrêt du parlement à mon cousin contre
« moi, je m'en tenois assez à couvert, et as-
« suré par l'action que j'ai intentée au con-
« seil du roi mon seigneur et neveu, en cas-
« sation dudit arrêt qui ne peut pas se soute-
« nir en ce fait-là particulier, vu que mon
« cousin le duc de Richelieu profite de onze
« mille livres de reste en fonds de terre par
« la rupture dudit échange, et qu'il acquiert
« la mouvance de Champigny, à cause de
« de Filz Bouchard dont cette terre relève,
« et que la justice et l'équité veulent qu'il
« soit bien plutôt chargé de faire rétablir le
« bâtiment de Champigny, dont la démoliti-
« on avoit été stipulée par feu mon cousin
« le cardinal de Richelieu, comme une con-
« dition préalable audit échange, et sans la-
« quelle il étoit positif expressément par le
« contrat qu'il n'eût pas été fait, que de me
« charger de cette dépense. Je n'ai agi en ce-

« la que comme un tuteur qui a fait la con-
 « dition de sa mineure très-avantageuse ;
 « outre cela , quand même je n'aurais pas été
 « assuré d'être déchargé de recours de la ga-
 « rantie , je me souviens bien de la parole qui
 « m'a été donnée par l'évêque d'Orléans de
 « la part de ma fille , lorsqu'elle me fit dire
 « qu'elle désirait faire rompre ledit échange ,
 « qu'il ne m'en coûteroit rien ; ~~de~~ sorte
 « qu'une innovation si opiniâtre , au contraire
 « de ce qu'on étoit convenu , m'a vérifié les
 « avis qui m'avoient été donnés , que les gens
 « que j'ai exclus du service de ma fille avoient
 « fait près d'elle que cette clause fût insérée
 « dans la transaction pour fomentier la divi-
 « sion qu'ils ont causée , et laisser un sujet de
 « nouvelles bravilleries. Ils ont engagé ma
 « fille à se dédire de la parole qu'elle m'a fait
 « donner ; et pour parvenir à ce mauvais effet ,
 « et en persuader ma fille , ils avoient en-
 « pèché plus de trois semaines entières que
 « le comte de Béthune n'eût sa procuration ,
 « qu'il croyoit avoir avant que de partir de
 « Châteauneuf, où étoit lors ma fille. La dis-
 « cord avec laquelle il agissoit fut reconnue

« par l'artifice de ces gens-là, qui trompent
« en cette occasion pour la seconde fois dans
« la même affaire. Et comme lesdits gens n'en
« sont pas demeurés-là, et qu'ils se sont confiés
« à quelques personnes qui ne leur ont pas
« gardé le secret, j'ai eu les conseils qu'ils ont
« donnés à ma fille, tant à l'égard des pré-
« cautions qu'elle avoit prises contre tous les
« actes ~~qu'elle~~ elle passeroit ci-après, de la ma-
« nière qu'elle en devoit user pour satisfaire
« en quelque façon à la déclaration qu'elle
« avoit faite, et demeurer néanmoins tou-
« jours dans ses sentiments; et que l'un d'eux
« s'est vanté aux mêmes personnes d'avoir
« donné avis des réponses que ma fille avoit à
« faire en cas qu'on lui proposât pour exem-
« ple l'indemnité qu'elle donna à madame de
« Guise ma belle-mère sur le même sujet,
« pour l'avertir d'en user à mon égard, et de
« satisfaire à la parole qu'elle m'avoit donnée
« par le sieur évêque d'Orléans. Joint aussi
« plusieurs particularités importantes, dont
« j'ai eu des avis certains, et sur lesquelles je
« ne veux pas m'expliquer à présent, et qui
« me font connaître très-clairement les des-

« ainsi qu'ont lesdits gens d'entretenir la di-
 « vision entre ma fille et moi , pour se rendre
 « nécessaires à notre réconciliation, et par ce
 « moyen trouver leur rétablissement près
 « d'elle , auquel je déclare à Orléans ne vou-
 « loir jamais consentir ; de sorte que je con-
 « nois la mauvaise foi dont on continue d'u-
 « ser à mon endroit par la suggestion et les
 « artifices de ces gens. J'ai jugé qu'il étoit
 « inutile de faire une transaction sur un chef,
 « et d'en laisser un autre qui donneroit sujet
 « à quelque nouveau démêlé entre nous , et
 « que celui que causeroit l'affaire de Cham-
 « pigny seroit d'autant plus capable de nous
 « altérer, qu'il n'y a aucune apparence de
 « croire que ma fille se seroit portée d'elle-
 « même à me faire une telle vexation que
 « celle qui lui a été conseillée par ses gens,
 « et de perdre ainsi mille livres de rente en
 « fonds de terre de son aïeu même, et de
 « devenir vassale de mon cousin le duc de
 « Richelieu pour me faire compter de l'ar-
 « gent, au lieu de me devoir gré de cet échange
 « si avantageux que j'avois fait pour elle. Et
 « aussi, pour ôter auxdits gens tous les moyens

« dont ils prétendaient se servir pour effectuer
« leurs mauvaises intentions, et entretenir
« notre division jusqu'à ce que leurs intérêts
« s'y rencontrant, je me suis confirmé dans
« la résolution que j'ai toujours eue de faire
« terminer tous les différends en même temps,
« sans qu'il m'en puisse rester aucun avec ma
« fille, ni qu'il soit au pouvoir de ces gens-là
« de trouver aucun moyen d'en faire naître à
« l'avenir sur quelque sujet que ce puisse être.
« Et puisque par leur instigation ma fille veut
« poursuivre le cours de cette affaire de
« Champigny, nous même s'expliquer sur la
« parole qu'elle a donnée à M. l'évêque d'Or-
« léans, ni sur ledit recours de garantie, en
« la décharge auquel consiste le seul intérêt
« que j'y prends, j'ai jugé qu'il vaut mieux
« différer la transaction jusqu'à ce que l'action
« que j'ai au conseil de sa majesté, en cause
« tion dudit arrêt du parlement, ait été jugée.
« Si l'échange est maintenu, et que je sois
« déchargé du recours de garantie, l'affaire
« sera entièrement vidée à mon égard; et si
« j'en suis chargé, ce sera lors à ma fille à
« s'expliquer sur la parole qu'elle a donnée

« au sieur évêque d'Orléans : et lors je pour-
 rai juger de la sincérité des intentions de
 « ma fille dans cette réconciliation, et des
 « véritables motifs qui l'ont portée à la dé-
 « rer. Cependant, comme je suis bien résolu
 « de ne perdre aucun temps en cette affaire,
 « je vous fais cette lettre pour vous prier de
 « faire toutes les diligences possibles pour la
 « faire juger au conseil. Vous m'avez déjà
 « donné en tant de rencontres des preuves
 « de votre zèle et de votre soin pour mes in-
 « térêts, que je me repose entièrement sur
 « celui que vous prendrez pour la faire à la sa-
 « tisfaction, M. de Choisy, de votre bon
 « ami,

« GASTON. »

De Blois, ce 12 de june 1686.

Je me trouvai fort offensée de quantité
 d'articles qui étoient dans cette lettre ; et
 comme c'étoit une manière de manifeste que
 l'on vouloit faire courir contre moi, je ju-
 gai à propos d'en écrire un au comte de Bé-
 thune, qui y répondit de point en point. Je
 lui mandai que je le priois de le montrer. Je

peuss qu'il ne le fit pas, de peur de fâcher son auguste royale, qui, au lieu de chercher à s'éclaircir de tout ce qu'on lui disoit, s'aperoit tout ce qui pourroit être à mon avantage et qui auroit pu lui donner de la satisfaction de moi. J'ai cru devoir mettre ici ma lettre.

LETTRE

A M. LE COMTE DE BÉTHUNE,

écrite à Saint-Petersbourg, le 4 juillet 1766.

PAR MADemoiselle.

« J'ai lu avec attention et sans aucun plaisir
 « la lettre que Goulbas écrite à M. de Chazy,
 « sous le nom de Monsieur. Ce n'est pas pour
 « en dire mon sentiment plus librement que
 « je me le persuade, c'est parce que je crois
 « que c'est la vérité. Monsieur, avec autant
 « d'esprit qu'il a, et avec la manière dont il
 « écrit aussi bien qu'il sait, cette lettre ne
 « peut être de lui; et je jurerois qu'il y a de-
 « dans mille circonstances qu'il n'a jamais
 « vues que dans le moment qu'on le lui a lue;
 « et encore je doute qu'il l'ait écoutée tout

« entière. Il faut bien du temps pour faire un
 « aussi long écrit, et son altesse royale ne
 « donne guère son attention à de telles affai-
 « res. Cette lettre n'est ni divertissante, par
 « son sujet, ni éloquentes par son style et ses
 « belles expressions. Ainsi, je suis toute per-
 « suadée que son altesse royale n'aura pas
 « contrainson naturel inquiet pour ce sujet,
 « si peu digne de son application. Elle com-
 « mence par la proposition que M. le duc de
 « Richelieu m'a fait faire, de me laisser, ma
 « vie durant, le patronage de la sainte-cha-
 « pelle de Champigny : c'est de quoi je n'ai
 « jamais entendu parler ; cela ne me paroit
 « pas suffire pour réparer le tort que je pré-
 « tend avoir été fait à la mémoire de mes pré-
 « décesseurs, lorsqu'on a ruiné leur maison.
 « Je dis mes prédécesseurs du côté de ma
 « mère, comme le marque la lettre, que je
 « ne dois pas déavouer par la naissance, non
 « plus que par les avantages que j'en ai, plus
 « qu'ils sont Bourbons aussi bien que les au-
 « tres. Je prétends le rétablissement de tout,
 « comme il étoit ; et c'est ce qui peut ici me
 « satisfaire, et non pas me contenter d'une

« partie. Pour le préjudice que j'y puis rece-
« voir du revenu, je suis avec grande dame,
« et ces messieurs, qui gisent à Champigny,
« m'ont assez laissé de bien pour en pouvoir
« sacrifier à mon devoir, et pour faire mon
« plaisir de ce qui a fait le leur tant qu'ils ont
« vécu, puisque Champigny étoit leur prin-
« cipale demeure.

« Quant à ce qui relève de M. le duc de
« Richelieu par quelques acquisitions qu'a-
« voit faites M. le cardinal de ce nom, c'est
« une affaire qui m'importe si peu, que je ne
« m'en étois pas informée. Il me semble que
« de la qualité dont je suis, personne ne s'a-
« visera de me venir disputer quelque droit
« dans mon village, et que je passerai devant
« bien des gens comme je fais à la cour. Je
« ne dis rien sur l'espérance que son altesse
« royale a sur un arrêt du conseil; je sou-
« haite avec passion qu'elle gagne son procès
« contre M. de Richelieu. Il est à craindre
« que la fin de l'affaire n'aille comme le com-
« mencement, et que son altesse royale ne
« soit aussi mal servie, puisque ce sont les
« mêmes gens qui s'en sont mêlés, et qui

« agissent par le même principe de leurs inté-
 « rêts. Quand son altesse royale auroit désiré
 « de chercher mon avantage dans l'échange
 « de Champigny contre Bois-le-Vicomte,
 « ce qu'elle ne pensa pas alors, très-ardem-
 « ment, il seroit difficile de le faire croire ;
 « M. le cardinal de Richelieu et lui étoient
 « trop mal ensemble. Cette manière de par-
 « ler ne convient pas à leurs qualités ; elle
 « convenoit seulement à la manière dont on
 « traitoit Monsieur. Ainsi, je pense qu'il est
 « permis de le dire : ils étoient donc ensem-
 « ble d'une façon à ne se pas demander que
 « M. le cardinal de Richelieu cherchât l'a-
 « vantage de Monsieur ni de personne qui
 « eût l'honneur de lui appartenir. La conjonc-
 « ture du temps de la prison et de la mort de
 « Pailleurat, dans laquelle cet échange fut
 « fait, et l'éloignement de Monsieur de la
 « cour, montrent assez que la seule raison
 « qui le lui fit faire sans la force, à laquelle il
 « n'étoit pas en état de résister ; et même,
 « si M. le cardinal de Richelieu eût vécu, il
 « vouloit avoir le duché de Châtelleraut, à
 « ce que me dit Monsieur peu après sa mort ;

« et lorsqu'il me le dit, il ajouta : « Il l'eût
« bien fallu faire comme de Champigny ;
« nous n'étions pas les plus forts. » Après
« cela on pourroit se passer de me vouloir
« faire croire que l'on ne s'étoit avisé de faire
« cet échange que pour mon avantage. On
« devoit ajouter que M. le cardinal ne le vou-
« loit pas, et que Monsieur, par ses instances
« prières et par le crédit qu'il avoit auprès de
« lui, avoit obtenu de lui cette grâce, et que
« M. le cardinal avoit été bien aise de se con-
« server les bonnes grâces de Monsieur par
« ce bienfait ; cela se croiroit comme le reste.
« Quelqu'un auroit pu mettre l'obligation que je
« lui ai, pendant qu'il a gouverné mon bien,
« de l'avoir bien conservé et augmenté des
« acquisitions que l'on a faites de l'argent de
« quantité de bois que l'on a coupés, et de
« tous les autres bons ménages que l'on a
« faits dans mon bien pendant ma minorité,
« dont je tire des profits admirables pré-
« sentement : j'en ai aussi la reconnaissance
« que je dois. S'il se fût avisé de me pen-
« ser beaucoup d'avantages comme celui de
« Champigny, il l'eût fait ; mais M. le card-

« n'ai mourut trop tôt. S'il ne l'a pu faire en
 « des effets semblables, parce qu'il n'avoit
 « plus de maison à faire démolir, on voit
 « qu'il fit ce qu'il peut auprès de Monsieur
 « pour me servir et maintenir ce qu'il a si
 « bien fait par le passé. Je suis sans surprise
 « de la parole que l'on dit que j'ai donnée à
 « M. l'évêque d'Orléans. Je lui en ai beau-
 « coup dit; je l'ai vu souvent, et même pour
 « le service de Monsieur, pendant que j'étois
 « à Orléans en 1655; je n'ai cependant au-
 « cune connaissance ni souvenir de lui en
 « avoir donné aucune. Je n'avois garde de
 « rien offrir à Monsieur pour faire sa sûreté
 « dans cette affaire : les tuteurs qui n'ont pas
 « le pouvoir d'agir ne font rien entre eux,
 « non plus que contre les autres; et comme
 « son altesse royale ne avoit pas, non plus
 « que moi, que Goulas l'eût engagée en son
 « propre et privé nom, puisque s'avroit été à
 « son insu et contre son ordre, elle ne se se-
 « roit pas avisée de se précautionner contre
 « une affaire qu'elle ne savoit pas. Pour ce
 « que l'on dit que son altesse royale vous as-
 « sura, lorsque l'on étoit à Orléans, que je

« consentois à quelques circonstances tou-
« chant Champigny , vous le savez mieux
« que moi , et pouvez sur cela répondre à ceux
« qui vous en demanderoient des nouvelles ,
« comme aussi des deux affaires dans les-
« quelles les gens que Monsieur a été de
« de mon service vous ont surpris. Pour moi ,
« je puis répondre qu'ils ne m'ont jamais
« donné de conseils qui puissent déplaire à
« Monsieur , et que , s'ils avoient été si mal
« avisés pour cela , ils m'auroient déçu , et je
« ne les aurois pas gardés à mon service au
« moment. Il vous souviendra que je vous ai
« envoyé ma procuration peu de jours après
« avoir été de retour ici de Châteauneuf ; il
« me semble qu'il est sans inutile de m'en
« reprocher le retardement , puisque ce
« n'est pas faute d'avoir donné tout pouvoir
« que l'affaire a manqué. Je suis bien mal-
« heureuse que Monsieur explique mal l'in-
« tention , avec laquelle je me voulois accom-
« moder ; elle étoit très-bonne , et je vous en
« ai parlé avec toute la simplicité possible. Je
« connoissois la vôtre ; ainsi vous me pouvez
« servir de témoin , et je ne pense pas que la

« prohibé si comme de Goulas soit capable de
 « décrier la vôtre, ni d'empêcher d'ajouter
 « foi à ce que vous direz de moi. Pour les
 « précautions que l'on dit que j'ai prises, les
 « gens de Monsieur ont une conduite qui
 « m'ôte la peine de me servir d'aucun; ce
 « sont eux qui en prennent pour moi. J'ai
 « bien osé parler d'une indemnité que l'on a
 « trouvé dans les papiers de madame de
 « Guise ma grand'mère, que le M. le car-
 « dinal de Richelieu lui avoit donnée; et
 « je pense que c'est aussi pour faire croire
 « qu'elle ne m'en a pas demandé. Si les gens
 « de Monsieur avoient été aussi habiles qu'elle,
 « ils en auroient autant tiré; toutefois, comme
 « M. le cardinal ne faisoit cela que pour mon
 « avantage, l'on n'avoit garde de songer que
 « je ne fusse pas d'humeur à le trouver
 « bon, et quarante mille livres de rente sont
 « une somme si considérable, que l'on n'a pas
 « pu croire que les mêmes des gens qui m'en
 « ont bigné trois cent mille m'eussent été
 « plus chers que la conservation de cette
 « rente. J'oublois de vous dire que lorsque
 « j'eus envie de retirer Champigny, je ne-

« priai point M. l'évêque d'Orléans d'en par-
« ler à Monsieur ; je lui en parlai moi-même.
« M. l'evêq. très-agréable , et même il me dit
« qu'il avoit toujours bien cru que je le re-
« tiendrois, que l'un ne pourroit préjudicier
« aux droits des mineurs, et il me témoigna
« approuver le respect que je rendois à
« MML. de Montpensier. Il ne se souvint pas
« alors d'alléguer l'avantage de cet échange,
« ni de me conseiller de le tenir. Je crois que
« c'est qu'il ne voyoit pas l'un et l'autre, qui
« auroient été faits contre son gré : il étoit
« bien aisé de voir qu'avec justice et raison il
« fût obligé d'agir d'une manière qui le ven-
« geoit d'un homme qui lui en avoit bien fait
« d'autres pendant sa vie. Depuis, de temps
« en temps il me demandoit des nouvelles de
« mon procès; et ce qui prouve assez que
« mon droit est bon, c'est que dans la tran-
« action que fit madame de Guise l'année
« passée, qui, au su de tout le monde, ne m'é-
« toit point avantageuse, bien au contraire,
« l'action de Champigny m'étoit laissée libre,
« et vous étiez dans le cabinet de Monsieur,
« et MML. de Beaufort et de Beloy, lorsque je

« lui demandai, quelques jours après que l'on
 « eut signé la transaction, s'il n'auroit pas
 « agréable que je pourrais le jugement de
 « cette affaire; il me le permit sans me par-
 « ler de ce que la lettre me fait avoir dit à
 « M. l'évêque d'Orléans. Il me semble qu'il
 « eût été bien à propos de m'en parler dans
 « ce moment. Quand son altesse royale au-
 « roit eu cette parole de ma bouche, et M. de
 « Beaufort et vous pour témoins, cela auroit
 « valu plus que tous les actes du monde.
 « Comme on n'a dit cela à son altesse royale
 « que depuis, il eût été difficile qu'elle m'en
 « eût parlé alors. Enfin, la lettre de Goulq
 « n'est fondée que sur des circonstances dont
 « personne n'a de connoissance que lui, d'o-
 « tentions venues après les affaires faites,
 « d'avantages qui ne se trouvent point pour
 « les gens à qui il en veut procurer. Pour l'é-
 « preuve de ma bonne volonté, j'ose dire en
 « avoir donné des marques essentielles. Mon-
 « sieur, qui me coûtent aussi cher, pais-
 « qu'elles me prirent de repos, de biens et
 « de plaisir. Croyez-moi, ce n'en est pas un

« de passer quatre ans à Saint-Étienne. Si
« tout cela n'est compté pour rien, je dois
« craindre avec raison que tout ce que je
« pourrois faire sur Champigny ne seroit pas
« compté. C'est pourquoi je n'ai rien à dire,
« sinon qu'à une demoiselle qui est Bourbon
« de tous les côtés, c'est assez dire, et qui
« avec cela a du naturel, la gloire et la
« tendresse la gagnent plus que les rigueurs :
« il faut que les unes soient de durée aussi
« bien que les autres, pour pouvoir par le
« bien réparer le mal que l'on a souffert. Les
« vexations que j'ai faites à son altesse royale
« ne sont pas grandes ; c'est pourquoi je n'ai
« que faire de m'en justifier ; et celles que
« l'on me faites sont si publiques, qu'il seroit
« inutile que j'en fisse des plaintes, puisque
« tout le monde en a fait pour moi.

« Cette lettre est bien longue ; je ne sais
« quand je vous verrai ; j'ai été bien aise de
« vous faire souvenir de toutes les circon-
« stances dont parle la lettre de Goulas comme
« il lui plaît, et que j'explique comme elles
« sont, afin que vous ayez bien d'excuser es-

« y vers moi la générosité avec laquelle vous
 « en usiez envers vos amis , pour les défendre
 « quand on les accusait injustement. »

Madame la duchesse de Savoie fut malade à l'extrémité ; on lui envoya même un médecin de la cour. Son altesse royale disoit souvent qu'elle s'étonnoit que je ne songeasse point à me marier , et que je ne témoignasse pas un grand désir d'épouser le duc de Savoie ; que je savois qu'il marquoit pour moi la plus grande passion du monde ; il est vrai que de tous côtés cela m'étoit rapporté. Son altesse royale ajoutoit que je n'avois dans la tête que des desseins chimériques pour le mariage , et qui ne pouvoient réussir. Je répondois à ceux qui m'en parloient : « Je suis d'une qualité que je ne puis me marier sans que la cour y travaille ; pour qu'elle prenne ce soin , il faudroit que son altesse royale y fût mieux qu'elle n'y est. » Quelque son accommodement fût fait , il n'avoit point été encore à la cour ; de plus , quelque passion que M. de Savoie témoignât pour cela , il ne fût aucune démarche sur ce sujet , et je ne suis pas d'une

manière que la cour, quand j'y serois bien, m'offrit. Il ne me convenoit, en façon du monde, de m'offrir moi-même, ni de faire aucune avance, et ce seroit en faire que de témoigner le désirer; outre que tout cela seroit inutile, madame de Savoie témoigne la dernière frayeur de voir son fils marié avec une personne capable d'agir, dans la crainte qu'elle ne fit connoître à son fils qu'il est en âge d'agir et de gouverner ses états, et non pas de dire : Plait-il, maître ? depuis le matin jusqu'au soir. Dans cette extrémité où elle fut, je songeois : Si elle meurt, M. le duc sera contentement; sûrement M. de Savoie me lera demander; et, bien que je n'eusse jamais témoigné trop de penchant pour ce parti, j'en aurois peut-être eu pour lors. Ce n'a jamais été par mépris, comme beaucoup ont cru; je sais bien que, dans une maison où ont toujours été mariées des filles de France et d'Espagne, et où ma tante est encore maintenant, cela seroit fort sot à moi de l'avoir pris de cet air-là; ce que j'entendois dire de l'honneur et de la conduite de ma tante, et du peu d'amitié qu'elle témoignoit pour moi,

me me faisoit pas juger que je pouvois vivre fort heureusement avec elle. Le médecin que la cour y avoit envoyé fit merveilles et la guérit, dont je fus aise comme d'un événement indifférent : je n'avois fait aucun dessein sur ma mort ni sur sa vie.

Madame la duchesse de Vantadour, qui s'enalloit à Bourbon, me vint voir comme elle passoit; elle avoit avec elle mademoiselles d'Harcourt, qui sont ses parentes, lesquelles n'avoient point de mère; elles demouroient avec elle. Mademoiselle de Vandy m'avoit mandé qu'elles viendroient à Saint-Fargeau, qu'elles étoient de ses amies et d'un mérite extraordinaire; elle me supplioit d'avoir de la bonté pour elles, et qu'elle m'en seroit la dernière obligation. Ce sont des filles de qualité et d'esprit; la cadette est assez jolie; elle étoit davantage avant qu'elle eût la petite vérole. Je les entretins fort, et surtout la cadette, qui me plut extrêmement; nous parlâmes beaucoup de mademoiselle de Vandy; elle me témoigna avoir bien de l'amitié pour elle, et de la reconnaissance de la manière dont elle jugeoit que je la traitois à sa prière.

Quoique l'on soit fort civile à tout le monde, on ne laisse pas de distinguer des personnes quand on veut les favoriser. Il me sembloit que mademoiselle de Vandy avoit sujet de l'aimer ; je la trouvois moi-même fort aimable. Madame le duc de Vantadour eut une grande hâte de s'en aller ; je fis tout mon possible pour l'obliger à séjourner un jour seulement ; elle ne le vouloit pas. La comtesse de Fiesque, qui étoit amie de mademoiselles d'Harcourt, fut fort aise qu'elles me plussent, et qu'elles eussent eussent moi le mérite d'être amies de mademoiselle de Vandy ; elle ne jugeoit pas que sa considération leur en acquit beaucoup auprès de moi ; elle me proposa de dire à madame de Vantadour de me les envoyer, qu'elles devaient venir à Laggenon, qui n'est qu'à deux journées de Saint-Fargeau, où je leur enverrois un carrosse. Quoique ce ne fût pas le moyen de me faire agir, que de me faire de si propositions par madame de Fiesque, je ne laissai pas de faire celle-là. Cela venoit trop dans mon sens ; j'étois entêtée de mademoiselle d'Aniane ; j'en priai donc madame de Vantadour, qui en eut bien

de la joie. Le soir, je dis au comte d'Escares qu'elles ressembroient, et qu'elles étoient de fort aimables personnes, et surtout la cadette. Il me dit : « Si j'osais pager avec vous qu'elles n'auroient pas été ici trois jours avec vous qu'elles vous déplairaient au dernier point, je gagerois. » Je lui demandai pourquoi. Il me dit : « Elles sont anciennes amies de madame de Fiesque, qui leur fera faire amitié avec madame de Frontenac; elles seront toujours ensemble, et cela ne vous plaira pas ; si vous vous en plaignez, au lieu d'entrer dans vos sentimens et dans les justes sujets que vous aurez de vous plaindre, elles tâcheront à les justifier, et c'est tout pour vous déplaire, et ne vous être pas agréable long-temps. » Je lui dis : « Vous avez raison, si cela se passe ainsi ; mais elles sont si amies de Vandy, que je ne puis croire qu'elle eût souhaité qu'elles vissent ici, si elle ne les eût connues d'humeur à en bien user avec moi. »

Peu de jours après, la comtesse de Maure arriva à Saint-Fargeau, où elle ne séjourna point ; la raison d'aller aux eaux de Bourbon la pressoit. Mademoiselle de Vandy me re-

mercia de la bonté que j'avois témoignée à mesdemoiselles d'Harcourt, par considération. Je lui dis comme elles m'avoient plu, et surtout la cadette; elle en eut bien de la joie. La comtesse de Fiesque me dit: « Mademoiselle de Vandy ne prendra point d'aise, si vous la voulez gêner; madame la comtesse de Maure la reprendra à son retour. » J'en fus fort aise; je la demandai à la comtesse de Maure, qui me la donna. On trouva plaisant; vu l'état où j'ai dit que la comtesse de Fiesque étoit avec moi, et tout ce qui s'est passé depuis, que ce fût elle qui fit toujours les propositions. Si on la connoissoit, on ne s'en feroit point; c'est une femme qui vous chante poëlle, et un moment après elle est au désespoir, et vous dit rage de ceux qui le lui ont fait faire. Mademoiselle de Vandy demeure à Saint-Fargeau. Je causois avec elle; je fus quelques jours avec lui conter mes griefs contre les dames; elles me pevinrent. Elles lui parlant de mes affaires avec Monsieur, lui dirent que j'avois le plus grand tort du monde, et s'empêchèrent fort sur ma mauvaise conduite; lui dirent que je n'avois pas voulu croire

leurs bons avis et conseils, que je m'étois
amuse à en prendre de gens incapables et
mal habiles; elles nommèrent Perronnet,
Nan, et ensuite elles en disoient le plus qu'elles
pourroient. Mademoiselle de Vandy fut avec
étonne de ce procédé, et comme elle est fort
sage, elle se refusa doucement de leur con-
versation particulière, et, sans les dauber,
trouva occasion de me faire connaître com-
bien elle entroit dans mes sentimens, et me
plaignoit de la persécution que je recevois de
la part de son altesse royale, et aussi de la do-
mestique; et de voir tout le monde, dans ma
maison, partagé en sorte que le parti le plus
faible fût le mieux. Elle s'y jeta, et s'attacha
fort à parler à ceux à qui je témoignois de la
confiance, comme au comte d'Escaux, à Co-
lombier, l'Épinay, et à un autre homme du
pays qui agissoit dans mes affaires à Saint-
Fargeau. Cela déplut avec à ces dames, elles
ne comprendroient pas comme on me pouvoit
souffrir, et sur les plaintes qu'elles firent de
mademoiselle de Vandy, madame de Mau-
mont d'una manière, fort plaintive : « Les
conférences sont bonnes de croire que madame

celle de Vandy soit partie tout exprès de Paris pour s'en venir dire des injures à la petite-fille d'Henri-le-Grand dans sa maison : quand il ne s'agiroit que de voir une demoiselle de ses amis, avec qui on voudroit passer quelque temps, on seroit quelque complaisance pour elle ; à plus forte raison pour une grande princesse comme Mademoiselle , pour laquelle on est obligé d'en avoir. »

Le comte d'Escars dit un jour une chose fort plaisante à la comtesse de Fiesque. Il étoit venu beaucoup de gens de qualité me voir, et d'Escars leur avoit donné à souper en son logis ; je pense qu'ils avoient un peu bu, ce qui n'est pas extraordinaire aux gens qui ont été à la guerre. Comme il entra dans ma chambre, la comtesse de Fiesque alla pour l'entretenir, et exprimoit qu'en l'état où il étoit il lui en disoit plus qu'elle ne voudroit, et que, par ce moyen, elle feroit quelque découverte. Comme il la vit approcher, il lui dit : « Elle comine, n'espérez pas savoir rien de moi, mon vin est plus fidèle que votre sang froid. » Elle se mit à rire, et ne s'en offensa pas, quelque ce fût une vérité. Peu après l'arrivée de

mademoiselle de Vandy, il vint des comédiens à Saint-Fargeau, qui y furent quinze jours ou trois semaines. La marquise de Blois, qui en est voisine, et qui y venoit souvent, y arriva; il y vint encore beaucoup d'autres personnes; de sorte qu'elle trouva ma cour fort jolie, et que les dames qui se plaignoient sans cesse de s'ennuyer n'avoient pas raison.

Il passa à Saint-Fargeau une certaine femme de Dombes, qui y étoit déjà venue pour une affaire qu'elle avoit, et qui, depuis, avoit été à Paris, où elle s'étoit mariée avec un nommé d'Apremont, qui étoit à la comtesse de Fiesque. Elle dit à une de mesdemoiselles qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je la fis venir un soir dans mon cabinet; elle me dit : « J'ai l'honneur d'être votre sujette; je suis au désespoir d'avoir épousé un homme qui a tant agi contre votre service; je tâcherai de le retirer de celui de madame la comtesse de Fiesque. J'ai cru être obligée de vous avertir de ce que je savois; vous sçavez donc, Mademoiselle, que mon mari a pension de Monsieur votre père; qu'il écrit et reçoit tous les ordonnances des lettres de Blois, lesquelles il

envoie à madame la comtesse de Fiesque ; que M. de Frontenac le vient voir quasi tous les jours ; qu'il laisse son carrosse au bout de la rue, et vient le manteau sur le nez ; et, quand ils parlent de vous, ils disent : « Elle n'est pas où elle pense ; on la mettra bien à la raison. » Je fus bien aise que quelqu'un lui entendît tenir ce discours. Le lendemain, je l'envoyai quérir ; je la cachai le comte d'Escau, et lui fis redire ce qu'elle m'avoit dit le soir précédent, de sorte qu'il l'entendit. Elle me promit de tâcher d'attraper des lettres de Goulas à la comtesse de Fiesque, et des siennes à Goulas ; de débaucher son mari de son service, et l'obliger à me dire tout ce qu'il avoit fait contre moi. La comtesse de Fiesque me parut être fort inquiète de savoir ce qu'elle me disoit : « Je ne comprends pas, disoit-elle, ce que madame d'Aprenant vous peut tant dire. » Je lui répondis : « Ce sont des avis qu'elle me donne sur mes affaires de Trombe. »

« Mesdemoiselles d'Harcourt me firent savoir qu'elles étoient à Langron ; je leur envoyai un carrosse. Mademoiselle de Vandy en fut

la plus grande joie du monde , et étoit dans une impatience très-grande de leur arrivée. Lorsqu'elles arrivèrent , après m'avoir saluée , elles allèrent à madame de Frontenac avec un empressement non pareil , et ne regardèrent pas quasi mademoiselle de Vandy : cela dura tout le soir. Je croyois que c'étoit qu'elles faisoient plus d'honneur à une personne qu'elles connoissoient moins , et que c'étoit une marque de la familiarité qu'elles avoient avec mademoiselle de Vandy. Comme je vis qu'elles continuoient deux ou trois jours , j'en fus avec surprise ; je le dis à Vandy ; elle me répondit fort amicalement , et avec une effice honteuse de leur conduite , que je ne voyois pas tout. Je me tins là , et ne voulus pas pousser l'affaire plus loin. Comme je m'enfermois toutes les après-dîners pour écrire et travailler à mes affaires , chacun prenoit parti ; je croyois qu'elles alloient toutes ensemble. Il me prit curiosité de savoir comment cela se passoit : j'allai dans la chambre de mademoiselle de Vandy , je la trouvai toute seule. Je lui demandai pourquoi elle n'étoit point avec les autres ; elle me répondit qu'elles

assiez affaire. Je lui dis : « À ce coup je parlerai ; la première fois je n'osai rien dire. Je commence à connaître que la mauvaise compagnie gâte les gens , et que mesdemoiselles d'Harcourt ont autant d'ingratitude pour vous que les autres en ont pour moi. » Deux jours après, je m'en allai dans l'appartement de la comtesse de Fiesque, où je trouvais ces demoiselles avec elle et M. et madame de Frontenac. Je leur demandai où étoit mademoiselle de Vandy ; elles se regardèrent, et ne dirent qu'elles n'en avoient rien. Je m'adressai à mademoiselle d'Annale, et je lui dis : « Vous abandonnez vos anciennes amies pour de nouvelles ; cela ne m'encourage pas trop à faire amitié avec vous ; cela me surprend. » Elle ne répondit rien. Le soir, elle prit Vandy, m'appela, et me tint de longs discours dont je fus aussi peu satisfait que de son procédé. Vandy étoit honteuse de la faute de la cadette ; mesdemoiselle d'Harcourt, qui étoit l'aînée, prenoit plus de soin de m'entretenir, et me paroissant meilleure fille, se moquoit sans cesse de tout le monde, et surtout de moi. Madame de Frontenac et elle se mettoient à ta-

ble l'une auprès de l'autre , et rioient continuellement. Il m'est arrivé quelquefois de leur demander de quoi elles rioient ; à cela elles redoublent leurs ris. Ce procédé n'étoit pas trop respectueux , et continua pendant leur séjour à Saint-Fargeau.

M. de Candale , qui s'en alloit en Catalogne , y vint me dire adieu. Comme il passoit , il me parla du divertissement que l'on avoit en tout l'hiver à se masquer. L'envie prit à tout ce que nous étions de prendre cette mode , quoique ce ne fût pas dans la maison ; nous nous déguisâmes , et comme nous allions danser , il arriva un churlier à la comtesse de Fiesque , qui lui apporta la nouvelle de la levée du siège de Valenciennes ; que M. le Prince avoit attaqué les lignes , défilé ou mis en déroute l'armée de M. le maréchal de la Ferté , lequel étoit prisonnier ; que beaucoup de personnes de qualité étoient prisonnières ou mortes , et que M. le Prince étoit entré dans Valenciennes en triomphe. M. de Candale et moi nous fîmes fort embarrassés. Il me dit : « Si l'on va dire à la cour que nous avons dansé en réjouissance de cette nouvelle , tout sera perdu ;

il faut maintenir qu'elle n'est pas véritable. » Nous en sommes aïné. Pour moi, j'en étois fort aise dans mon ame : c'étoit une fort belle action pour M. le Prince, et qui l'accréditoit extrêmement parmi les Espagnols.

Le lendemain, la confirmation en vint. L'abbé Fouquet envoya un courrier à M. de Candale, et manda comment M. le Prince avoit attaqué le quartier du maréchal de la Ferté ; qu'il étoit prisonnier avec les comtes de Grandpre, d'Etrées, Moret, et quantité d'autres officiers ; le marquis d'Etrées mort, dont on n'avoit point trouvé le corps ; qu'on avoit pris un bataillon des gardes tout entier. Ce fut une grande affaire pour M. le Prince. On s'étonna de ce que M. de Turenne avoit été assez heureux de ne recevoir aucun échec ; la vérité est qu'il se retira promptement pendant que le désordre se mettoit dans le quartier de la Ferté ; il dit qu'il ne l'avoit pu secourir à cause de quelques marais qui étoient entre le quartier de la Ferté et le sien. Ce fut un avantage pour le service du roi, que d'avoir conservé une armée pendant que l'autre s'étoit défilée, et ce n'est pas une des moindres belles

retraites de M. de Turenne : je ne sais si c'est une des plus glorieuses.

La vie sédentaire que j'avois menée tout l'hiver, et la grande attache que la nécessité m'avoit obligée d'avoir à mes affaires, n'avoit point servi à ma santé, que le chagrin avoit fait altérer. Je me résolus d'aller à Forges, dans la crainte de tomber malade. Je jugeai que le changement d'air et les eaux répareroient tout le mal que tout ce que je viens de dire m'avoit pu causer. J'envoyai un valet de pied à Blois, et j'écrivis à Mascaroni, secrétaire des commandemens de son altesse royale. Je n'écrivois pas à elle pour lui demander la permission de faire ce voyage, que son altesse royale auroit bien m'être nécessaire : qu'il m'avoit été ordonné des l'autre année de prendre les eaux de Forges. Son altesse royale vit mon valet de pied ; elle se mit en colère contre lui, et lui dit mille injures. Ce garçon en eut si grande peur, qu'il s'en vint à la course ; c'étoit un Basque qui ne parloit pas trop bien français. Il me dit : « Son altesse royale m'a parlé de transaction ; que vous manquez de parole, qu'il me feroit

jeir par les fenêtres. « J'avoue que j'étois au désespoir de voir que son altesse royale s'amusât à parler de mes affaires à des gens comme cela ; il est vrai que je devois avoir éprouvé cette douleur ; il ne pouoit qu'à que ce fût à Blois à qui il n'en parlât, et tous ceux à qui il en parloit me le venoient dire, et haussaient les épaules, fort étonnés de voir les emportemens qu'il avoit contre moi. Il marquoit par là le grand désir qu'il avoit d'avoir mon bien, et les voies qu'il prenoit pour y parvenir ; s'il me l'eût demandé amiablement, je le lui aurois donné, comme je lui avois offert, sans me tant tourmenter et persécuter.

Après le retour de mon valet de pied, je ne jugeai pas à propos, par le rapport qu'il me fit, de renvoyer à Blois. C'étoit un desir dont je m'étois acquittée ; il avoit été mal reçu, ce n'étoit pas ma faute, c'est pourquoi je résolus de partir. La comtesse de Flenque me proposa de mener mesdemoiselles d'Harcourt à Foissy. Je lui dis que je ne le pouvois pas, que mes carrosses étoient remplis ; s'ils eussent été vides, j'aurois pris une autre carrosse ;

je ne les voulois pas mener. Mademoiselle de Vandy faisoit état de s'en retourner à Bourhan rejoindre madame du Blauc, et devoit partir avec mesdemoiselles d'Harcourt; son chemin étoit de passer à Langres, où elles alloient. Il se trouva que la calèche de Frontenac étoit trop petite, qu'il n'y pouvoit tenir que quatre personnes, et elles étoient quatre sans elle : ainsi la nécessité, ou plutôt le destin voulut que mademoiselle de Vandy vint à Forges, dont je fus bien aise, et dont je crois que celles qui s'en allèrent furent fort fâchées. Je ne voulois point dire par quel chemin j'irois, quoique l'on me le demandât souvent, de peur de donner espérance aux contestes de Flaque et de Frontenac de voir du monde, ce qu'elles désiroient avec empressement : je disois que j'irois passer la rivière de Seine à Marten. Je les mettois au désespoir. J'allai coucher à Montargis ; lorsque j'y arrivai, j'entendis battre le tambour prôcher de mon logis, et je vis des soldats en hale ; cela me surprit : je vis à la porte un capitaine ; je ne comprenois point ce que c'étoit ; je le demandai, on me dit que c'étoit le régiment de la cou-

rance. Un moment après, les officiers vinrent demander à ma mère la révérence : le lieutenant colonel me dit que puisqu'il s'étoit trouvé dans un lieu où je devois passer, il avoit cru que je ne trouverois pas mauvais qu'il me rendit le respect de faire garde devant mon logis. Je leur témoignai que j'en étois bien aise, et les remerciai. J'aime tout ce qui m'est honorable, et on ne sauroit trop me rendre d'honneurs à ma fantaisie.

Je reconus le lieutenant colonel, nommé le Sangre, pour l'avoir vu lorsque je passai au quartier de M. de Tyrconnel, à mon retour d'Orléans. Nous nous mîmes à parler de ce temps-là avec plaisir, au moins moi ; ce chapitre m'est fort agréable. A Fontainebleau, la comtesse de Fiesque me dit : « Au moins, on verra où on couchera demain. » Je lui répondis là-dessus fort mal gracieusement ; elle ne vouloit pas se fâcher, parce qu'elle ne vouloit pas me quitter. J'allai de Fontainebleau dîner à Corbeil, où je vis beaucoup de monde.

Ce jour même la reine d'Angleterre me manda que je lui donnasse un jour et un lieu pour me venir voir, et pour m'em mener sa fille,

la Princesse royale, veuve du prince d'Orange, qui mourut d'enfer de ma voir. Je jugeai que Chilly étoit un lieu plus propre à la recevoir que Corbeil, où j'étois mal logée; j'y allai pendant un jour. M. le duc d'York m'y vint voir; je le trouvai fort cra-
 et fort fait; il y vint mille gens, entre autres madame d'Orléans, dont la beauté commen-
 çoit à faire du bruit. Madame la princesse de Saltsbourg, maintenant de Lixem, y vint aussi; elle me parut bien dissimblable de ce qu'elle avoit été; on tenoit qu'elle avoit été fort belle, et présentement elle est quasi affreuse. Elle me fit mille amitiés et protestations de services. Esollin, maître de la chambre aux deniers de chez le roi, m'avoit fait prier d'aller faire collation à sa maison d'Es-
 sonne, qui n'est qu'à deux cents pas de Corbeil, et je demandai à la princesse de Lixem si elle vouloit y venir; ce qu'elle accepta. Comme nous nous promenions, j'allais plus vite qu'elle; M. de Guise me menoit; dès que je lui passais dans une grotte, on l'écou-
 fontaines qui sortent du paré; tout le monde s'enfuit; madame de Lixem tombe, et mille

gens tombèrent sur elle. Quand je fus dans le jardin, je dis à M. de Guise : « Je ne vois point madame de Lincin; allons la chercher. » Nous la vîmes que l'on menoit à deux, son masque crotté, son visage de même, son mouchoir, ses manchettes et ses habits déchirés en la plus plaisante manière du monde. Je ne puis même m'en souvenir sans rire; je lui ris au nez; elle se mit aussi à rire: elle trouvoit qu'elle étoit en état d'en donner sujet. Elle pelt cet accident en personne d'esprit; elle ne fit point cabotage, et s'en alla aussitôt se cacher dans un couvent qui est à Corbeil. A mon retour, j'allai la visiter; nous étions bien encore elle et moi; elle fut fort satisfaite de ma civilité.

Le lendemain, elle vint dîner avec moi, ensuite nous nous enfermâmes dans un cabinet. Elle me témoigna la passion qu'elle auroit de voir les affaires que j'avois avec Monsieur finies, et que cela se pourroit faire par Madame, de la bonne volonté de laquelle elle m'honneur fort, et me témoigna entrer dans les justes sentiments que j'avois des mauvais traitements que j'avois reçus, et trouvoit

qu'il étoit inouï de m'avoir été mes gens d'affaires, et même la liberté d'en avoir d'autres; elle trouvoit que cela faisoit tort à Monsieur, et qu'il sembloit ne vouloir pas que personne défendit mes intérêts, et qu'une nécessité forcée m'obligeât de les abandonner. Je la trouvai la meilleure personne du monde de dire tout cela, et d'y ajouter que Monsieur me devoit rendre mes gens; qu'il étoit impossible qu'il ne le fit lorsque nous nous raccompagnerions; que, pour m'adoucir et m'obliger à en user mieux avec lui, il falloit qu'il commençât par là, et que ce fût Madame qui me méritoit cette satisfaction. M. le comte de Béthune fut un tiers en cette conversation; il convenoit de tout ce qu'elle disoit. Mademoiselle de Guise vint aussi ce jour-là dîner avec moi, elle se plaignoit toujours de la migraine, et étoit fort rouge; je ne l'avois pas vue depuis Orléans ni depuis la mort de madame de Guise, où elle avoit bien fait des siennes en mon endroit; j'appris que sa vengeance venoit de coûter d'une action que j'avois faite bien innocemment, et dont elle n'avoit aucun sujet d'être blessée. Lorsque j'arrivai à

Montargis, je reçus une lettre où on me mandait que mademoiselle de Guise m'avoit fait faire quelques significations ; ainsi, que si je n'y répondois, elle agiroit contre moi, et qu'il étoit nécessaire que j'écrivisse à M. le premier président pour demander quelque temps. Je lui écrivis à l'instant, et lui mandai : « Je ne sais point si j'ai de quoi me défendre contre mademoiselle de Guise du mal qu'elle m'a voulu faire lorsqu'elle m'a fait déshériter ; M. de Montpensier, mon grand-père, ne s'est point marié par amour, et il a épousé une demoiselle qui n'étoit point nièce d'un favori régnant, M. de Joyeuse l'avoit été sans songer aux avantages de ses enfans. » Cette lettre étoit sur la table du premier président, et quelqu'un la vit, qui la rendit à mademoiselle de Guise ; elle en fut dans une fureur terrible contre moi ; je ne trouvois point que cela pût l'offenser. Je maintenais qu'un prince du sang n'épousoit point une demoiselle sans y trouver son compte, et sur cela j'établissois mon droit au premier président, jusqu'à ce que je fusse mieux informée de mon affaire.

Je ne dis pas que madame la comtesse de Béthune étoit avec moi, son mari ne va guère sans elle. M. de Matha vint aussi à Corbeil; la connaissance de la campagne faisoit qu'il avoit beaucoup d'assiduité à ma cour. Je crois que l'inclination qu'il avoit pour madame de Frontenac n'y subsistoit pas; je crois qu'elle le trouvoit fort honnête homme, comme il l'est, et elle ne se contraignoit pas à témoigner combien sa conversation lui étoit agréable. Je me souviens que ce même jour elle fut continuellement à lui parler à une fenêtre, sans songer qu'il étoit de son devoir de se tenir avec les dames qui me viroient voir, et à faire l'honneur de mon logis. Il fallut que je l'appelaie, et que je lui en fisse réprimande, ce qui l'embarrassa fort: elle ne savoit que me répondre; jamais personne ne l'a tant été en bonne compagnie, et elle est naturellement décontenancée. Après le départ de madame de Lincin et de mademoiselle de Guise, je montai en carrosse pour m'en aller coucher à Chilly, où je trouvai un monde infini qui m'y attendoit. Après m'avoir fait leur compliment et leur cour, il ne demeura que madame la marquise

de Thianges à coucher. Je fus bien aise de la voir; c'est une fort plaisante créature; c'est mademoiselle de Mortemar; elle m'étoit venue voir à Saint-Fargeau l'année qu'elle fut mariée, lorsqu'elle s'en fut en Bourgogne, qui est le pays de son mari.

Le lendemain, la reine d'Angleterre arriva sur le midi. J'allai au devant d'elle à son carrosse; elle me montra la Princesse royale sa fille, et me dit : « Voici une personne que je vous présente, qui avoit fort envie de vous voir. » La Princesse royale m'embrassa avec beaucoup d'amitié, pour une personne que je n'avois jamais vue. Madame la Princesse d'Angleterre étoit aussi avec elle, M. le duc d'York, et madame d'Eprouen que je n'avois point vue depuis mon départ de Paris; ce nous fut à toutes deux une sensible joie de nous voir, et madame la duchesse de Beaufort, dont j'avois ouï vanter la beauté, et que je n'avois vue que petite fille. La cour de la reine d'Angleterre étoit fort grande; elle avoit dans son carrosse, outre ce que je viens de nommer, sa dame d'honneur, celle de la Princesse royale, et beaucoup de femmes et de

filles, et quantité d'Anglois et d'Irlandois à sa suite. J'étois en un lieu le plus propre du monde pour recevoir une telle compagnie : Chilly est une fort belle, grande et magnifique maison; il y avoit force hommes et femmes de Paris. Je fis passer la reine d'Angleterre dans une grande salle, antichambre et cabinet, ensuite dans une galerie; le tout semblé comme la maison d'un maréchal de France, surintendant des finances; tout cela étoit fort plain. La reine d'Angleterre s'assit sur un lit de repos, et son cercle fut plus grand qu'il n'avoit jamais été; tout ce qu'il y avoit de princesses et de duchesses à Paris y étoient; elle dina dans une salle basse. On peut croire que je la régalai autant magnifiquement qu'il se put; il ne mangea avec elle que ce qui étoit venu dans son carrosse, et mesdames de Béthune et de Thionville.

Comme on remonta en haut après le dîner, ce fut en ce temps que se tint ce beau cercle dont j'ai parlé. La Princesse royale m'entretenoit sans cesse, me témoignoit l'envie qu'elle avoit eue de me voir, et la douleur que ce lui auroit été d'être partie de France avant que

d'y parvenir; que le roi son frère lui avoit parlé de moi avec tant d'amitié, qu'elle m'en aimoit sans me connoître. Je lui demandai comme elle étoit contente de le voir de France; elle me dit qu'elle s'y plaisoit fort, qu'elle avoit une aversion horrible pour la Hollande, et que, dès que le roi son frère seroit rétabli, elle iroit demeurer avec lui. La reine d'Angleterre me dit: « Je n'ai pas vu tant parler ma fille, depuis qu'elle est en France, qu'elle a parlé avec vous; vous avez un grand pouvoir sur elle; je vois bien que, si vous étiez long-temps ensemble, vous la gouverneriez. » Elle ajouta: « Remarquez que ma fille est habillée de noir et porte une pommelle, parce qu'elle est veuve et ne vous a jamais vue: j'ai seule que sa première visite fût fort régulière. » Je lui répondis qu'il sembloit que ce n'étoit pas avec moi avec qui il falloit faire des cérémonies. Elle avoit des pendans d'oreilles les plus beaux du monde, de fort belles perles, des fermes, des bracelets, de gros diamans et des bagues de même. La reine me disoit: « Ma fille n'est pas comme moi; elle est magnifique, » des

pierreries et de l'argent, elle aime la dépense : je lui dis tous les jours qu'il faut être ménager, que j'ai été comme elle, et encore mieux, qu'elle voit l'Etat où je suis. »

Après avoir été quelque temps au cercle, la reine d'Angleterre dit : « On veut bien que j'aie entretenu ma nièce ? » Elle me témoigna le déplaisir qu'elle avoit de toutes les persécutions que Monsieur me faisoit, et la joie qu'elle auroit de nous voir hors d'affaire ; tout cela le plus tendrement du monde ; ensuite elle me dit : « Et ce pauvre roi d'Angleterre ! vous êtes si ingrat, que vous ne m'en demandez pas des nouvelles. » Je lui répondis : « Il m'appartient d'écouter votre majesté quand elle parle, et non pas de l'interroger ; ainsi j'attendois à prendre mon temps pour lui en demander. » « Hélas ! dit-elle, il est si sot, qu'il vous aime toujours, et, lorsqu'il s'en est allé, il m'a prise de vous faire savoir qu'il étoit au désespoir d'être parti de France sans prendre congé de vous ; je ne vous ai pas voulu mander, de peur de vous donner trop de vanité ; quand je vous vois, je ne puis tenir ces bonnes résolutions. Sou-

ges que si vous l'eussiez épousé vous n'en seriez pas si vous étiez avec votre père; vous seriez maîtresse de vos volontés, vous vous serviriez de qui il vous plairait, et vous seriez peut-être bien établie en Angleterre. Je suis persuadé que ce pauvre misérable ne sauroit avoir de bonheur sans vous; si vous l'aviez épousé, nous serions rivaux ensemble que nous ne sommes; vous auriez contribué à le faire bien vivre avec moi. » Je lui répondis : « Puisqu'il ne vit pas bien avec votre majesté, peut-on croire qu'il le puisse faire avec un autre ? » Elle me repartit sur cela avec beaucoup d'amitié pour lui, et me dit : « N'avez-vous pas pris garde que madame de Châtillon me fait la mine ? » Je lui dis que je ne m'en étois pas aperçue, et qu'il ne me pouvoit pas venir dans l'esprit que cela pût être. Elle me répondit : « C'est que Crau avoit une petite maison auprès de Marlia, où le roi mon fils alloit souvent chasser, et il alloit voir madame de Châtillon; elle s'est mise dans l'esprit qu'il la vouloit épouser, et que c'étoit moi qui l'en empêchois, de sorte qu'elle a discontinué de me voir, et en a dit le raïson à tout

le monde. « Je dis à la reine d'Angleterre que j'avois osé dire que, lorsque madame de Ricoume la caressoit et la regardoit dans un miroir, elle lui avoit dit : « Vous seriez une belle reine, » et je ne crois pas qu'il y eût à cela autre réponse à donner qu'un souhait. Après cette conversation, la reine d'Angleterre s'en alla; la Princesse royale me fit mille amitiés, et me dit qu'elle seroit encore avec de temps à Paris pour me voir à mon retour de Forges.

Rien n'étoit plus pompeux que madame de Châtillon ce jour-là. Elle avoit un habit de taffetas auroré, bordé d'un cordonnet d'argent; elle étoit plus blanche et plus incarnate que je l'ai jamais vue, elle avoit ses doigts diamants aux oreilles, aux doigts et aux bras; elle étoit dans une dernière magnificence, qui vouloit compter toutes les aventures qui lui sont arrivées, on ne finissoit jamais : ce seroit un roman où il y auroit plusieurs héros de différentes maisons. On disoit que M. le Prince étoit toujours amoureux d'elle, comme aussi le roi d'Angleterre, milord Digby, anglais, et l'abbé Fouquet. On disoit qu'elle

était bien aise de donner de la jalousie à M. le Prince du roi d'Angleterre, et que les deux autres étoient utiles à ses affaires et à sa sûreté. On eut deux hommes, un nommé Bertaut, et l'autre Bicoque, frère d'un homme qui est à M. le Prince, et dont la femme est à madame de Châtillon, pour des menées contre l'état où on disoit que madame de Châtillon avoit beaucoup de part, et que c'étoit pour le service de M. le Prince. Dans le même temps, j'ai ouï dire qu'il ne savoit ce que c'étoit. Madame de Châtillon se cacha de sa maison de Marbou ; elle fut cachée en beaucoup d'endroits, puis elle alla à l'abbaye de Maubuisson. Il y avoit un ecclésiastique, nommé Cambiac, mêlé dans tout cela, de qui l'on dit que l'on trouva ses lettres données à madame de Châtillon, et les réponses ; ce fut Digby qui les prit et les montra. On disoit que c'étoit elle qui avoit découvert à l'abbé Fouquet l'affaire de ces deux hommes roués ; on s'étonnoit comment ce commerce de l'abbé Fouquet s'accordoit avec celui de M. le Prince, lequel avoit fait pendre deux hommes qui étoient allés en

Flandre pour l'assassiner ; qu'à la question ils déposèrent qu'ils y étoient allés par ordre de M. l'abbé Fouquet. Je ne me souviens pas bien en quelle année ce fut ; je me souviens que des gens qui venoient d'auprès de M. le Prince me le contèrent.

L'habitude de Digby avec madame de Châtillon étoit venue de ce qu'il étoit gouverneur de Maube et de Pontois pendant la guerre, où il demeura quelque temps après. Il n'étoit pas éloigné de Marles ; il alloit visiter madame de Châtillon ; il jouoit à la boule et aux quilles avec elle, et on dit qu'à ces jeux-là elle lui avoit gagné vingt-cinq ou trente mille livres. On tenoit de beaux discours, et les histoires que l'on racontoit étoient difficiles à débrouiller. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle ait été grand pitié quand tous ces bruits-là coururent ; et j'admire, quand je la vois si belle à Chilly, qu'elle eût pu supporter tant de santé et de beauté paroi de tels embarras.

Comme je n'avois séjourné à Chilly que pour y voir le roi de d'Angleterre, et que sans cela je n'aurois fait que passer, dans la crainte

de déplaire à la cour de séjourner aux environs de Paris, et d'y être visités de toute la terre (quand on est exilé, cela est assez agréable; je ne sais si cela l'est autant pour ceux qui nous exilent; ainsi il faut avoir de la considération), je partis le lendemain. Le comte et la comtesse de Béthune, madame de Thianges et Matha, me vinrent conduire jusqu'à Saint-Cloud, puis j'allai coucher à Poissy. Je vis Paris depuis les côtes de Verrière jusqu'à Rueil, sans nulle peine de m'y pouvoir aller, et je me fais le meilleur gré du monde d'être si malade de moi-même. Je trouvai dans la forêt de Saint-Germain M. de Guise qui m'y attendoit; comme j'étois partie tard de Chilly, il faisoit déjà clair de lune; je vis de loin des chevaux les plus beaux du monde, M. de Guise en a d'admirables, comme échappés dans le bois, et des hommes couchés aux pieds des arbres. Cela me parut une aventure, et j'eus jure que ce ne pouvoit être un autre que M. de Guise. Je le fis mettre dans mon carrosse; j'avois été fort brouillée avec lui lorsque j'étois partie de Paris. Sa femme, madame la comtesse de

Bonne, était venue à Paris, et s'était logée dans un couvent de religieuses que Madame a fondé à Charente; les religieuses, depuis la guerre, avoient loué une maison dans le faubourg Saint-Germain. Aussitôt qu'elle fut arrivée, je l'appais par Madame, à qui la mère Madeleine, supérieure de cette maison, l'avoit mandé; elle ne l'avoit pas voulu prendre sans sa permission; Madame le lui permit, et promit aussi sa protection à M. de Guise. J'avois beaucoup de curiosité de la voir. J'allai un matin chez ces religieuses dans le carrosse de madame de Frontenac; je la trouvai au lit; elle me parut fort agréable: elle est fléchissante, a de l'esprit, et dans une conversation son peu de jugement ne paroit pas. Elle me conta ses misères, son mariage, l'amitié que M. de Guise avoit eue pour elle, et tout ce qu'elle avoit souffert pour lui, avec des larmes en abondance; elle m'attendrit, je lui promis de la servir; je la fis lever pour voir sa taille; elle l'a assez belle. J'en parlai l'après-dîner à Madame, qui dit: « Il la faut faire venir un de ces jours céans, et qu'elle se jette aux pieds de M. de Guise. »

J'entraî fort dans ces propositions; on les exécuta : elle vint dans la chambre de Madame tout ajustée, et elle étoit fort bien ce jour-là. Comme il n'y eut plus de personnes dans le cabinet que Madame, M. de Guise et moi, elle entra et se jeta aux pieds de M. de Guise. Elle lui dit : « Ayez pitié de moi, songez à l'état où je suis, et à celui où vous devez être, à l'amitié que vous avez eue pour moi, » et tout ce que l'on peut dire en pareille occasion. Il lui dit : « Madame, levez-vous; je suis votre serviteur, que voulez-vous de moi? Je vous servirai en tout ce qui me sera possible; » et tout cela fort civilement, mais d'un air fort froid et peu attendri. Elle lui disoit : « Je ne demande que votre amitié et de retourner avec vous; je ne bangerai de vos pieds que je n'aie obtenu cette grâce. » Elle se leva, et la conversation dura long-temps. « Elle lui disoit : « Vous m'avez aimée, vous m'avez trouvée belle. » Il lui répondoit : « Oui; je ne vous aime plus, parce que vous êtes changée. » Il lui dit aussi de duretés; après ils se retirèrent à une fenêtre, ils rirent ensemble, et caquèrent en apparence de la meilleure amitié.

tié du monde. Je parlai assez long-temps à M. de Guise en sa faveur contre mademoiselle de Pons; je pense que-cela lui déplut; ainsi je fus jusqu'à la mort de madame de Guise sans entendre parler de lui; lors il m'envoya un gentilhomme, comme j'ai déjà dit, et m'écrivit une lettre fort tendre. Peu de temps après que je fus partie, il eut un grand démêlé avec madame sa mère. Pendant sa prison en Espagne, elle l'avoit fort abandonné. Elle lui avoit une fois envoyé de l'argent, mais ce n'avoit été qu'après bien des prières; à sa liberté même, elle fut long-temps sans en renvoyer. M. le Prince, lequel s'en étonna, disoit : « Je n'ai trouvé personne que Mademoiselle qui n'eût parlé depuis que j'ai fait sortir M. de Guise. » A la suite on le dit à madame sa mère et à mademoiselle sa sœur; elles offrirent voir M. le Prince. Madame de Guise logeoit pour lors à l'hôtel de Guise; ils entrèrent en quelque sorte d'accommodement, dont je n'ai pas osé parler ni en de connaissance, parce que je n'y étois pas. Je ne sais si il se rompit, ou si madame sa mère lui fit quelques avantages. Il alla un soir chez

madame de Guise; il entra dans sa chambre, et la supplia de défendre à M. le comte de Montreñeur son logis, et que s'il y mettoit les pieds, il le feroit jeter par les fenêtres; qu'il ne pouvoit plus souffrir tous les contes que l'on faisoit de mademoiselle de Guise et de lui. Sur ce chapitre il tint des discours fort déshagréables à madame et à mademoiselle de Guise, ce qui les obligea à sortir de l'hôtel de Guise. Il fut long-temps, après cela, sans voir madame sa mère, puis il se raccommoda avec elle, et la voyoit quand elle est morte.

Comme madame de Guise étoit tutrice de M. le prince de Joinville, M. de Guise consentit après sa mort que M. de Montreñeur le fût; il fut ensuite quelque temps bien avec mademoiselle de Guise; après, il se brouilla, et ne la vit plus. Il ne vint voir, trois mois après la mort de madame de Guise à Saint-Farguea; il ne conta qu'il alloit tous les jours voir sa sœur, qu'il la voyoit souper tête à tête avec M. de Montreñeur, que le carême il mangeoit de la viande; c'est un homme fort gouteux, et elle, qui jûroit, ne faisoit que collation; que Montreñeur la venoit conduire à son

crois, et qu'il lui disoit : « Mon cousin , cela est bon aux autres de leur faire l'honneur de cela , vous nous êtes assez proche ; pour moi , personne n'a droit de me faire celui du logis de ma sœur. » Il étoit fort déchaîné contre M. de Mazaréar ; il faisoit sur cela des contes dont il se seroit bien passé. Lorsqu'il vint à Saint-Fargeau , il venoit de Blois , et me conta que son aïeule royale lui avoit fait beaucoup de plaintes de moi , et entre autres une dont je n'avois pas entendu parler , qui étoit que j'avois fait mon testament , et que je donnois tout mon bien à M. le duc d'Enghien , parce que lui , son père étoit condamné , et ne pouvoit hériter de personne ; que je donnois des sommes considérables au comte d'Escars et à Préfontaine , et à quelques autres de ma maison ; que je témoignois par là la mauvaise volonté que j'avois pour lui et pour mes sœurs. Je dis à M. de Guise que je n'étois pas en état de songer à mourir ; que si j'y étois , Monsieur ne m'eût pas traité d'une manière à croire que je lui donnasse mon bien ni à ses enfans , et que , quand on faisoit du bien , c'étoit à nos amis et aux gens

qui nous avoient bien servis; que je n'étois pas en âge de songer à faire un testament.

Il me conta comment madame de Guise et mademoiselle sa sœur avoient fait venir madame de Bouen à Paris, dans l'intention de prendre les moyens de la faire consentir à se démarier; qu'il l'avoit su et qu'il l'avoit trouvé bon; que d'abord madame sa sœur lui avoit donné de grandes espérances de la raccommoder avec lui, que l'on l'avoit mise à Montmartre, dont la sœur de M. de Guise est abbesse, et qu'au lieu d'ajuster les affaires, madame sa sœur et sa sœur avoient tout gâté. A dire vrai, madame de Bouen avoit mené, depuis son retour en Flandre, une vie si abondante, que M. de Guise n'avoit garde de songer de s'agjourner avec elle; elle lui avoit même avoué, tant elle étoit peu prudente, pendant qu'elle fut à Montmartre, que Gaston, qui est à M. le Prince, lui envoie tous les jours un courrier, dont la comtesse de Fiesque étoit au désespoir; et comme je m'en aperçus, j'en parlois sans cesse devant elle. Cette honnête dame sortit de Montmartre, et s'en alla à Chartres, d'où, une belle nuit,

elle sortit et s'en alla en Flandre. M. de Vandy, qui en avait été amoureux lorsqu'il étoit prisonnier en Flandre, la fit sauver. M. de Guise le conta à mademoiselle de Vandy, aussi bien qu'à moi, à Saint-Fargen ; je ne sais même s'il ne lui en parla point encore sur le chemin de Poisy, où j'eus quelques visites. Le lendemain, j'allai à Pontois coucher ; le chemin n'est pas grand, le port de Poisy n'avait point été raccommodé depuis la guerre, il falloit aller passer le bac à Cordons, et cela tint assez de temps pour un grand équipage.

M. de Flavaccourt, qui étoit gouverneur de Gisors, m'y reçut le lendemain, avec toute la bourgeoisie sous les armes. Le jour d'après, j'allai dîner dans sa maison, qui s'appelle Carfontaine, qui n'est qu'à deux lieues de Gisors. On me dit qu'il n'y en avait que huit petites jusqu'à Forges ; je fis mon compte d'y arriver à huit heures, et de partir à cet effet à quatre heures ; je me mécomptai, quoique j'eusse pris un guide, je me perdis dans le bois, et vis coucher le soleil, lever et coucher la lune sans y prendre aucun plaisir. Après avoir bien marché, vers la pointe du jour, on entendit

des chiens, et je me trouvai à un hameau proche de Forges, où j'arrivai à quatre heures du matin. Je jugeai plus à propos de m'en aller entendre la messe que de me relever un peu. Je croyois faire ouvrir l'église; je trouvais en chemin le père gardien des Capucins, qui me vint faire une harangue. J'en fus fort surprise; je ne pensois pas qu'on en eût jamais fait à telle heure. Après avoir eul la messe, je m'en allai voir la fontaine, où je trouvais force buveurs que le bruit de mon arrivée avoit éveillés plus tôt que de coutume, quelque celle de Forges soit de se lever matin. Je goûtai de l'eau, que je ne trouvais pas mauvaise, puis je m'en allai me mettre en état de recouvrer le repos que j'avois perdu.

Le lendemain, je reçus des visites de tout ce qui étoit à Forges; il y avoit assez de monde. Les dames avec qui je fis le plus d'habitude furent madame la comtesse de Nouilles, madame d'Estrades, madame l'abbesse de Caen, fille de madame de Montbasen, qui y étoit venue, et quantité d'autres religieuses. La vie de Forges est fort douce, et bien différente de celle que l'on mène ordinairement : on se

lève à six heures au plus tard; on va à la fontaine; pour moi, je n'aime pas à prendre mes eaux au logis; on se promène pendant qu'on les prend; il y a beaucoup de monde; on parle aux uns et aux autres; le chapitre du régime et de l'effet des eaux est souvent traité aussi bien que celui des maladies qui y font venir les gens, et du progrès que l'on fait à les détruire. On sait tous ceux qui sont arrivés le soir; quand il y a des nouveaux-venus, on les accoste; c'est le lieu du monde où l'on fait le plus aisément connaissance. Quand on a achevé de boire, ce qui est ordinairement sur les huit heures, on s'en va dans le jardin des Capucins, qui n'est point fermé de murailles, parce que c'est le seul lieu où l'on puisse se promener; et si la clôture y étoit, les femmes n'y entreroient qu'avec des personnes de ma qualité; et il y en a si peu, qu'il n'y en a pas toujours à Forges. Ce jardin est petit; les allées sont assez couvertes; il y a des cabinets avec des sièges pour se reposer. Pour moi, je me promenois toujours, parce que, dès que j'étois assise, les vapeurs de l'eau me donnoient envie de venir. Personne

ne pouvoit résister à se promener quatre heures ; ainsi on se relayoit. Je parlois souvent à deux gentilshommes qui y étoient ; l'un nommé Beauville , qui avoit infiniment d'esprit et de délicatesse ; il lui avoit posé beaucoup d'affaires par les mains ; une attaque d'apoplexie qu'il avoit eue lui avoit épaisi la langue , ainsi il bégayoit , et sa mémoire étoit un peu altérée ; les jours qu'il se portoit bien , il ne faisoit pas d'être de bonne compagnie. L'autre est un nommé Buys , qui étoit lieutenant colonel en Hollande , qui y a servi trente ans ; c'est un homme de guerre qui a de l'esprit , et moins de politesse que l'autre. Ces deux messieurs et dames que j'ai nommés étoient mon entretien le plus ordinaire. Je ne faisois pas de me promener avec le reste du monde ; il y avoit assez de temps pour cela. Forgea est un lieu où il vient de toutes sortes de gens , des moines de toutes couleurs , des religieuses de même , des prêtres , des ministres huguenots , et des gens de tous pays et de toutes professions ; cette diversité est assez divertissante. Après qu'on s'est promené , on va à la messe , puis chacun va s'habiller ; les habits

du matin et ceux de l'après-midi sont fort différents : le matin, on a de la ratige et de la fourrure, et l'après-dînée du taffetas. La meilleure saison pour prendre les eaux, c'est la canicule, qui pour l'ordinaire est assez chaude ; quand on a beaucoup d'eau dans le corps, on a grand froid. On dîne à midi avec beaucoup d'appétit, et qui m'est nouveau ; hors les eaux, ce que je suis fort long-temps sans manger, je n'ai jamais faim. L'après-dînée on ne venoit voir, à cinq heures j'allois à la comédie ; une des troupes de Paris étoit à Rouen ; je la fis venir à Forges, ce qui étoit d'un grand secours pour le divertissement. A six heures on soupe, et après l'on va se promener aux Capucins, où l'on dit des litanies ; presque tout le monde les entend avant la promenade, puis à neuf heures chacun se retire. J'y fus fort visité ; M. de Longueville me vint voir, madame sa femme, et tout ce qu'il y a de personnes de qualité dans la province, beaucoup de dames de Rouen et de membres du parlement y vinrent aussi ; de sorte que ma cour étoit toujours fort grande. Les eaux me profitoient

beaucoup : madame de Frontenac et mademoiselle de Vandy, qui ne prenoient point d'eau, ne venoient point à la fontaine ; la comtesse de Fiesque en prenoit ; elle y venoit tard ; ainsi nous n'y allions point ensemble. Leur conduite arriva moi-même bientôt connue de tout le monde, et blâmée en même temps ; et comme j'avois toujours de nouveaux sujets de m'en plaindre, je fus sans contentement d'avoir remarqué que ces deux gentilshommes n'en étoient pas satisfaits ; ils s'aperçurent que, parce que je leur parlois, elles les fuyoiént ; ainsi je leur contai tous mes griefs, et ce me fut une consolation d'en parler avec eux. Ils s'attachèrent d'abord à faire connaissance avec mademoiselle de Vandy ; Bonville la connoissoit de chez madame la comtesse de Maure, et ce fut lui qui lui fit connoître Braya. Je leur dis : « Cela est admirable que je compte ici mes affaires à ceux que je n'ai jamais vus ; il me semble que les honnêtes gens, quand on en rencontre, sont les meilleurs amis que l'on ait au monde : on en trouve fort rarement. » Ils s'en allèrent tous deux devant moi, le temps de mes eaux n'étant pas achevé ; j'en

fut bien fâché. Le pauvre Bouville fit un grand voyage ; il mourut, deux jours après être parti de Forges, de son apoplexie ; j'en eus beaucoup de regret. Madame de Longueville ne me vint voir que lorsque je fus prête à partir : j'eus une grande joie de la voir, et encore plus de l'entretenir ; elle me témoigna tout d'amitié, qu'il ne se peut pas plus ; et comme c'est la personne du monde la plus aimable, il est facile de l'aimer. Nous parlâmes de M. son frère, puis de mes misérables affaires avec son altesse royale, et de la conduite des comtesses en mon endroit, qu'elle désapprouva fort ; elle me dit qu'elle feroit une réprimande à la comtesse de Fiesque. Nous nous éclaircîmes sur la peine qu'elle nous avoit faite à toutes deux ; madame de Longueville me fit avouer que j'avois eu tort de juger si peu favorablement d'elle , et sur cela d'assez écrit d'une manière désobligeante à M. son frère ; je lui en demandai pardon. Madame de Fiesque l'alla voir, et lui fit des plaintes de moi, à quoi elle répondit le mieux du monde, de manière que la comtesse de Fiesque en fut fort mal satisfaite. Mademoi-

aide de Yandy, qui a l'honneur d'être connue d'elle, et sa servante particulière, lui conta tout ce qu'on me faisoit ; elle en fut pénétrée de douleur ; elle connoissoit par expérience que les embarras domestiques sont cent fois plus rudes que les affaires, les plus importantes ; elle lui fit ses plaintes du traitement qu'elle recevoit aussi de ces dames, parce qu'elle ne s'étoit pas voulu déchaîner contre moi avec elles. Madame de Langueville fut dans un tel étonnement de toutes ces affaires, qu'elle ne savoit qu'en dire.

Comme je fus prête à quitter mes eaux, je marchandai en moi-même si je m'en retournerois par le même chemin, ou si je passerois la rivière à Mantes ou à Vernon, pour éviter Paris ou le monde, dans la crainte que cela ne me donnât plus de chagrin dans la solitude. Après m'être examinée, je me trouval peu sensible aux joies, et, quoique fort abattue de mes déplaîsances, plus forte que jamais à les soutenir, parce que ma santé étoit meilleure. Je me résolus à prendre la même route ; je croyois que je pourrois avoir encore quelque temps à donner à mes affaires ; je dis à ma-

dame de Longueville la pensée que j'avois eue; elle la trouva fort raisonnable; elle me dit : « Vous avez bien fait de vous examiner; si vous vous étiez trouvée sensible au plaisir de voir le monde, vous auriez dû vous en priver volontairement, dans la crainte que cela ne vous augmentât vos chagrins. » La veille que je devois partir, d'Amberville vint encore de la part du roi m'apporter une lettre, par laquelle il m'ordonnoit de parler à M. le chancelier, qui j'ignoisois que je devois passer à trois ou quatre lieues de Paris; que je n'avois qu'à lui faire avoir le jour de mon passage; qu'il m'y viendrait trouver; que, si Saint-Cloud ne me détournait point, et que je voulusse y passer, comme j'avois déjà fait, je n'avois qu'à le dire à d'Amberville; que M. le chancelier s'y trouveroit, et que je pourrois moi-même l'informer de mes affaires que j'avois avec son altesse royale, tant de celle du compte de Flandre que de celle du duc de Richelieu, dont sa majesté vouloit aussi prendre connaissance. Je fis réponse que je passerois à Saint-Cloud, et que je serois fort aise d'y voir M. le chancelier, et qu'il pût terminer mes affaires avec

son aîné, royale; que, pour celle du duc de Richelieu, qui concernoit Champigny, c'étoit une affaire finie; que j'avois gagné le procès que j'avois contre lui, et qu'ainsi je n'avois rien à dire là-dessus à M. le chancelier. Ensuite je remerciai sa majesté de ses bontés et de l'honneur qu'elle me faisoit, en des termes les plus respectueux qu'il me fut possible. D'Amberville partit le même jour que moi de Forges. Je quittai madame de Longueville avec déplaisir, je me plaisois fort avec elle; j'étois si sensiblement touché de ses bontés, et de la manière dont elle étoit portée à ces dames, qu'il ne se pouvoit pas plus.

Je m'en allai coucher chez madame de Flacourt, et le lendemain à Pontoise, où je trouvai les comtes de Béthune et d'Escars, et le chancelier de Charai. J'y séjournai un jour pour y attendre un habit de deuil; ma sœur de Chartres étoit morte à Blois. Comme je ne l'avois jamais vue, mon affliction fut médiocre; celle de leurs aînés, royales fut grande, parce qu'ils aimant fort leurs enfants. Je leur envoyai Colombier; ils reçurent mes lettres; Madame me fit réponse; je fus fort

surprise de cette grâce; il y avoit long-temps que je n'en avois reçu de pareille. Le soir, à minuit, et comme je m'allois coucher, d'Ambeville arriva pour me dire que M. le chancelier viendroît à Saint-Cloud, et qu'il venoit savoir mon heure : « Vous si vous voulez y coucher, il ne tiendra qu'à vous. » Je lui dis : « S'il est nécessaire, j'en serai bien aise; sinon, je ne m'en soucie point du tout, et l'approche de Paris m'est fort indifférente; je serai demain à dîner à Saint-Cloud, c'est tout ce que je vous puis dire. » Je m'y rendis à midi; tous mes valets demeurèrent chargés, et le reste de mon équipage attelé jusqu'au soir, comme une personne qui croit passer chemin. J'y fut fort visitée. M. le chancelier vint sur les quatre heures; nous entrâmes dans ma chambre. D'abord, il me dit : « J'ai amené Fanchon, si vous voulez la faire chanter. » C'étoit une petite fille qui avoit été à madame la Princesse, et ensuite à madame sa belle-fille, et qui étoit de retour de Flandre depuis peu. Je lui répondis que je n'étois point venue pour entendre chanter Fanchon, que c'étoit pour lui parler de mes affaires.

J'entraî en matière sur celle de mon compte de tutelle, et je lui fis voir et comprendre ma beaucoup de peine les raisons que j'avois de me plaindre de la mauvaise conduite des gens d'affaires de son altesse royale en l'administration de mon bien pendant ma minorité, et du soin qu'ils prenoient ainsi pour lors de m'embarquer dans des peccés pour leurs intérêts, et pour cacher la vérité à leur maître; que pour Champigny, c'étoit une affaire finie; que je n'avois que faire pour cela d'arrêt du conseil, que j'en avois un du parlement. Il me répondit : « Quoi! vous n'aimez pas mieux les arrêts du conseil? » Je lui dis que non, qu'on les donnoit trop légèrement. Sur cela il se mit à me parler des affaires qui sont pour ce sujet entre le parlement et le conseil, et ne me parla plus des miennes. Comme il étoit tard, je résolus de coucher à Saint-Cloud; et comme j'avois dîné chez Des Noyers, qui est un bonnet de cabaret, je m'en allai coucher chez madame de Lamoignon-Grand. J'appelis que la reine de Suède étoit à Fontainebleau, et comme je la devois trouver sur mon chemin, je dépêchai à la cour, qui étoit alors à la Fée,

pour demander si le roi trouveroit bon que
 je la vîsse; qu'il étoit de ma dignité, quel-
 que celle, de ne pas voir une princesse étran-
 gère sans la permission du roi. La maison de
 madame de Launay-Grand a une fort belle
 vue; il faisoit clair de lune; les comtesses de
 Fiesque et de Frontenac faisoient de grandes
 lamentations lorsqu'elles regardoient Paris;
 pour moi, je le regardois sans aucune envie,
 et comme la personne du monde la plus détachée
 de tout. Le lendemain, le duc d'York
 me vint dire adieu, et me fit les excuses de la
 reine d'Angleterre de ce qu'elle ne me venoit
 pas voir, et me dit qu'elle étoit malade, et la
 Princesse royale aussi. Le duc d'York s'en al-
 loit en Hollande trouver le roi d'Angleterre
 son frère; pour moi, je m'en allai à Chilly, où
 je trouvois madame d'Épernon et la comtesse
 de Béthune; j'y séjournai un jour. J'appren-
 que la reine de Suède devoit partir de Fon-
 tainebleau; j'avois grande impatience que mon
 oncle à la cour fût de retour; je craignois
 que la reine de Suède ne partît. Il arriva dans
 le moment que j'en étois en peine, et me dit

que le roi trouvoit bon que je vissé la reine de Suède.

J'en eoyai à l'instant un gentilhomme à Fontainebleau lui faire compliment et avoir où je pourrois avoir l'honneur de la voir, et puis pour lui faire demander comment elle me traiteroit. Le comte de Béthune, qui étoit à Chilly, me dit : « Il faut que vous disiez ce que vous désirez. » Je lui répondis que je voudrois une chaise à bras; il s'écria que je me moquois. Je me moquai de sa réponse, et lui dis : « Puisque je n'ai point d'ordre du roi de la manière dont je dois vivre avec elle, je ne saurois trop demander : il vaut mieux manquer de ce côté-là que de demander peu, et assurément elle n'en sera pas dérangée. » On s'adressa à M. de Guise pour le savoir d'elle : il étoit auprès d'elle de la part du roi; il avoit été la recevoir à Lyon. Lorsqu'on lui demanda comment elle me traiteroit, elle répondit : « Tout comme elle voudra : quoique l'on doive beaucoup à sa qualité, il n'y a point d'honneur que je ne veuille rendre à sa personne. » On lui proposa la chaise à bras; elle n'en fit aucune difficulté; ensuite elle de-

manda : « Venez-t-elle pauser devant moi ? De la manière dont j'en ai eu parler , il est bon de le savoir , parce que , si elle se trouvait à la porte , elle ne se retirerait pas. » On lui dit que je n'avois garde de le prétendre ; que j'étois obligée de faire l'honneur de la France. J'étois partie de Chilly , et j'étois allée à Petitbourg , maison de M. l'évêque de Langres , ci-devant l'abbé de la Rivière , laquelle maison n'est qu'à une lieue d'Épernay ; on m'apporta en ce lieu-là cette réponse , à sept heures du soir ; je m'habillai , et m'y en allai. J'avois avec moi mesdemoiselles de Béthune , de Bouthillier et de Frontenac , mesdemoiselles de Vandy et de Ségur , sœur du comte d'Étarnes ; la comtesse de Fiesque , qui étoit allée à Paris , n'étoit pas de retour , ce qui étoit avec mal à elle. Comme j'arrivai , M. de Guise , Comminges , qui étoit de la part de la reine , et tous les officiers du roi qui étoient à la servir vinrent au devant de moi. Elle étoit dans une belle chambre à l'italienne qui est chez Anselin ; elle y alloit voir un ballet , ainsi elle étoit entourée d'un nombre infini de gens , il y avait des bancs à l'en-

tour de sa place, de sorte qu'elle ne pourrait faire que deux pas pour venir au devant de moi. J'avois tout ouï parler de la manière bizarre de son habillement, que je mourais de peur de rire lorsque je la verrois. Comme on cria gare et que l'on me fit place, je l'aperçus; elle me surprit, et ce ne fut pas d'une manière à me faire rire; elle avoit une jupe gris avec de la dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu, avec de la dentelle de même que la jupe; au cou, un mouchoir de point de Gênes, noué avec un ruban couleur de feu; une perruque blonde, et derrière un rond, comme les femmes en portent, et un chapeau avec des plumes noires, qu'elle tenoit. Elle est blanche, a les yeux bleus; dans des moments elle les a doux, et dans d'autres fort rudes; la bouche assez agréable, quoique grande; les dents belles, le nez grand et aquilin; elle est fort petite; son justaucorps cache sa maigre taille; à tout prendre, elle me parut un joli petit garçon. Elle m'embrassa, et me dit: « J'ai la plus grande joie du monde d'avoir l'honneur de vous voir: je l'ai souhaité avec passion. »

Elle me donna la main pour passer sur le banc , et me dit : « Vous avez assez de disposition pour sauter. » Je me mis dans la chaîne à bras; il y avoit une porte par où on voyoit un enfoncement pour voir un ballet. Elle me dit : « Je vous ai attendue. » Je me voulois ennuier de voir ce ballet, parce que je portois le deuil de ma sœur de Chartres, qui étoit morte il n'y avoit que quinze jours; elle me pria de demeurer, ce que je fis : ce ballet fut fort joli.

Je m'amusai assez à causer avec les gens qui étoient autour de moi. *Comminges* s'y trouva; je fus fort aise de le voir, et d'entretenir *M. Scévien* et le maréchal d'*Albret*. La reine me demanda combien j'avois de sœurs, des nouvelles de mon père, et où il étoit; elle me dit : « Il est le seul en France qui ne m'ait pas envoyé visiter. » Elle me demanda de quelle maison ma belle-mère étoit, me fit plusieurs questions, et des cajoleries infinies; elle me louoit en toute occasion, puis elle me disoit sur le sujet du ballet, auquel elle voyoit que je n'avois pas grande attention : « Quel

vous vous en souciez si peu ? Cela m'étonne fort. » La comtesse de Fiesque arriva avec madame de Monglas ; je les présentai à la reine de Suède , comme j'avois fait les autres dames qui étoient avec moi. Elle me dit : « La comtesse de Fiesque n'est pas belle , pour avoir fait tant de bruit ; le chevalier de Grammont est-il toujours amoureux d'elle ? » Quand j'eus présenté M. le comte de Béthune , elle lui parla de ses manuscrits ; elle étoit bien aise de lui faire paroître qu'elle connoissoit tout le monde , et qu'elle en avoit des nouvelles. Après ce ballet nous allâmes à la comédie. Là elle me surprit pour louer les endroits qui lui plaisaient ; elle juroit Dieu , se couchoit dans sa chaise , jetoit ses jambes d'un côté et de l'autre , les passoit sur les bras de sa chaise ; elle faisoit des postures que je n'ai jamais vu faire qu'à Trivelin et à Jodelet , qui sont deux bouffons , l'un italien , l'autre français. Elle répétoit les vers qui lui plaisaient ; elle parla sur beaucoup de maîtres , et ce qu'elle dit , elle le dit avec agréablement ; il lui prenoit des rêveries profondes ; elle faisoit de grands soupis , puis tout d'un

DE MADemoisELLE DE MONTFERRIER. 81

coup elle revenoit comme une personne qui s'éveille en sursaut : elle est tout-à-fait extraordinaire. Après la comédie, on apporta une collation de fruits et de confitures, ensuite on alla voir un feu d'artifice sur l'eau ; elle me tenoit par la main à ce feu, où il y eut des fusées qui vinrent fort près de nous ; j'en eus peur ; elle se moqua de moi, et me dit : « Comment ! une demoiselle qui a été aux occasions, et qui a fait de si belles actions, a peur ? » Je lui répondis que je n'étois brave qu'aux occasions, et que c'étoit assez pour moi. Elle parla tout bas à mademoiselle de Guise, qui lui dit : « Il faut le dire à Mademoiselle. » Elle disoit que la plus grande envie qu'elle auroit au monde seroit de se trouver à une bataille, et qu'elle n'y seroit point contente que cela ne lui fût arrivé, qu'elle portoit une grande envie au prince de Condé de tout ce qu'il avoit fait. Elle me dit : « C'est votre bon ami. » Je lui répondis : « Oui, Madame, et mon parent très-proche. — C'est le plus grand homme du monde, dit-elle ; on ne lui pourroit ôter cela. » Je lui répondis qu'il

étoit bien heureux d'être si avantageusement dans son esprit.

Quand le feu fut fini, nous allâmes dans sa chambre. Elle me dit : « Prenons plus loin, je veux vous entretenir. » Elle me mena dans une petite galerie qui en est proche, et ferma la porte. Nous demeurâmes toutes deux ; elle me demanda ce que c'étoit que l'affaire que j'avois à débâiller avec son altesse royale. Je la lui contai ; elle trouva que j'avois grande raison, et lui beaucoup de tort. Elle me dit qu'elle souhaitoit le voir pour lui en parler, et qu'elle seroit bien aise de nous raccommo-der ; qu'il étoit injuste de m'avoir été des gens qui me servoient bien ; qu'elle vouloit s'employer par toute voie pour me les faire rendre et me raccommo-der à la cour et avec son altesse royale ; que je n'étois pas hâte pour demeurer à la campagne ; que j'étois née pour être reine ; qu'elle souhaitoit avec passion que je la fusse de France ; que c'étoit le bien et l'avantage de l'état ; que j'étois la plus belle et la plus aimable et la plus grande princesse de l'Europe ; que la politique vouloit cela ; qu'elle

on pareroit à M. le cardinal. Je la remerciai de tant d'honnêtetés qu'elle me faisoit, et de la manière obligeante dont elle parloit de moi, que pour ce dernier article, je la suppliai très-humblement de n'en point parler. Après, elle me fit des plaintes d'un gentilhomme que j'avois envoyé à Auxerre lui faire des complimens, lequel, en débauche dans une hôtellerie, avoit dit pis que pendre d'elle. Je fus fort surprise de son impertinence; je lui en fis toutes les excuses imaginables, et je lui dis que je le chasserois. Elle me répondit : « Vous ferez bien, et j'en serai bien aise. » Elle me dit : « Vous savaez tout le bien que je vous ai dit de M. le Prince, et l'affection que j'ai toujours eue pour lui; maintenant je suis au désespoir d'avoir sujet de m'en plaindre. On m'a dit que lorsque j'étois à Bruxelles, et depuis que je suis partie, il a fait des railleries et des discours de moi les plus outrageants du monde. Je me flatte que ce sont ses gens, et que ce n'est pas lui, afin de diminuer sa haine à mon égard, quoiqu'elle soit toujours sans grande d'avoir souffert que l'on m'ait déchirée, moi qui l'ai toujours estimé et honoré

plus que tous les hommes du monde. » Je justifiai M. le Prince auprès d'elle autant qu'il me fut possible ; elle me semble être fort touchée de ce discours. On lui vint dire que la viande était servie ; je pris congé d'elle , et m'en retournai à Petitbourg. Il était deux heures après minuit ; et avant que j'eusse soupé et que je fusse couchée , il était grand jour. Le lendemain , j'envoyai savoir de ses nouvelles ; elle me manda qu'elle me viendrait voir. Comme elle alloit de l'autre côté de l'eau , et qu'elle eut retourné pour passer sur le pont de Corbeil , elle m'envoya faire des excuses , et me manda que les gens du roi qui la conduisaient l'avoient empêchée de me venir voir , dont elle était fort fâchée.

M. de Vardes revint de Paris avec la comtesse de Fiesque ; il s'était depuis peu marié avec mademoiselle de Nicolai , fille du feu premier président de la chambre des comptes , personne de qualité et de grand bien. Il y eut bien du bruit pour ce mariage ; la mère le vouloit , et tout le reste de sa famille n'en était pas trop d'accord ; je pense que les parents n'étoient pas satisfaits du procédé de Vardes ,

qui avoit pris l'affaire de haut avec eux. Madame de Champblanc alla un matin chez madame de Nicolai, et fit demander son fils, le président et sa sœur : la mère étoit allée à la messe; elle prit madameuclle de Nicolai dans son carrosse, et la mena à son logis. Quand M. de Varden le sut, cela l'alarme; il savoit que le président de Champblanc n'étoit pas pour lui. Il le dit à M. l'abbé Fouquet, qui étoit son ami intime; l'abbé Fouquet, sans grande réflexion, le dit à M. de Candale, et ils résolurent ensemble de faire entourer le logis du président de Champblanc des compagnies des gardes. Elles y vinrent tambour battant, et prirent leurs postes aux environs du logis de M. de Champblanc, et posèrent des sentinelles aux portes : il logeoit à la place Royale. Cela fit un fort grand bruit; le parlement pensa s'assembler pour se plaindre de ce que l'on traitoit ainsi un de leurs confrères; le cardinal Mazarin en fut promptement averti; il envoya lever les gardes et gronda l'abbé Fouquet. Tout le monde cria contre le procédé de l'abbé, de commettre ainsi le cardinal Mazarin, et on le trouva bon.

de souffrir de tels emportemens. M. de Candale fut blâmé; il ne devoit point faire prendre les armes aux gardes sans les ordres du roi.

Madame de Bouthillier, qui m'étoit venu voir à Chilly, m'offrit Pons pour m'aller baigner; elle avoit que mon médecin me l'avoit ordonné; pour moi, j'avois plus d'envie de m'en retourner à Saint-Fargeau que de m'accommoder aux ennuis de Paris. Le comte de Béthune me dit : « Puisqu'en vous a ordonné de vous baigner à Pons, vous serez plus près de la cour; je ferai la guerre à l'ail, puis je vous irai trouver. » Il me donnoit par là quelque espérance de voir quelque fin à mes affaires. Je n'étois pas trop d'humeur d'en prendre; je ne voulois pas que l'on pût me reprocher que je m'en étois allée en course à Saint-Fargeau, et que j'évitasse les occasions de m'accommoder. Ainsi de Petitbourg je m'en allai à Pons; je couchai à Melun et à Provins. Madame de Bouthillier me reçut avec beaucoup de joie; madame de Brienne sa petite-fille y étoit. Ce n'est pas loin de Paris; il y vint beaucoup de monde me voir; M. de

Matha n'y manquait pas ; on avoit avec ce qui l'y amenoit, Madame de Thianges y vint ; son mari l'y emmena ; il alloit en Bourgogne , et l'y laissa. J'appris ensuite qu'à son retour de l'armée, où il avoit perdu tout son équipage, il lui dit : « Mes affaires ne sont pas en état d'en faire un autre ; il faut que le vôtre me serve ; ainsi venez-vous en en Bourgogne avec moi. » Cette proposition lui déplut fort ; il lui dit : « Si vous ne voulez pas venir avec moi, mettez-vous dans un couvent. » A quelques jours de là, elle lui proposa de la mener à Paris, où j'étois ; qu'elle me suivroit à Saint-Fargues, et passeroit avec moi le temps qu'il seroit en Bourgogne. Il accepta la proposition, et lui témoigna être fâché de ce qu'elle ne la lui avoit pas faite plus tôt ; qu'il étoit plus honorable pour lui qu'elle préférât de demeurer auprès de moi que d'aller dans un couvent. Elle logeoit au dessus de ma chambre, et je me levais matin pour m'aller baigner ; je me couchois de bonne heure ; elle aime fort à veiller ; elle étoit le soir dans la chambre de madame de Fiesque, et à son retour faisoit grand bruit. Je pris la liberté de lui en faire une ré-

primonde, et sur cela les contes de Fier-
que et de Frontenac disaient : « On voit bien
l'humeur de Mademoiselle, qui veut que l'on
soit toujours en contrainte, qui ne peut souf-
frir les plaisirs des autres ; jamais il n'y eut une
telle créature. » Elles parloient de moi de
cette manière à tout le monde, et se déchar-
noient contre ma conduite à l'égard de son
altesse royale ; elles louaient la sienne au lieu,
prenaient le parti de ses gens, et trouvoient
que j'étois trop heureuse que l'on me laissât
de quoi vivre. Je pense que ces discours ne
donnent guère bonne opinion de leur juge-
ment, étant auprès d'une personne de ma
qualité. Quand j'aurois eu autant de défauts
que ceux qu'il leur plaisoit me donner, on n'a
guère accoutumé de les publier, et encore
madame de Frontenac, qui étoit ma dame
d'honneur, et à qui j'avois fait assez de bien
et d'honneur pour en avoir de la reconnais-
sance. Elle faisoit sans cesse des pîces à ma-
demoiselle de Vandy, pour me déplaire : c'é-
toit une guerre domestique qui me donnoit
beaucoup de chagrin.

Madame l'abbesse de Jouarre m'envoya vi-

ster, et me pria de l'aller voir : le comte de Béthune m'écrit sans cesse de ne me point éloigner ; je fus bien aise d'avoir ce prétexte d'allonger mon séjour. Je lui mandai que j'irois passer la Toussaint chez elle. Madame de Brienne accoucha d'une fille, laquelle je tins avec M. de Pam son frère ; son mari vint à ses couches, madame de Brienne sa belle-mère, et madame de Gamache. Madame de Brienne, qui est fort de la cour, et qui ne bouge d'avec la reine dans tous les convents, qui la suit toujours à toutes les dévotions, me parle de toutes mes affaires, et entre autres qu'elle mourait d'envie de me voir mariée avec Monsieur, frère du roi ; qu'il avait cela tout-à-fait dans la tête, et que, comme il avait confiance en elle, il lui avait conté qu'à Compiègne, lorsqu'il avait parlé au roi de lui donner un apanage, il lui avait répondu : « Je vous marierai avec ma cousine ; elle est fort riche ; elle fera votre fortune ; » et que depuis ce temps il n'avait autre affaire dans la tête. Cela me fit souvenir qu'un jour que je me promenais avec Présentaine à Saint-Fargau, que je raisonnais avec lui de mon éta-

blissement, et sur les gens qui m'étoient proches, il me dit : « Voici un parti qui vous vient ; Monsieur croit , dans peu il sera baron ; quelque vous soyez plus âgé que lui , entre personnes de vos qualités on n'a pas d'égard aux âges. » Nous n'en parlâmes plus davantage. Madame de Brienne me disoit mille biens de lui. Je compris assez que ce parti étoit sortable ; j'avois assez de plaisir d'entendre dire qu'il souhaitoit cette affaire. La Toussaint venue , je mandai au comte de Béthune que je serois la veille à Jouxte , et qu'il m'y vint trouver. Je partis de Paris la veille de la Toussaint , et comme je ne voulois être à Paris qu'un jour à mon retour , je fis partir ma maison en même temps que moi pour Saint-Fargeau : j'allai coucher au Marais , chez madame du Marais , où il y avoit beaucoup de monde du pays. Elle me reçut , à son ordinaire , avec beaucoup de joie et de magnificence : j'y vis un de mes anciens amis , que je peis plaisir à entretenir ; c'étoit la Salle , sous-lieutenant des gendarmes du roi.

J'arrivai un peu tard à Jouxte ; on m'y attendoit : j'y trouvai les portes ouvertes ; je

couché dans le couvent. M. l'évêque d'Amiens y était arrivé un peu devant moi ; nous eûmes une conversation très-agréable en attendant matines. C'est un prélat qui a beaucoup d'esprit, et quoiqu'il ait été cordelier, il n'a rien qui tienne du moine ; il a été long-temps à la cour ; il nous donna un très-beau sermon le jour de la Toussaint ; on fait admirablement bien le service à Jouarre¹, comme je crois l'avoir dit ailleurs. M. et madame de Béthune arrivèrent le jour de la Toussaint, après la messe ; ils ne m'apprirent rien de nouveau. Les religieuses de Jouarre firent une plaisante remarque. Il y a eu de nos grandes-tantes abbesses de Jouarre, Anna et Jeanne de Bourbon ; je passai dans une tribune ; je frappai de la main sur le bord pour faire lever les yeux aux religieuses ; les vieilles dirent que nos tantes faisoient tout de même. Je me promenai dans les jardins, qui sont grands et spacieux. Cette maison a beaucoup de dignité ; l'abbaye est de la maison de Lorraine , fille de M. le duc de Chevreuse. Pendant que j'étais à Jouarre , on parla de Nantouil , et on dit qu'il n'y avoit que dix lieues ; cette terre

étoit à vendre; il ne prit envie d'y aller. Je passai le jour des Meets à Jouarre, et celui d'après j'allai à Nanteuil; je passai par Meaux, où j'allai voir la fille du comte de Béthune, qui étoit dans Notre-Dame. Quand je fus dans une de ces grandes plaines de l'île de France, il avoit plu, le carrosse de M. le comte de Béthune, qui n'étoit pas bien attelé, s'enbourba, de sorte que j'arrêtai; je mis pied à terre. Le comte de Béthune me vint parler pendant qu'on retiroit son carrosse du bournier; il me demanda si j'avois mes pierreries. Je lui dis que je les avois; il me fit quasi une réprimande de ce que j'étois si peu accompagnée; je n'avois pas même des pages à cheval, je n'avois que mon écuyer, qui étoit en carrosse: c'étoit celui que la reine de Suède m'avoit prêté de chasser; depuis, elle me pria de le garder. Je trouvai que le comte de Béthune avoit raison, et je résolus de ne plus faire de voyages si mal accompagnée; il étoit tard. Il me dit: « Si l'on étoit avec d'autres qu'avec vous, on seroit en inquiétude de ne pas souper, d'arriver si tard; il n'y a rien à craindre, vos officiers sont devant. » Je me mis à rire,

et je lui dis : « J'ai envoyé des Pots ma maison à Saint-Fargeau , et comme je n'ai pas prévu que je ferois ce voyage , je n'ai gardé aucun officier ; j'ai envoyé Vernon devant , qui nous fera appeller à manger. »

Nous arrivâmes à une heure de nuit à Nanterre ; par bonheur , la maison étoit meublée. Je couchai dans un lit fort propre ; je soupai fort bien , à la vérité dans des plats d'étain ; j'y séjournai le vendredi pour voir les maisons et les promenades ; il plut tout le jour : je n'eus pas beaucoup de plaisir ; cela m'obligea à ne partir que le lendemain après le dîner , afin de voir mieux la maison par le beau temps ; il fit le plus beau du monde. Madame du Plessis-Guérégant et madame de Martel , et le Boulay , qui est à son aïeule royale , me vinrent voir. Boulay fut un peu embarrassé d'une affaire qui lui étoit arrivée , dont il ne fit pas semblant , ni moi. Son fils avoit été pris prisonnier à Valenciennes par les troupes de M. le Prince ; il m'écrivit pour me supplier de lui écrire pour sa liberté. Il me mandoit : « Je sais bien que vous dites à tout le monde que vous n'avez point de commerce en Flandre ;

mais à un vieux domestique de papa, comme moi, on ne lui fait pas de ces finesses; j'ai pu il le pauvre Préfontaine, mon cher ami, de vous en supplier, et de joindre ses prières aux miennes. » Je trouvai cette lettre fort artificieuse et méchante, et je ne doute pas que Gouba, qui est son ami particulier, n'eût aidé à faire cette lettre. Il croyoit me tendre un panneau, et que j'y donnerois sûrement. Je lui fis réponse qu'il étoit mal informé; que je n'avois plus de commerce avec M. le Prince; qu'il avoit mal pris ses mesures de s'adresser à Préfontaine, et de le prier de m'écrire de cette affaire; que je n'avois point entendu parler de lui, ni reçu de ses nouvelles depuis que son altesse royale avoit daigné qu'il quittât mon service; que je m'étonnois qu'après avoir été nourri à la cour il fût si dupe de croire ce que les autres lui disoient, parce que j'aime mieux le croire tel, que méchant, et qu'il falloit être l'un ou l'autre pour m'écrire une telle lettre.

Gouba croyoit qu'il tiroit quelque avantage de moi, pour me heculier ou à la cour ou avec son altesse royale. M. de Béthune et

d'Escars, et madame de Béthune, s'en allèrent à Paris; et moi, je m'en retournai à Jouarre, fort satisfaite de Nanteuil, et en déssein de l'acheter. J'allai coucher à Meaux, dans l'évêché, où M. l'évêque n'étoit pas; je trouvai la maison fort belle, toute neuve, et fort proprement meublée. Je fus fort aise de recevoir de la vaisselle d'argent; et comme les hôtelleries sont meilleures à Meaux qu'à Nanteuil, j'y fis meilleure chère. Les violons de la ville vinrent à mon souper; madame de Thiangas proposa de danser; je fis entrer dans ma chambre sept ou huit fort jolies filles de la ville qui m'étoient venues voir souper; nous dansâmes jusqu'à minuit. Le degré de l'évêché est fort extraordinaire; on le pourroit plus proprement nommer une montée; il n'y a point de marches; il est de briques; on y monte insensiblement; je n'en avois jamais vu de cette manière, cela me le fit remarquer. Le matin, avant que de partir, je me promenai dans le jardin, qui est très-bon, et j'y cueillis quantité d'oranges et de citrons doux, dans une belle orangerie qui y est; j'allai à la messe, deux lieues de là, à Saint-Fiacre, qui est une grande

dévotion, et où j'en ai une particulière. J'ai été guéri de la dysenterie fort promptement; on attribua ma guérison à une neuvaine que l'on fit pour moi à Saint-Fiacre. J'allai voir Moncaux, parce que l'on disoit que l'on vouloit vendre cette maison. Je la trouvai fort saine, et en si mauvais état, qu'elle ne donnoit nullement envie. J'appria à mon retour que madame de Chevreuse et M. de Naimontier y avoient été. Madame de Jouarre me fit de grandes excuses de ce qu'ils ne m'avoient point attendu, que madame de Chevreuse avoit à Paris une affaire fort pressante. Je ne voulois séjourner qu'un jour à Jouarre; madame l'abbesse me pria tant, que j'y demeurai deux jours.

La veille du jour que je devois partir, il me prit une colique bilieuse, la nuit, qui me dura huit heures, la plus violente du monde; j'avois heureusement mon médecin; je n'avois point de chirurgien, ce qui étoit fort nécessaire; dans ces moments-là, il faut beaucoup soigner. Les commencemens en furent si violents, qu'il y avoit apparence qu'elle dureroit long-temps. Je dis à mon médecin : « Je suis

jeune et forte; je viens des eaux, où j'ai fait beaucoup de remèdes; c'est pourquoi mon mal ne sauroit long-temps durer; ainsi, je ne veux point faire de remèdes; je veux laisser agir la force de mon tempérament. » Après avoir été malade le temps que j'ai dit, je m'endormis, et à mon réveil je fus guéri. M. de Guise arriva le soir; je me levai pour l'aller entretenir à la grille; il m'apprit une nouvelle qui me fâcha, que M. le Prince avait fait arrêter le comte de Holac. Je séjournai un jour à Jouarre plus que je n'avois cru, et ensuite je m'en allai coucher à Monglas, où il n'y avoit personne; je ne laissai pas d'y trouver bien à souper et à coucher, et le lendemain je gagnai Pons. Lorsque j'y arrivai, j'y trouvai un valet de pied de madame de Longueville, qui m'y attendoit il y avoit un jour ou deux, par lequel elle me mandoit, par écrit, que son frère l'avoit chargée de m'écrire. Il n'osoit le faire lui-même, de peur de m'embarrasser, pour se justifier auprès de moi de la prison du comte de Holac; et le président Viole envoya une grande relation à madame de Longueville, qui contenoit les

sujets que M. le Prince avoit eu de se plaindre de lui, et de le faire arrêter. Ce que M. de Guise m'avoit dit m'avoit affligé ; je ne pouvois croire cette nouvelle ; je le fis encore davantage quand je vis que cela étoit très-sûr par la lettre de madame de Longueville, qui m'en témoignoit beaucoup de déplaisir. Elle jugeoit bien que j'en serois fâché, et je lui témoignai le ressentiment que j'en avois ; je la priai de mander à M. son frère que toute la terre avoit que c'étoit moi qui avois engagé le comte de Holac à son service ; qu'il étoit ma créature ; que les sujets qui l'avoient obligé à le faire arrêter n'étoient point publics ; qu'il paroîtroit dans le monde qu'il avoit perdu la considération qu'il avoit pour moi ; que cela ne me seroit pas avantageux ; que j'allois dire aussi que peut-être cela ne le seroit pas pour lui ; que pour les plaintes que j'avois eues dans les lettres du président Viole, j'en avois souvent entendu parler ; que moi-même j'avois raccommodé le comte de Holac avec M. le Prince, et que j'avois encore de ses lettres, par lesquelles il me témoignoit être satisfait. Je n'oubliois rien de ce que je pouvois de

pressant dans la lettre de madame de Longueville, pour qu'elle témoignât à M. son frère que je me sentois fort blessée de la prison du comte de Holac, et que je désirois sa liberté.

Je trouvai à Paris un attelage de petits chevaux isabelles avec des crins noirs et robe noire sur le dos, que le comte de Holac m'envoyoit; il y avoit long-temps qu'ils étoient parus d'Allemagne; ils ne venoient pas de Flandre. Je restai un jour ou deux à Paris; il y vint un gentilhomme qui est à son aise royale, nommé Grandry, lequel a du bien en Nivernois et habitude dans la maison de Mantoue. Il me vint proposer de la part de M. de Mantoue d'acheter le duché de Nevers; qu'il me le donneroit pour sept cent mille écus; que je n'avois qu'à signer, et que cela seroit fait. Je lui demandai quinze jours de temps, parce que, de la qualité dont j'étois, je n'osois faire un traité avec un prince étranger sans la permission du roi, et surtout dans un temps où l'on disoit que le duc de Mantoue se séparoit de ses intérêts. Il me dit qu'il viendrait à Saint-Fargeau, où je m'en allai. Je

passai à Chevillon chez madame de Courtenay, qui m'y reçut fort magnifiquement ; rien n'est plus propre que sa maison, ni plus ajusté ; elle a tout-à-fait l'air de celle d'une dame de grande qualité, et qui a été nourrie à la cour.

À mon arrivée à Saint-Fargen, j'eus la plus grande joie du monde ; je trouvai une hospitalité fort agréable. Je n'ai point parlé de la réception que l'on fit à Paris à la reine de Suède, parce que les gasettes dont on fait les recueils en parlent assez ; je dirai seulement qu'elle étoit, disoit-on, pareille à celle que l'on fit à l'empereur Charles-Quint, hors qu'il étoit accompagné de plus d'hommes qu'elle de femmes : elle n'en avoit aucune. Elle fit son entrée à cheval ; elle n'étoit pas bien vêtue : elle avoit le même habit que lorsque je la vis à Essonne. Le jour qu'elle arriva à Paris, elle avoit couché à Comblains, où beaucoup de gens l'avoient été voir. La curiosité y mena Prémontaine et Nau ; elle demanda qui ils étoient, et comme elle le sut, elle leur dit qu'elle avoit entendu parler de leur mérite, et qu'elle avoit qu'ils avoient été chassés d'auprès de moi pour m'avoir bien

servie , et leur fit mille civilités. Pendant qu'elle fut à Paris, elle visita toutes les belles maisons et les bibliothèques; tous les gens savants l'allèrent visiter; elle alla communier à Notre-Dame, où ceux qui la virent furent mal édifiés de sa dévotion pour une nouvelle catholique, qui devoit être encore dans le premier siècle : elle causa tout le temps de la messe avec des évêques, et fut toujours debout. L'évêque d'Amiens, qui le confessa, m'a conté que l'abbé le Camus, aumônier du roi, qui la servoit, lui avoit demandé à qui elle vouloit se confesser, elle lui dit: « À un évêque; choisissez m'en un. » Il alla quérir M. d'Amiens; il étoit dans son cabinet avec son bonnet carré et son rochet; elle y entra, se mit à genoux, et le regarda toujours entre deux yeux, ce qui est assez extraordinaire; il falloit au moins un extérieur aussi pénitent que le cœur pour approcher de ce sacrement. M. d'Amiens dit qu'elle se confessa fort bien et avec beaucoup de dévotion, et qu'il fut plus édifié de ses sentimens que de sa mine. Elle vit madame de Thianges à Paris, qu'elle prit en grande amitié.

Après y avoir été quelques jours, elle s'en alla à Compiègne, et coucha à Chantilly, où M. le cardinal Mazarin l'alla visiter; il mena avec lui le roi et Monsieur; ils avoient été tous deux leurs ordres. Le cardinal lui dit : « Voilà deux gentilshommes de qualité que je vous présente. » Ils lui baisèrent la robe, elle les releva, les baisa, et dit : « Ils sont de bonne maison, » et elle les entretenoit. Elle appela le roi mon frère, et Monsieur aussi, lesquels, après avoir fait leur visite, retournèrent toute la nuit au galop à Compiègne. Le lendemain, ils partirent avec la reine à la maison du maréchal de la Motte-Houdancourt, nommée le Fayel, et au devant de la reine de Suède : c'étoit une maison nouvellement bâtie et fort agréable. Leurs majestés attendirent la reine de Suède sur une terrasse qui sépare la moitié de la cour, laquelle étoit remplie de beaucoup de monde. La reine, qui m'a conté cette entrevue, me l'a dépeinte d'une manière fort belle; je n'y étois pas. La reine de Suède descendit au milieu de la cour; la reine dit qu'elle ne fut jamais si surprise que de la voir, et que, quoiqu'on lui eût

bien dit qu'elle n'étoit pas faite comme les autres, elle ne pouvoit se l'imaginer faite comme elle la trouva. Le maréchal et la maréchale donnèrent une fort belle collation. Cette maison étoit magnifiquement meublée : le maréchal avoit eu en Catalogne les plus beaux meubles du monde, avec des buffets de vermeil doré, et même des pierreries, dont sa femme étoit parée aussi bien que de ses grâces naturelles ; c'est une fort belle femme, et qui parloit bien ce qu'elle est ; toutes ces raretés venoient du duc de Cardonne. Après cela, la reine de Suède alla à Compiègne ; le temps qu'elle y fut, on tâcha de lui donner tous les divertissemens possibles ; il y eut les comédiens français et italiens, et les vingt-quatre violons du roi ; elle ne voulut pas danser ; elle eut aussi toutes sortes de musiques et de chœurs. Elle se plaisoit fort à la cour ; comme elle n'y plaisoit pas tant, on lui fit dire qu'elle y avoit été assez long-temps, et cela fort honnêtement. Il se rencontra que les jésuites de Compiègne firent jouer une tragédie par leurs écoliers ; on la courut d'y aller, et qu'elle fit, et leurs majestés aussi ; elle se moqua fort

de ces pauvres pères, les tourna en ridicule au dernier point; elle fit les postures que je lui avois vu faire à Esuonne, dont la reine fut fort surprise. Elle avoit entendu parler de l'amour du roi pour mademoiselle de Mancini; de sorte que, pour faire sa cour, elle alloit toujours se mettre entre le roi et elle, et leur disoit qu'il falloit se marier ensemble, qu'elle vouloit être la confidente; et elle disoit au roi : « Si j'étois à votre place, j'épouserois une personne que j'aimerois. » Je crois que ces discours ne plurent ni à la reine, ni à M. le cardinal, et qu'ils contribuèrent à hâter son départ : à la cour, on n'aime pas les gens qui entrent en matière sans qu'on les en prie.

J'étois à Pons lorsqu'elle parut de Compiègne; je croyois qu'elle y dût passer, parce que c'étoit son chemin si elle eût pris celui de Bourgogne. J'envoyai à Melan lui faire compliment; elle me manda qu'elle vouloit me venir voir à Pons, qu'on lui avoit dit que j'étois à Saint-Fargeau, que c'étoit son chemin d'y passer, et qu'elle étoit au désespoir de ne me point voir. Le gentilhomme que j'envoyai me dit qu'elle coucheroit le lende-

mais à Montargis; la fantaisie me prit de le
 voir encore une fois; j'envoyai des relais; je
 partis à la pointe du jour, et j'arrivai à dix
 heures du soir à Montargis. Je n'avois avec
 moi que madame de Thionges et madame de
 Frontenac; la comtesse de Fiesque et mado-
 moiselle de Vandy n'avoient pas assez de forces
 pour soutenir une telle fatigue.

A mon arrivée, je descendis chez la reine
 de Sardé; on me dit en italien qu'elle venoit
 de se coucher; je fis semblant de n'entendre
 pas l'italien, et je disois que l'on dit à la reine
 que c'étoit moi. Enfin, après l'avoir dit plu-
 sieurs fois, on me vint dire de monter seule;
 je la trouvai couchée dans un lit où mes fem-
 mes couchoient toutes les fois que je passois à
 Montargis, une chandelle sur la table, et elle
 avoit une serviette autour de la tête comme
 un bonnet de nuit, et pas un cheveu : elle
 s'étoit fait raser il n'y avoit pas long-temps;
 une chemise fermée sans collet, avec un gros
 nœud couleur de feu; ses draps ne venoient
 qu'à la moitié de son lit, avec une vilaine cou-
 verture verte; elle ne me parut pas jolie en
 cet état. Elle me salua d'abord, et me dit

qu'elle étoit bien fâchée de la peine que j'avois prise; que j'avois eu bien de la fatigue de me lever de si matin, puis me demanda qui étoit venu avec moi. Je lui dis: « Mesdames de Thianges et de Frontenac. » Elle me dit de les faire appeler; elle fit assez bon accueil à madame de Thianges. Je lui demandai comment elle avoit trouvé le roi. Elle me dit: « Fort bien fait et fort honnête homme; » que c'étoit dommage qu'il n'eût une plus belle personne que mademoiselle de Mancini; qu'elle trouvoit Monsieur fort joli; qu'il avoit été heureux avec elle, que cela l'avoit surprise, parce qu'elle avoit cru le roi plus fâché; puis elle me demanda des nouvelles du comte de Hahne. Je ne lui dis pas qu'il étoit prisonnier; je ne le savois pas pour lors. Elle me parla encore de M. le Prince; elle demanda si je lui écrivois. Je lui dis que non, que cela m'étoit défendu, puis je m'en allai, et je jugeai bien que ma visite avoit été trop longue. Si elle eût été plus civile, elle me seroit venue voir le lendemain avant que de partir: ce seroit trop demander à une reine des Goths. Je me levai matin, et m'en allai à son logis; je la trouvai

jolie, avec un justaucorps neuf, bien brodé, et en belle humeur. Elle proposa à madame de Thianges de s'en aller à Rome avec elle, et que c'étoit une sottise de s'attacher à son mari, que le meilleur ne valoit rien, et qu'il étoit fort à propos de le quitter; elle pestoit fort contre le mariage, et me conseilla de ne me jamais marier; elle trouvoit abominable d'avoir des enfans. Elle se mit à parler des dévotions de Rome d'une manière assez libertine. Elle me dit : « Je passe à Turin; que voulez-vous que je dise, si on m'y parle de vous? » Je lui dis que je ne doutois pas que ce ne fût de la bonne manière, parce que madame de Sarcis étoit ma tante, et m'avoit toujours témoigné beaucoup d'amitié. A quoi elle répliqua : « Son fils vous aime plus qu'elle; il vous désire fort, et il a raison; pour elle, elle vous craint, parce qu'elle veut gouverner. » On la pressa de partir, parce qu'elle avoit une assez longue journée à faire. Elle me disoit : « Vous me donnez le plus agréable déplaisir que j'étois capable de recevoir, de me séparer de Mademoiselle; je ne la verrai peut-être jamais. » Elle me fit mille ca-
 •

ries de cette façon. Je la vis monter en carrosse avec Sentinelli, un autre, et un gentilhomme, qui étoit au roi, nommé Lefflein. Rien n'est si bizarre que de voir une reine sans une femme. Je m'en allai coucher à Egreville, chez madame la duchesse de Vitry, et de là je m'en retournai à Paris, où je fus le temps que j'ai dit.

D'Aprenmont arriva à Saint-Fargeau peu de temps après mon retour; ditôt que l'on me l'eut dit, je lui envoyai dire par un de mes écuyers, nommé Darcetis, fils de la Tour, qui alloit souvent chez madame de Fiesque, qu'il sortit à l'instant de Saint-Fargeau, ou qu'autrement je le ferois jeter par les fenêtres. Ce garçon avoit beaucoup de peine à se résoudre à exécuter cet ordre; il s'en défendit tant qu'il put, et cependant il fallut bien le faire. La comtesse de Fiesque étoit dans son lit; elle envoya quérir un de mes gens pour savoir ce qu'avoit fait d'Aprenmont; si je voulois dire le sujet que j'avois de me plaindre de lui, qu'elle le chasseroit; qu'elle seroit au désespoir d'avoir quelqu'un qui me pût déplaire; que, d'en user comme je faisois, elle croyoit

avoir quelque sujet de se plaindre de moi. Je lui mandai que je le lui dirais quelque jour, que je ne le pouvois présentement, et que je la priois de ne m'en point parler. Je montai à sa chambre ; elle causa avec moi de différentes affaires ; à la vérité, il y avoit du monde ; elle avoit la tête un peu en colère ; elle ne m'en témoigna rien, et ma visite fut courte.

Il me vint de Paris une nouvelle que je n'avois point eu dans le temps qu'elle s'étoit pausée, au voyage que j'avois fait à Forges l'été. Il s'étoit rencontré que mademoiselle de Vandy étoit à sa portière, où l'on met ordinairement ma cassette aux pierreries ; après avoir pris une fois cette place, elle continua à s'y mettre tous les jours. Madame de Frontenac s'avisa, au retour de Nanteuil, d'en parler, à Pons, à Malesherbes, qui y vint avec la maréchale d'Etrées, qui étoit alors à Villonay. Lorsque Malesherbes y fut retourné, il conta à M. l'évêque de Laon que cela étoit fort agréable qu'elle fût cachée sur un coffre comme un coq de logage, et qu'elle y eût été l'hiver et l'été. Voilà le plaisir que madame de Frontenac donna, sur lequel ils firent deux

couplets de chanson fort plaisants, en intention de tourner mademoiselle de Vandy en ridicule, à quoi ils ne parvinrent pas. Quand je sus cette plaisanterie, je m'en détachai d'abord, puis je jugeai que ce seroit leur faire plaisir que de traiter cela sérieusement; je les chantai à leur nez, elles en furent embarrassées, et les dépayserent.

L'accommodement de son altesse royale à la cour, dont ces dames avoient eu tant de joie, ne produisit pas grand effet : le voyage qu'il fit à la Fère, dans le temps que j'étois à Forges, n'évanga ni ses affaires, ni celles de toutes les personnes qui étoient bassées et qui souffroient pour ses intérêts. Le cardinal Mazarin feignit d'avoir la goutte pour n'aller pas au devant de lui, et pour que toute la France vît qu'il l'avoit été voir le premier : j'avois toujours bien jugé que cela serviroit de cette sorte. Madame de Fleigne me disoit : « Cela ne se peut ; je gagerois que le cardinal ira au devant de son altesse royale ; » et moi, je trouvois qu'il avoit raison, et si j'eusse été en sa place, j'en eusse fait autant ; il lui avoit fait assez de mal pour être bien aise de se faire

faire cette manière d'amende honorable. Après que son altesse royale eut vu le roi et la reine, il alla à la chambre de son dînéen; lorsqu'il repassa par Paris, il y fut deux ou trois jours seulement, et à son retour à Blois il envoya quérir M. le duc de Beaufort, à qui il n'avoit demandé nulle part de son voyage. Je pense qu'il ne se rendit pas à l'instant, et qu'il s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas utile pour le service de son altesse royale, et que lorsqu'il avoit été question de le servir il avoit toujours été des premiers. Le fils de la Tour, dont j'ai parlé, étoit un jeune garçon de seize ans, à qui son père avoit désiré que je donnasse la survivance de sa charge, ce que j'avois fait; il est aussi bien fait. Peu après son arrivée à Saint-Fargeau, il s'amusa à causer avec mademoiselle de Piennes, fille de madame de Fiesque, et en étoit devenu amoureux. Un jour, il lui avoit écrit un billet, et il l'avoit donné à son frère, qui étoit mon page, pour lui rendre; ce petit page le lui vouloit donner, elle le refusa; il en avoit chargé un petit valet de pied qui n'avoit que six ans. Comme il vit que mademoiselle de Piennes ne

le voulait pas recevoir, il le jeta sur la table de ma chambre, et lui dit : « Quand il sera là, il faudra bien que vous le preniez. » On peut juger de l'âge des amants, quand j'en pourrais pas dit, par leur prudente conduite et par le choix de leurs confidentes. Madame de Frontenac et mademoiselle de Bourdelle venaient de dîner; elles entrèrent dans ma chambre, et virent une lettre sur ma table; elles la prirent et coururent au devant de moi, et me dirent : « Voici un poulet. » Nous le lîmes; il étoit fort d'un enfant; personne ne douta d'où il partoit. La comtesse de Fiesque, au lieu d'en être fâchée, n'en fit que rire, et dit : « Qu'ils sont plaisants! Cela ne leur peut nuire, et leur sera l'esprit. » Comme c'étoit dans le temps que l'on parloit du mariage de sa fille, il me semble que cela ne devoit pas éclater. Je dis à Doretta : « Si l'on vous accuse d'avoir écrit ce poulet, et que l'on vous en parle, n'en le. » Quoi qu'il en soit, l'affaire en demeura là, et fut étouffée par le soin que j'en pris. La comtesse de Fiesque trouva cela fort joli, qu'elle eût été toute propre à le conter à tout le monde. Elle croyoit leur sa fille,

et sûrement cela n'étoit pas plu à Guerchy, qui la recherchoit; depuis ce temps on n'en pas la plus, Guerchy vivoit le jour de ses noces de voir qu'il m'avoit menée à l'église, et qu'il n'avoit su y demeurer. Cette amitié diminua peu à peu. L'habitude qu'avoit eue Darcetis d'aller chez madame de Fiesque continua; elle lui donnoit des arias, les jeunes gens en ont besoin, et particulièrement sur son habillement et sur sa coiffure; il avoit les cheveux frisés d'une manière qu'ils ne croisoient point; elle lui conseilla de mettre des coins; il faut un soin bien grand pour les ajuster. Je pense qu'elle lui dit de faire venir son perruquier parler à elle; de sorte qu'un jour, comme elle étoit à table avec moi à Paris, il lui vint dire tout bas: « Vous ne me gronderez plus de mes coins; le perruquier est venu, et vous les ferez accommoder à votre fantaisie. » Je ne sais si ce fut ensuite ou un autre jour qu'elle les ajusta devant le monde; ce qui fit rire les spectateurs. Quand on a commencé à parler d'une affaire, quelque petite qu'elle soit, on en fait une grande. Madame de Thionges, qui aime à rire, et qui n'est pas plus chp-

ritable pour les autres qu'en l'est pour elle , s'en divertit, et se mit à faire valoir tout ce qu'elle faisoit. Vandolet, dont j'ai parlé ailleurs, et qui est assez égaré, étoit fâché contre madame de Fiesque, je ne sais pour quelle raison; il étoit d'humeur à se fâcher souvent pour une bagatelle. Son chagrin le porta à dire : « Si elle me fâche, je contrai que l'autre jour, au retour de jouer de la ville, à deux heures après minuit, j'avois envoyé mon laquais pour me faire ouvrir la porte; il me dit qu'il avoit trouvé que l'on feroit. Lorsque j'entrai, je vis un homme qui se cachoit dans le bâtiment qui n'étoit point achevé; je ne fis pas semblant de le voir; je montai et demeurai à la fenêtre, je vis passer Darréta, je lui demandai d'où il venoit, il me parut assez interdit; il me répondit : « Je viens d'écire. » Comme je sus cela, et que la comtesse de Fiesque se plaignoit de lui, et qu'elle en avoit fait des plaintes à madame de Thianges et à mademoiselle de Vandy, j'envoyai quérir Vandolet, et lui défendis de rien dire qui pût déplaire à madame de Fiesque; que c'étoit une femme de qualité que je con-

aidéris, et dont le mari étoit mon parent. Il me conta l'histoire que je viens de dire, et me dit qu'il n'en parleroit à personne, et qu'il prioit madame de Thianges et mademoiselle de Vandy de dire à madame de Fiesque qu'elles n'en avoient jamais eue parler. Je fus fort satisfaite de lui; contre son ordinaire, il en usa très-sagement. Madame de Thianges et mademoiselle de Vandy parèrent à madame de Fiesque; elle reçut les complimens de Vantelet fort mal, et dit qu'elle lui feroit donner des coups de bâton. Ce n'étoient pas des menaces à faire à un gentilhomme, quand on n'est qu'une demoiselle : les prières ne se portent à ces menaces qu'en de grandes extrémités; et on n'en fait guère aux gens qui appartiennent à des personnes comme moi, de qui on doit respecter jusqu'au moindre marquis. Je ne pris nulle connaissance de cette affaire, sur laquelle j'avois voulu que Vantelet l'eût satisfaite : c'étoit la raison, et il le vouloit aussi; je ne voulois venir à aucun éclaircissement avec elle, crainte de l'éclat où elle se porta. Madame de Sally vint à Saint-Fargen; elle eut son amie, et Vantelet est

de sa connaissance; elle voulut faire un accommodement; madame de Fiesque se déchâma toujours contre lui, ce qu'elle ne devoit pas faire; il ne faut pas pousser à bout les fous. J'admirois la patience de Vantelet; plus elle s'emportoit, et plus il étoit sage; elle en écrivit à Paris. Je fus tout étonné que madame de Brienne me manda qu'elle étoit surprise que je souffris que l'on eût fait un tel conte de la comtesse de Fiesque, et qu'elle avoit mandé qu'il étoit vrai que Darréts avoit été ce jour-là tard dans sa chambre à lire des vers, et qu'il y avoit aussi d'autres gens. Ce fut la veille de Noël que je reçus cette lettre, à laquelle je répondis, et je mandai à madame de Brienne que l'on étoit bien plus servant à Paris de ce qui se passoit à Saint-Fargeau, que ceux qui y étoient; que je n'avois point entendu parler de cette histoire, et que je la croyois fautive. La comtesse de Fiesque commença à dire le jour de Noël qu'elle vouloit aller à Gueuchy voir sa fille; personne ne la dissuada de ce voyage.

Mes affaires avec son altesse royale, qui étoient demeurées, dont je n'avois point en-

tenda parler depuis Saint-Cloud, vinrent à se manifester. On m'envoya un arrêt du conseil, par lequel le roi confirmoit la transaction que madame de Guise avoit faite et qu'elle nous avoit fait signer à son altesse royale et à moi. Je reçus cet arrêt par l'ordinaire; j'en ris un peu; cela me paroissoit traiter notre affaire avec bien du mépris, de n'envoyer pas un expès; je croyois que d'Auberville auroit pu faire un quatrième voyage pour cela. Comme son altesse royale avoit toujours dit que dès que nos affaires seroient finies il me verroit, je lui écrivis que j'avois reçu un arrêt du conseil qui terminoit nos affaires; que je croyois que son altesse royale auroit agréable de me voir; que sans un charme que j'avois je serois partie; que je suivrois de près Colombier, qui étoit porteur de ma lettre.

Au voyage que fit madame de Sully à Saint-Fargeau, elle me dit que la comtesse de Fiesque lui avoit témoigné le déplaisir qu'elle avoit de ne m'être pas agréable; qu'elle lui avoit conseillé de s'en aller chez elle. Je lui fis connoître que j'en serois fort aise; que je connoissois la comtesse de Fiesque prompt;

que je me sentois fort mal satisfaite d'elle ; qu'il étoit bon que cela se fit sans éclaircissement, afin de ne nous pas brouiller pour jamais ; de sorte que, sur les discours qu'elle continuoit de tenir tous les jours de son voyage de Guerchy, et de l'impatience qu'elle avoit d'y aller, j'écrivis à madame de Sally ; je lui mandai ce qu'elle disoit, et qu'il me sembloit que c'étoit une belle occasion pour nous séparer ; qu'elle ne me diroit adieu que pour aller à Guerchy, et qu'elle ne reviendrait plus. Quelque menace que madame de Fiesque fit, je craignois qu'elle ne vînt point à l'exécution. Frontenac, qui étoit à Saint-Fargou, partit pour s'en aller chez lui ; sa femme, ce jour-là, ne descendit point de sa chambre ; elle feignit d'être malade ; je l'allai voir ; elle me parut avoir un grand étouffement. Le lendemain, qui étoit le dernier jour de l'année 1656, elle vint à la messe, et de mes gens remarquèrent qu'elle avoit toujours pleuré ; madame de Thiangy me le dit ; cela me donna quelque espérance du départ de madame de Fiesque. La crainte que j'avois qu'elle ne pût prendre une telle résolution

le diminuait pourtant ; je ne savois à quoi attribuer les pleurs de madame de Frontenac , qui n'est pas d'un naturel fort tendre ; elle pouvoit être sensible à cette séparation : c'est un préjugé terrible pour elle que la liaison que je reconnoissois que ces deux femmes avoient ensemble , et l'aversion que je témoignois pour elles en toutes rencontres , et cela avec assez de fondement. Le premier jour de l'an , la comtesse de Fiesque entra dans ma chambre avec un habit magnifique , poudrée et ajustée au dernier point ; elle disoit : « J'ai un grand deuil. » Je ne lui demandai point ce que c'étoit. Le soir, j'étois dans mon cabinet , où je faisois écrire des vers et des chansons dans un livre ; j'allai quérir madame de Fiesque pour me dire celles qu'elle avoit ; je heurtai à la porte de la chambre de madame de Frontenac ; on fut quelque temps à m'ouvrir , et après on s'excusa sur ce qu'elle avoit pris un remède. Madame de Fiesque vint avec moi , puis elle sortit et revint ; elle avoit les yeux égarés beaucoup plus qu'à son ordinaire. Mademoiselle de Vandy , qui la regardoit , lui dit : « Je ne sais ce que vous avez au-

jourd'hui ; vous n'êtes pas comme les autres jours. » Elle alloit et venoit. Il y avoit dans ma chambre madame de Thianges, mademoiselle de Vandy, et Segrais, qui écrivoit avec un conseiller de Dombes ; tout d'un coup elle entra d'une fureur terrible, et avec un air évaporé elle me dit : « Je viens de recevoir des nouvelles de Paris qui m'obligent d'y aller pour mes affaires, et en même temps on m'en envoie la permission, dont j'ai la plus grande joie du monde : je suis ravi de vous quitter. » Je lui répondis : « Je suis ravi que vous ayez cette liberté ; c'est un bon signe pour M. le comte de Fiesque ; et comme je l'aime et l'estime fort, je lui souhaite toutes sortes d'avantages. » Elle me répondit : « Il y a longtemps que je souhaite sortir d'ici ; je ne savois où aller ; sans cela, je n'y serois pas demeurée ; je me déplaïs fort auprès de vous, et je trouve pas que vous m'ayez traité comme je méritois. » Je lui dis : « Quand vous avez désiré de venir céans, je vous ai fort bien reçu. » Elle reprit : « Cela eût été fort ridicule que vous ne m'y eussiez pas bien reçu ; je vous ai fait l'honneur de venir ici. — Et moi,

lui dis-je, je vous en ai fait beaucoup de vous y recevoir et de vous y garder, vu la conduite que vous avez tenue envers moi ; on ne vi-
 vroit pas chez une simple dame comme vous
 avez fait ici, qu'elle ne vous eût priée de vous
 en aller chez vous ; la considération de M. de
 Fiesque m'a fait tout souffrir. » Elle me dit .
 « Vous m'accusez d'avoir été dans les intérêts
 de Monsieur contre vous ; il est vrai, je vous
 ai fait tout du pis que j'ai pu, et le ferois en-
 core si j'étois à recommencer. Je trouve que
 Monsieur vous a trop bien traitée, et, s'il m'e-
 voit crue, il vous auroit fait pis. Monsieur,
 qui est l'homme du monde le plus décrié,
 ne sauroit plus se racréditer s'il ne vous mal-
 traite ; c'est moi qui suis cause qu'on vous a
 été Prédicatrice et Non , j'ai dit tout ce que
 j'ai pu contre eux, et il me suffit que vous ai-
 miez les gens pour me les faire haïr. Je ferois
 plus : je manderois à Monsieur qu'il est heu-
 reux que des gens qui lui déplaisent soient sur
 le port de Paris, afin qu'il les fût chasser ;
 et il n'y a rien qui se puisse faire contre vous
 que je ne fasse, et je serois fort fâché si vous
 ne vous plaigniez pas de moi : je serais des

manifestes qui courent par tout le monde contre vous. » Je lui répliquai avec beaucoup de douceur : « Si vous me déclarez la guerre, vous n'y aurez aucun avantage ; tout ce qu'il y a de princes dans l'Europe me sont si proches, qu'ils n'abandonneront pas mes intérêts pour les vôtres. » Elle parla une heure entière de cette force, et dit toutes les extravagances qui se peuvent imaginer, à quoi je répondis simplement ce que j'ai dit. A la fin, j'eus peur que la longueur de ses impertinents discours ne lassât ma patience; je lui dis : « Avez-vous tout dit ? Ce n'est pas pour vous répondre que je vous le demande ; j'ai well dire qu'à de certaines gens il faut les laisser parler ; c'est pour vous envoyer coucher. » Elle me dit : « J'aurai l'honneur demain de prendre congé de vous ; je ne partirai qu'après midi. »

L'usage que l'effort que j'avois fait sur moi de m'empêcher de parler me fit un peu de mal, et que j'étouffois ; tout ce qui étoit dans mon cabinet étoit extrêmement étonné. J'avois envoyé un de mes gens au devant de Colomblert, qui devoit revenir de Blois, pour lui dire que si son altesse royale trouvoit bon que

J'y allais, il ne m'en dit rien lorsqu'il arriva, de peur que cela ne fit changer le dessein que la comtesse de Fiesque avoit d'aller à Guerchy. Cet homme revint sur ses pas me dire qu'il avoit rencontré Frontenac à cinq lieues de Saint-Fargeau, qui avoit le manteau sur le nez; qu'il avoit passé à toute bride, et mis le pistolet à la main pour se faire moins connaître; qu'il avoit jugé m'en devoir avertir tout aussitôt. Je jugeai à ce récit que c'étoit lui qui étoit dans la chambre de sa femme lorsqu'on m'avoit fait attendre, et qu'il vouloit se cacher; sa femme vint coucher dans ma chambre, comme elle avoit accoutumé. Je lui dis : « Que dites-vous de l'extrémité de votre amie la comtesse de Fiesque ? » Elle me répondit qu'elle étoit fort fâchée qu'elle m'eût dépla. Je lui demandai si elle n'avoit point des nouvelles de son mari, que l'on m'avoit dit qu'il étoit venu; elle m'assura que non. Elle pleura toute la nuit, et se leva fort matin; quand je m'éveillai, l'on me dit qu'elle étoit lorde il y avoit long temps.

Comme je me caillais, Frontenac entra dans ma chambre comme un homme con-

donné à mort ; jamais je n'ai rien vu de si affligé, et cependant il faisoit le résolu. Il me dit qu'il avoit appris de madame de Sully[†] le duc de Fiesque qu'avoit la comtesse de Fiesque de s'en aller ; qu'il en avoit été fort surpris ; que madame de Sully l'avoit essayé pour l'empêcher de faire ce qu'elle avoit fait ; que par malheur il étoit venu trop tard ; qu'il s'étoit perdu la nuit dans les bois , et qu'il n'étoit arrivé qu'à cinq heures du matin. Je avais qu'il mentoit : outre ce que j'apprends de l'heure que l'on l'avoit trouvé en chemin , on l'avoit vu arriver à dix heures du soir au manteau sur le nez dans le château , et en sortir à deux heures après minuit ; il fit la meilleure mine qu'il put ; on ne lui laissoit pas de connaître sa douleur par son visage ; madame de Frontenac ne descendit point dans ma chambre , et dîna avec madame de Fiesque. Après dîner elle envoya prier mademoiselle de Vandy de l'aller voir , et elle lui dit de me demander si j'aurois pour agréable qu'elle vint prendre congé de moi. J'hésitai à lui donner cette permission ; je craignois qu'elle ne me dît autant de sottises qu'elle m'en avoit dit le soir , et ne me feroit

DE MADAMELLE DE MONTFERRIER. 125

pas à ma patience ; je ne voulois pas m'exposer. Mademoiselle de Vandy m'assura qu'elle seroit sage ; je lui permis de me voir ; elle l'alla quérir. M. de Courtenai s'y trouva ; elle me dit : « J'avois oublié de dire à votre altesse royale, que je ne me serois jamais résolu à la quitter, si madame de Sully ne m'avoit écrit que vous lui aviez mandé de me le conseiller , et ce conseil m'a paru un ordre de votre part. » Je lui dis que je ne l'avois point écrit à madame de Sully , qu'elle devoit montrer ma lettre ; qu'il falloit que Frontenac ou elle ne dit pas vrai , parce que Frontenac m'avoit dit qu'il n'étoit arrivé qu'à cinq heures du matin , et qu'elle m'avoit parlé à minuit. Elle fut un peu embarrassée ; elle me baïsa ma robe , et elle me dit qu'elle me supplioit très-humblement de croire qu'elle ne manqueroit jamais au respect qu'elle me devoit, quelque traitement que je lui fuso. Je lui répondis qu'elle faisoit son devoir , et que la considération que j'auois pour elle seroit à cause de son mari , pour lequel j'en avois beaucoup ; nous nous séparâmes ainsi. Tout le monde étoit effrayé dans ma mai-

son : ceux qui étoient dans ses intérêts ne savoyent où ils en étoient, et croyoient avoir perdu leur protection ; les autres ne savoyent que dire ; ceux qui étoient dans ma confiance n'étoient pas fâchés de ce départ. Je laissai madame de Frontenac et son mari pleurer ensemble , et je passai ma journée à écrire à Paris cette aventure. J'écrivis à tous les proches de la comtesse de Fiesque , à madame de Bréauté sa belle-sœur , à M^{lle}. de Ben-rion ses oncles , et au marquis de Piennes son beau-frère , comme à des gens que je considérois. Ils reçurent tous fort bien mes civilités , qui , à la vérité , étoient grandes. Je me pouvois passer d'en user de cette sorte ; j'étois bien aise de les mettre tous de mon côté ; cela réussit comme je l'avois espéré ; ils hâterent fort la comtesse de Fiesque.

Colombier vint le soir même ; il me dit que Monsieur & Madame ne l'avoient pas voulu voir , et que Beloy lui avait dit que son altesse royale étoit résolue de pousser son affaire contre le duc de Richelieu pour Champigny , et que lorsque cela seroit fini elle me viroit ; que pour lui il étoit mon très-hum-

ble geuviteur, et me serviroit en tout ce qui lui seroit possible. Frontenac ne fut qu'un jour ou deux à Saint-Fargen, puis il s'en alla à Blois. Madame de Frontenac ne pouvoit se consoler de la perte de son camarade, j'ai dit ci-devant pourquoi elles s'appeloient ainsi ; toute sa consolation étoit de lui écrire et d'en avoir des nouvelles. Elle fut huit ou dix jours à Guerchy, elle n'avoit pas encore permission d'aller à Paris; l'abbé Fouquet la lui fit avoir, et sa connaissance avec lui fut faite par de Vaudes. Un jour, madame de Frontenac dit à mademoiselle de Vandy : « J'ai eu des nouvelles de mon camarade, elle me prie de vous faire ses complimens. » Je m'approchai; elle continua de parler d'elle, et dit : « Quantité de gens sont venus au devant d'elle à Fontainebleau : c'est de là d'où elle m'écrivit. Elle me mande qu'elle n'eût pas cru trouver tant d'amis comme elle a fait dans cette rencontre. » Je ne dis mot; je trouvais madame de Frontenac fort sotte, comme en effet elle l'étoit; il semble que son intention étoit de me faire connaître que sa camarade avoit plus d'amis que moi; madame de

Thianges remarquoit fort bien ce que disoit madame de Frontenac mal à propos; elle ne manquoit pas de me le dire. J'étois aussi alerte qu'elle; elle nous faisoit rire, mademoiselle de Vandy et moi, fort souvent; quelquefois mademoiselle de Vandy et elle avoient des démêlés, parce que Vandy vouloit qu'elle fût fort prudente, à cause qu'elle étoit niée du comte de Mauro, et elle ne le vouloit point être. Elle menoit à Saint-Fargeau la plus plaisante vie du monde; elle ne se levait que lorsque l'on lui disoit que j'avois demandé ma viande; elle venoit dîner déshabillée, et souvent échevelée. Elle me disoit : « Je ne me soucie pas que les personnes qui viennent voir Mademoiselle me voient ainsi; les honnêtes gens attribueront cette familiarité à fureur, les sots me prendront pour une sotte, dont je ne me soucie guère. » Elle arrivoit avec de manière à cela; il falloit l'employer quatre vingt fois pour manger, et tout ce qu'il y avoit de pages et de valets de pied dans le logis venoit après elle, et quelquefois trois ou quatre pages lui portoient la robe; elle rioit de tout cela. Elle aimoit extrêmement à veiller les

soirs; après que j'étois couchée, qui n'étoit pas de bonne heure, elle me faisoit quelquefois veiller jusqu'à deux heures à l'écouter; elle s'en alloit dans sa chambre, et se mettoit à jouer à de petits jeux avec ses femmes, mes pages et mes valets de chambre jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, et quelquefois elle faisoit de petits repas, et nous contoit cela le matin comme les plus belle actions du monde. A cela mademoiselle de Vandy faisoit une mine prude qui me faisoit rire.

Quelques jours après l'arrivée de madame de Fiasque à Paris, elle écrivit une lettre à mademoiselle de Vandy, où il y avoit forces nouvelles. Elle lui mandoit qu'elle étoit accablée de monde, et qu'elle n'avoit jamais eu tant d'amis, à la tête desquels l'abbé Fouquet étoit, comme si elle m'eût menacée de lui; elle parloit de moi d'une manière qui n'étoit pas aussi respectueuse qu'elle le devoit, et aussi en façon qu'on ne devoit pas trop s'en vanter. Mademoiselle de Vandy lui fit réponse comme il le falloit; je fis la lettre, elle l'écrivit. Elle connoissoit mon style, elle pouvoit aisément juger que je l'avois faite; aussi

elle n'y manque pas; elle y répliqua d'une manière que le Héros, et tout ce qu'il y a de plus célèbres fous dans le siècle passé, n'eussent pas écrit autrement. D'abord, elle disoit qu'elle avoit connu mon style, et que c'étoit à moi qu'elle répondoit; et, à moins qu'elle ne l'eût dit, personne ne l'eût cru: elle menaçoit que jamais je n'irais à Paris; il faudroit être aussi folle qu'elle pour s'en souvenir. Cette lettre étoit si mal faite et si peu complaisante, la folie ne l'est point, que je ne l'ai pas voulu mettre ici; elle disoit cent injures à mademoiselle de Vandy. Le jour que cette ridicule missive arriva, Vandy étoit à Saint-Fargues, qui m'étoit venu voir. Comme j'eus lu mes lettres, je demandai à mademoiselle de Vandy: « Que vous mande-t-on? » Je l'ai trouvée fort effarouchée; elle me mena dans mon cabinet, et me montra sa lettre, parce que je l'avois surprise, sans cela je ne l'aurois pas pu voir: mademoiselle de Vandy auroit eu peur de rendre de mauvais offices à quelqu'un; elle est bonne et prudente. Quelque ces gens-là ne l'obligeassent point à le ménager, après que j'eus vu cette lettre, madoi-

demoiselle de Vandy me pria de ne la pas montrer à son frère, de peur qu'il ne se fâchât de ce qu'elle disoit contre elle, parce que c'est un homme assez emporté; je lui dis qu'il falloit lui en parler. Je lui montrai la lettre, qu'il trouva fort terrible; et il dit à sa sœur : « Vous n'en devez pas rire, bien que je vous estime heureuse d'être traitée comme Mademoiselle; voilà la première et la dernière fois que vous irez de pair avec elle. » J'étois dans une colère terrible, et telle, qu'il me fallut sortir de table d'un mal de cœur qui me prit. Madame de Frontenac, qui avoit reçu une copie de la lettre, rioit sous cape et étoit ravie de ce que j'étois fâchée. J'écrivis à Blois pour en faire des plaintes à son altesse royale; j'écrivis à M. de Guise, et le priai d'aller dire à la comtesse de Fiesque que, si je n'étois plus sage qu'elle, je lui ferois faire un affront, que la considération de son mari me feroit lui pardonner pour cette fois; que, si elle nommoit jamais mon nom, j'en aurois point de quartier. Je ne me couchai qu'à deux heures après minuit. Après que je me fus couché, je me souvins que j'avois oublié

à dire encore quelques circonstances à celui que j'envoyois à Paris. Je songeois : Si je le fais venir, madame de Frontenac, qui est couchée dans ma chambre, entendra ce que je lui dirai. Je me levai ; il faisoit un froid enragé, et il n'y avoit plus de feu dans ma chambre ; je m'étonne que je ne m'écroulai.

Un jour ou deux jours après, il arriva une grande affaire. Le chevalier de Charny donna à souper dans sa chambre à V'Andy et aux chevaliers de Béthune et de Brigueuil ; je pense que Frontenac, qui étoit arrivé la veille-là, y étoit, et Mondreville, qui est à M. le cardinal, qui m'étoit venu voir comme il passoit, et des gentilshommes à moi. C'étoit le jour de Carême-prenant. Après que j'eus soupié, je dis à madame de Thianges : « Allons les voir souper. » Lorsque j'entrai, ils se mirent à boire à ma santé et à celle de tous mes fidèles serviteurs ; ils dirent qu'il falloit noyer les traîtres. Madame de Thianges dit au chevalier de Béthune : « Il faut boire du vin tout pur. » Il lui répondit : « Je ferai effort pour l'amour de Mademoiselle. » C'est un garçon fort sobre ; comme on lui apporta le verre, madame

de Thianges le lui cassa sur le nez avec son bouquet, et il eut tous ses cheveux pleins de vin, ce qui le fêcha fort, parce qu'il étoit très-propre; il pensa s'emporter; la civilité que l'on doit aux dames le retint; de crainte qu'elle continuât, je m'en allai. Ils descendirent parité à ma chambre; madame de Thianges se mit à jouer à de petits jeux. Je n'avois pas vu Mondenargue depuis la guerre; je m'en allai me promener dans la galerie avec lui, et je laissai tout le monde dans ma chambre pour jouer avec madame de Thianges. Dans le jeu, la conversation s'échauffa; le chevalier de Béthune et madame de Thianges se prirent de paroles: elle est prompte; sa colère la fit emporter et pleurer; je fus tout étonné qu'elle me vint interrompre, et me dire devant Mondenargue, tout éplorée, qu'elle me venoit demander justice de l'insolent procédé du chevalier de Béthune, et que, si je ne la lui faisois, il falloit que tous ses proches se coupassent la gorge avec lui. Je fus fort surpris: le chevalier de Béthune est un garçon fort sage, et son défaut est d'être trop gracieux envers les dames. Je lui dis

qu'elle s'allât reposer ; qu'elle ne pleurât point, et que j'y donnerais ordre. Au même moment on me vint dire que le chevalier de Brigautin avoit eu parole avec celui de Béthune sur ce qui se venoit de passer ; je les envoyai quêrir ; je priai de Vandy de les accommoder, ce qui fut promptement fait. J'envoyai à la chambre de madame de Thianges ; elle étoit dans un déchaînement horrible contre le chevalier de Béthune ; toutes les allées et venues que ce désordre causa durèrent tant , qu'au sortir de la chambre de madame de Thianges, où je menai le chevalier de Béthune lui demander pardon, je fis dire la messe et pris des candles. Sa belle humeur revint , et elle nous dit qu'elle sacrifioit à Dieu son ressentiment, et que c'étoit, ce qui l'obligeoit à pardonner ; elle nous dit des merveilles sur la dévotion ; elle en eut un accès admirable : j'appelle ce bon mouvement ainsi, parce qu'il ne dura pas davantage. Je priai M^{onsieur} de Vandy, qui s'en alloit à Paris, de conter cette difficulté à M. de Béthune, parce que je savois qu'il en seroit inquiet : il craignoit que son fils n'eût fait quelque action

mal aggraver; et comme M. et madame de Maure sont fort de ses amis, il auroit été lâché qu'il eût manqué envers une personne qui leur est si proche.

Je fus sept ou huit jours sans avoir réponse de M. de Guise, ce qui me donnoit beaucoup d'inquiétude. Pendant ce temps-là, madame de Fiesque écrivit à madame de Frontenac, et lui manda que M. de Guise faisoit le malade, parce qu'il n'osoit l'aller voir. Madame de Frontenac étoit ravie de parler de madame de Fiesque, qu'elle admiroit en tout ce qu'elle faisoit et disoit, et par dessus cela elle étoit bien aise de tenir des discours qui pouvoient me déplaire, et elle faisoit part volontiers des nouvelles qu'elle recevoit. Madame de Fiesque écrivit à Segrain qu'elle avoit fait donner une charge de lieutenant de la régence de son altesse royale à d'Aprenmoût pour le mettre à couvert de mes menaces, pour que je sasse que j'aurois toujours les mains liées, à l'égard d'elle ou des siens, par son altesse royale. Celui que j'avois envoyé à M. de Guise revint; il me fit de grandes excuses d'avoir dilaté à exécuter mes ordres; il étoit malade, et en

« effet sa maladie n'étoit point feinte ; il avoit du chœu ; que, dès qu'il avoit été guéri, il avoit été chercher madame de Fiesque, qui s'étoit fait céder ; qu'il y étoit retourné une seconde fois, et s'étoit fait encore céder ; qu'il n'avoit pas hâsé de monter ; qu'il l'avoit trouvée dans son lit, et lui avoit dit ce que je lui avois ordonné ; qu'elle lui avoit répondu que son intention ne seroit ni n'avoit jamais été de me déplaire ; qu'il faudroit être folle pour cela, et qu'elle lui paroit que de sa vie elle ne nommeroit mon nom puisque je lui défendois ; que si elle en usoit autrement, elle convenoit qu'elle mériteroit d'être châtiée. Ensuite M. de Guise me faisoit mille belles protestations, dont je fus contente.

Je disois à madame de Frontenac : « J'avois été bien honteuse de savoir que la comtesse de Fiesque reçoit le monde depuis le matin jusqu'au soir, sans avoir égard à l'état de la fortune de son mari, et sans songer à ce qu'elle devoit faire, vous qui nous priez sans cesse de retruite et la manière dont elle vivoit. » Elle répondit : « Les personnes ainsi aimées et ainsi considérées qu'elle est ne sauraient se

dispenser de voir leurs amis. « Elle étoit si sûre qu'elle croyoit que l'on louoit madame de Fiesque. Aussitôt après le retour de Frontenac, on ne parla que de leur voyage à Paris. Comme je vis que ce bruit étoit public, je lui demandai quand elle partoit. Elle me dit : « Lundi, » sans ajouter si je lui permettois. Il est bien vrai qu'un an devant, Frontenac, parlant du procès que lui et sa femme avoient avec leur belle-mère, me dit : « Votre altesse royale permettra bien à ma femme, lorsqu'il sera prêt d'être jugé, d'aller à Paris. » Je lui dis qu'oui ; cela n'empêchoit pas qu'il ne m'en dût parler. Le dimanche au soir, elle me demanda si je n'avois rien à lui commander. Je la chargeai de me faire faire quelques jupons, et lui donnai quelques commissions de cette sorte ; elle me salua, et nous n'en dîmes pas davantage. Pendant que son mari étoit à Saint-Fargueau, il tenoit table, et beaucoup de mes gens alloient manger avec lui ; il affectoit d'avoir une cour ; il en usoit comme si on lui eût dû de grands devoirs ; toutes les conversations étoient toujours sur mes affaires avec son altesse royale, à louer sa cour

duite envers moi, et blâmer la même; à dire du mal de Préfontaine, et tout ce qu'il avoit qui me pouvoit déplaire, et tâcher de révolter tous mes gens contre moi. Il trouvoit que je faisois la plus méchante chère du monde, et disoit qu'il étoit honteux que je recusa si mesquinement, parce que j'avois congédié le contableur qu'il m'avoit donné. Sa femme disoit : « On ne peut plus manger avec Mademoiselle; toute la viande que l'on y sert sent le rein; et elle a de si mauvais officiers, que l'ag ne peut pas vivre; » à cause que je ne mangeais pas de ragouts. D'ordinaire, les tables des personnes de ma qualité ne sont pas servies comme celles des bourgeois; et comme elle en avoit le goût, tout ce qui ne l'étoit pas lui déplaisoit. Frontenac haïoit tout ce qui étoit à lui; il ne venoit point de souper ou dîner qu'il ne parût de quelque ragout ou de quelque confiture nouvelle qu'on lui avoit servie, et il attribuoit cela à la honte des officiers : même la viande qu'il mangeoit, selon son dire, avoit un autre goût sur sa table que sur celle des autres. Pour la vaisselle d'argent, elle étoit du bon currier, et ses habits d'in-

vention particulière; dès qu'il lui en étoit venu quelques-uns, il les étoit comme font les enfans. Un jour, il m'en apporta voir deux ou trois, et, ne les pouvant tenir, il les mit sur ma toilette; j'étois pour lors à Chambord. Son altesse royale entra dans ce temps-là dans ma chambre; je pense qu'il trouva cela assez plaisant de voir des chaussettes et des pourpoints sur ma toilette. Préfontaine et moi nous en rîmes fort. Tous ceux qui venoient à Saint-Fargeau, il les menoit voir son écurie; et, pour bien faire sa cour auprès de lui, il falloit admirer des chevaux très-médiocres qu'il avoit; enfin, il est comme cela sur tout. Il fit un fort plaisant tour à Chambord, au même voyage auquel il mit des habits sur ma toilette; il y avoit un cabinet, où l'on avoit mis un lit pour coucher madame de Fiesque et sa femme; il fallut en faire tendre un dans ma chambre pour madame de Fiesque, parce qu'il vouloit coucher avec sa femme; rien n'étoit si ridicule; ce cabinet tenoit à ma chambre, et la porte qui étoit entre deux ne fermoit pas tout-à-fait: le monde trouva fort à redire à cela; la comtesse de Fiesque alloit

les matins s'habiller dans ce cabinet , et ils s'y habillaient tous ensemble. A Blais, il fit encore pis; il coucha avec sa femme, quelque mademoiselle de Piqueas fût dans la même chambre, et deux de mes femmes, ce qu'il ne continua pas : on lui donna une chambre. Si un autre eût fait une telle sottise, son alliege royal eût crié; Goulas et madame de Rard alloient au devant, et tournoient tout cela en plaisanterie.

De Vandy partit de Saint-Fargeau et s'en retourna à Troyes, où il commandoit les troupes qui étoient en quartier d'hiver dans la généralité; il y resta peu, et s'en alla à Paris, où il se plaignoit de la méchante plaisanterie qu'on avoit faite de sa sœur, et entre autre un proverbe qui dit : *Nécessité n'a point de loi*. On sait bien que la plupart des filles de qualité qui ne sont pas héritières n'ont pas beaucoup de bien, et il n'est pas honneur d'en recevoir d'une personne de ma qualité. On lui dit que ce n'étoit pas madame de Piqueas qui s'en étoit avisée, que c'étoit un homme qui avoit trouvé ce bon mot; aussitôt le voila en quête, et il disoit : « S'il est

d'épée, je me battraï contre lui; s'il n'en est pas, je lui donnerai sur les oreilles. » Quelqu'un lui dit que c'étoit l'abbé de Bellesbat qui avoit proposé ce proverbe à madame de Fiesque; voilà de Vandy en campagne. Madame de Choisy le sut, qui est sœur de cet abbé; elle fut en inquiétude; elle envoya chercher le comte de Maure, lequel alla voir de Vandy avec le marquis d'Humières, pour dénouer l'affaire de la part de l'abbé; ainsi tout fut pacifié.

Lorsque madame de Frontenac fut arrivée à Paris, elle ne fut pas contente de la mauvaise conduite qu'elle avoit tenue à son égard; elle voulut encore l'empirer, si cela se pouvoit. Elle alla descendre chez madame de Fiesque, et y logea; quelqu'un lui dit que j'y trouverois à redire; elle répondit que je ne lui avois pas défendu. Il y a certaines circonstances que l'on se défend soi-même quand on a le sens commun; elle m'entendoit dire, depuis le matin jusqu'au soir, que madame de Fiesque étoit la personne du monde que je haïssois le plus et méprisais de même; que je ne la verrois jamais; et quand j'envoyois

des valets^{de} de pied à Paris, je leur défendois d'aller chez elle ni de parler à pas un de ses gens ; c'étoit avec lui apprendre sa leçon. Il y a des observations générales dont personne ne doit être exempt ; je lui faisois saigner comme par là mon intention pour qu'elle n'en doutât point. Je pense que le vacarme que fit Vandy ne leur plut point ; et, comme elles étoient bien aises d'avoir toujours quelque nouveauté à mander à Blois, elles y écriraient que Vandy m'avoit offert d'acheter Goulas, et que madame de Frontenac l'avoit eue, ce qui étoit faux. Vandy me dit seulement un jour, à Saint-Fargen, comme je lui demandois qui étoit un gentilhomme qui étoit avec lui, et qui avoit un collet de buffle et une mine brave : « C'est un capitaine de carabins ; j'ai vingt officiers de cette taille, les plus braves gens du monde, que je vous offre : ils feront passer mal le temps à qui il vous plaira. » Ce sont de ces offres qui ne regardent personne. Ce bruit ne plut pas à Blois ; Goulas est fort aisé à acheter. Lorsque Prélontaine s'en alla, Saint-Germain lui avoit écrit pour lui demander si je n'a-

vois pas besoin de son service : ce sont encore de ces offres qui se font. Je trouvai sa lettre sur la table de Prélentaine, qui ne l'avoit pas ouverte ; je la lus, et lui dis de mander à Saint-Germain de venir ; on le sut à Blois, et Goulas écrivit une lettre à son altesse royale, par laquelle on lui donnoit avis que j'avois mandé Saint-Germain pour le poigarder. Ceux qui m'accuseront d'une telle violence me connaîtront bien mal : je suis capable de menacer dans la colère, et de ne rien exécuter dans le sang froid ; je suis ennemi de toutes les méchantes actions : je pense que cet avis pourroit bien venir du même lieu.

Il se passa une plaisante affaire à Orléans au voyage que son altesse royale y fit en 1655. Vilandry, duquel je crois avoir parlé, fit courir le bruit que, comme j'étois mal satisfait de lui, je voulois que d'Escars le fît appeler. On dit cette nouvelle à son altesse royale, et que pour l'éviter il falloit qu'il lui demandât sa parole lorsqu'il s'en iroit à Paris. Séumery, qui est à son altesse royale, se mit à rire, et dit à Monsieur : « Votre altesse royale ne

doit rien craindre ; le comte d'Escars n'a rien à démêler avec Vilandry ; il ne l'attaquera pas si ce n'est pour l'amour de Mademoiselle qu'il lui en veut. Il commencera par lui donner des coups de bâton , et ensuite se battra. » Toute la compagnie demeura surprise.

Madame de Frontenac me fit l'honneur de m'écrire pour me rendre compte des commissions que je lui avais données ; je lui répondis la-dessus précisément , et quand mes lettres étoient plus longues , elles étoient pleines de plectories , et pour elle et pour la comtesse de Finsque. Saumery , qui est ami particulier du comte de Béthune , lui écrivit que Madame lui avoit dit que puisque je n'en faisais pas autrement , elle étoit d'avis que son altesse royale en usât d'une autre manière qu'elle n'avoit fait jusqu'alors ; qu'après avoir tenté les voies de douceur sans pouvoir réussir , il en falloit prendre d'autres. Je mandai au comte de Béthune comme son altesse royale avoit refusé de voir Colombier ; tout le monde le trouva fort étrange à Paris , et sur ce que l'on le sut à Blois , Beley écrivit cette lettre au comte de Béthune.

LETTRE DE M. DE BELOY,
CAPITAINE DES GARDES DE SON ALTESSE ROYALE,
A M. LE COMTE DE RÉTHUNE.

En Blois, le 11 de janvier 1635.

« Je me crois obligé de vous dire que son
« altesse royale m'envoya hier quérir, et me
« commanda de vous mander qu'il avoit été
« fort surpris de ce qu'on lui avoit mandé
« que vous aviez été chez le roi et chez son
« éminence publier qu'il n'avoit pas voulu voir
« M. du Colombier, ni recevoir la lettre de
« Mademoiselle; que son altesse royale avoit
« beaucoup de ductté de ne vouloir pas per-
« mettre à Mademoiselle de venir auprès de
« lui, puisqu'elle se met à son devoir. Son al-
« tesse royale ne demeure pas d'accord que
« Mademoiselle se soit mise à son devoir,
« puisqu'elle n'a rien exécuté des articles dont
« on étoit convenu à Orléans; de plus, il a
« toujours dit qu'il ne la verroit point que
« toutes les affaires ne fussent terminées, ce
« qui n'étoit pas fait; et de plus, son altesse

« royale dit que vous et M. de Beaufort vous
« étiez mêlés de leurs affaires, que Mademoiselle pourroit bien employer l'un et l'autre pour ménager ce qu'elle avoit à désirer de lui ; et très-assurément, si vous fussiez venu ici, les affaires se seroient passées autrement. Monsieur a cru que Mademoiselle devoit employer une personne de plus grand poids que M. de Colombier pour ce sujet. Ce n'est pas qu'il n'estime M. du Colombier, qui est gentilhomme de condition ; il a ses raisons, et M. de Mazariny dit à M. du Colombier qu'assurément, monsieur, si vous fussiez venu, son altesse royale en auroit usé d'une autre manière, et il est vrai que son altesse royale le lui avoit dit : je ne sais si on vous l'aura mandé de Saint-Fargea. Son altesse royale m'a aussi commandé de vous mander qu'il retire sa parole au sujet de Présentaine et Nan, et qu'il ne peut plus souffrir leur insolence ; et véritablement il est plus emporté contre eux que jamais. Faites-moi l'honneur de me continuer vos bonnes grâces, et de croire que je serai toute ma vie, avec respect, etc. »

Calendrier m'avoit bien dit que Mastrany lui avoit demandé pourquoi je n'avois pas envoyé le comte de Béthune. Il me sembloit que cela n'étoit pas nécessaire; et d'envoyer quérir à tout moment le comte de Béthune qui étoit à Paris, ou à Sells, cela étoit un embarras. Pour l'emportement où étoit son altesse royale, je ne pouvois l'attribuer qu'à quelques mauvais offices que madame de Fiesque avoit rendus à Préfontaine et à Nau, ainsi qu'elle me l'avoit prouvé au départ de Saint-Fargeau. Cet emportement alla à leur faire envoyer des lettres de cachet pour faire aller Préfontaine à Arras, et Nau à Perpignan. Comme ils en furent avertis, ils s'absentèrent et ne reçurent pas les ordres.

J'appris avec beaucoup de satisfaction que quantité de personnes leur avoient offert des retraites; cela ne m'étonna pas pour Préfontaine; en ma considération il a beaucoup d'amis, et son frère en a aussi beaucoup. Pour Nau, il connoissoit peu de monde, ainsi tout étoit pour moi. Le maréchal de Mondéjou m'écrivit pour m'offrir de les recevoir à Arras, et me manda que quand on lui en-

venant des ordres du roi sur ce sujet, il les contraind de son aubaine royale, et qu'ils se-
raient dans Arras avec toute la sûreté possible.
Le comte de Grandpré m'écrivit pour m'of-
frir Mousson : je connus en cette occasion que
j'avois beaucoup d'amis, entre lesquels je me
mis plutôt souvent de ceux-là que d'autres.
J'étois avec d'avis que Préfontaine allât à
Arras ; son frère y étoit abbé de Saint-Eloi,
qui est un bénéfice assez considérable. Nous
étions résolus de ne bouger de quelque carie ou
de quelque grenier. Quelques personnes me
proposèrent que Préfontaine allât voyager en
Italie. Je trouvais cela fort à propos ; je le lui
fis dire : il craignoit que s'il sortoit une fois du
royaume il n'y pût plus rentrer. J'avois fort
envie qu'il fit ce voyage, parce que je croyois
que cela faciliteroit son retour auprès de moi ;
assurément cela auroit été l'occasion à ceux
qui lui en voulaient de lui rendre de mau-
vais offices auprès de Monsieur, qui de lui-
même n'avoit point d'aigreur contre lui : on
ne peut éteindre sa destinée.

Monsieur obtint une requête civile, contre
l'avis de Gouba, sur l'arrêt que j'avois ob-

tous le 26 d'août 1634; cela me parut un moyen de voir finir mes malheurs. J'étois aussi dans l'incertitude de l'événement qui pourroit les continuer s'il n'étoit pas accablé. Si son altesse royale eût été déboutée de sa requête, jamais je n'aurois pu flûter enjamber mon arrêt, et jamais aussi il ne m'auroit rui. Je ne voulois pas convenir de le décharger de la garantie; d'un autre côté, j'avois à craindre que la grand'chambre, pour le favoriser, ne cassât mon arrêt, quoique rarement on casse ses arrêts; de sorte que toutes ces circonstances me donnoient de grandes inquiétudes. J'envoyai un gentilhomme pour solliciter en grande diligence, parce que l'on me mandoit que l'affaire seroit jugée dans quatre jours; j'eus fort la mégraine lorsque je reçus ces avis; je ne busai pas d'écrire à trente-cinq juges des lettres aussi longues; il falloit leur représenter l'intérêt de son altesse royale et le mien. Je fus obligée d'en écrire d'autres à mes amis et à mes gens; j'écrivis quarante lettres avec une misérable épouvantable.

J'écris ceci avec complaisance pour moi-

même; je veux que ceux qui liront les mémoires que l'on m'a faits et que j'ai soufferts en aient compassion. On ne museloit sans cesse de Paris que l'audience seroit au premier jour; il y avoit néanmoins des affaires publiques qui arrêtoient les autres. Dans ce temps-là, on parla plus que jamais du mariage de Mancini avec le prince Eugène de Savoie; il y avoit long-temps que madame de Carignan le demandoit à M. le cardinal sans qu'il voulût conclure; la recherche lui en fut permise, et on l'appela le comte de Soissons. La mort de madame de Mancini, sœur de M. le cardinal, arriva en ce temps-là, ce qui retarda le mariage; ensuite madame de Mercœur, sœur de mademoiselle de Mancini, mourut. Cette mort effraya la famille; elle ne fut que vingt-quatre heures malade; elle étoit belle, jeune, et on disoit que son père, M. de Mancini, qui étoit un grand astrologue, avoit prédit la mort de sa femme et de sa fille; on y ajoutoit qu'il avoit dit que M. le cardinal étoit menacé, dans la même année, de mort ou de disgrâce; et que cette raison causoit le déplaisir qu'il témoignoit de la mort de ses deux parentes.

On fut long-temps sans le voir. Madame de Mascini dit, à la mort, à M. le cardinal, qu'elle le prioit de mettre sa fille dans un couvent, et que son mari lui avoit souvent dit que cette créature lui causeroit de grands embarras; néanmoins M. le cardinal ne suivit pas son conseil.

Après que madame la comtesse de Soissons fut mariée, qui fut dix ou douze jours après ces morts, il fit venir ses trois aînés à la cour. Pour moi, je m'informois peu de ce qui se passoit; je ne songeois qu'à mon affaire de Champigny, laquelle ne fut point jugée en court, comme je l'avois espéré. La maladie, ensuite la mort de M. le premier président de Bellière accélèrent vers Piquet, et les Rits suivirent; de sorte que mon affaire fut remise aux premières entrées. On conseilla à son altesse royale d'aller à Paris, et comme il n'y avoit encore point vu la cour, il prit le temps que son affaire s'y devoit juger pour s'y rendre. Assurément sa présence y servit beaucoup; mais ma considération donna quelque poids à l'affaire. Il voyoit qu'il ne pouvoit y avoir aucun accommodement à nos affaires

sant que cela dureroit , parce que son altesse royale ne vouloit point porter la honte de ses gens ; et elle ne se soucioit point que je pâtisse de celle-là aussi bien que de beaucoup d'autres. Pour moi, je m'y trouvois engagée d'honneur par les sentimens de reconnaissance , et les obligations que j'ai à la mémoire de MM. de Montpensier , et un peu par les persécutions que l'on m'a faites sur ce sujet. Il me sembloit que venger l'outrage fait aux enfans de mes phœbes, c'étoit repousser en quelque façon celui que les gens de son altesse royale m'avoient fait. Monsieur recommanda son affaire à tous les juges qui le vinrent voir avec beaucoup de chaleur. On fit un *factum* que l'on m'envoya à Saint-Fargeau, dont je fus fort contente ; il défendoit très-bien les intérêts de son altesse royale, et cependant il n'y avoit rien contre moi qui me pût déplaire. Il fallut alors annoncer que Goulas avoit passé son pouvoir ; ce qui me donnoit une grande satisfaction. Après avoir lu le *factum*, il me prit une inquiétude terrible ; je me souvins que dans la lettre que Goulas avoit écrite au nom de son altesse royale, il y avoit des circon-

lances toutes contraires au *factum*. Pour m'en éclaircir mieux, je la relus, et je trouvai ce dont je m'étois souvenu. Comme cette lettre avoit été publique, je ne doutois point que madame d'Aiguillon ou le duc de Richelieu ne la pussent avoir, et ne la fissent imprimer pour répondre au *factum*, et pour montrer que pour une lettre signée de son altesse royale, elle ne parloit point de la force avec laquelle on disoit dans le *factum* qu'on lui avoit fait faire l'échange; que cette lettre étoit devant le *factum*, et qu'elle le détruisoit. Comme il y avoit beaucoup d'apparence à cela, que les gens accoutumés au malheur, comme j'étois, voient toujours de la certitude dans leurs craintes, et qu'elle fit plus d'impression dans leurs esprits que l'espérance, j'étois au désespoir. Je disois: « Voila un trait de Gouba, lequel voyant que Monsieur se pourroit faire relever de sa fièvre, à cause de la violence de feu M. le cardinal de Richelieu, trouva le moyen de lui faire signer cette lettre pour me nuire. » J'écrivis à Paris à un de mes avocats tout ce que j'avois dans la tête sur ce sujet, pour qu'il le communiquât à celui de son al-

maux royale qui devait plaider la cause. Il se nommoit Petit-Pied, qui étoit fort honnête homme ; il trouva que ma oratoire étoit bien fondée , et il n'en eut pas moins que moi jusqu'à un jugement de l'affaire. On ne pouvoit pas savoir si M. le duc de Richelieu garderoit cela pour la fin.

Son altesse royale alla voir madame d'Aiguillon ; il vit beaucoup d'autres gens. Le lendemain, ses gens d'affaires dirent que son altesse royale avoit été l'assurer du déplaisir qu'il avoit d'avoir affaire à elle , et qu'il n'avoit entrepris cette affaire que pour m'obliger à lui céder ce qu'il donneroit, et qu'à son égard il la serviroit en tout ce qu'il pourroit à mon préjudice. On vint rapporter ce discours à son altesse royale, qui en fit dans une grande colère ; il vouloit aller au Palais pour dire que cela n'étoit point ; on lui dit que c'étoit mieux d'y envoyer M. de Choisy, son chancelier, et de lui donner un billet pour démasquer toutes ces impostures. J'étois cependant dans des inquiétudes non pareilles ; j'écrivois sans cesse au président de Neumond et à l'avocat général Talon ; j'avois écrit à tous mes juges, et je ne

crois pas qu'il y ait des propositions que je ne leur aie faites, pour nous donner satisfaction à Monsieur et à moi. Quand on n'a qu'une affaire, cela ouvre l'esprit, et donne des lumières que les autres n'ont pas. M. de Neumond trouvoit que j'entendois bien mon affaire, et que je donnois de bons expédients. On me manda le jour que l'on devoit plaider : je fus fort en impatience de celui dont je devois recevoir la nouvelle ; on me vint éveiller à quatre heures du matin, et on me dit que mon affaire étoit gagnée. L'avocat général Talon fit des merveilles, et tout d'une voix on alla aux conclusions qui furent, que l'arrêt qui adjugeoit à M. de Richelieu la garantie de 'Champigny contre son aïeule royale fût cassé, et qu'il subsisteroit à mon égard. Le plaidoyer de l'avocat général fut admirable ; j'espère que quelque jour on le verra. Il éleva fort la maison royale, et blâma l'audace des favoris ; n'eût pas d'exagérer l'ingratitude du cardinal de Richelieu envers la reine ma grand'mère, sa tyrannie envers Monsieur et envers la compagnie ; leur dit qu'il n'y avoit aucun de tous ceux qui la com-

paient, qui n'eussent été exilés ou leurs proches. Comme c'étoit une chose extraordinaire que ce qui se faisoit, il établissoit les raisons pour lesquelles on le devoit faire ; et ensuite il cita deux exemples, quoique l'affaire n'en demandât point, puisqu'elle étoit inouïe. Il donna sur les doigts aux gens de mon père, et dit qu'il étoit honteux à ceux qui avoient traité pour lui d'avoir crint les menaces, et encore plus s'ils avoient été gagnés ; qu'il ne pouvoit y avoir qu'une de ces deux raisons qui leur eût pu faire faire ce qu'ils avoient fait.

Cette nouvelle me donna une grande joie. Je me levai et allai réveiller madame de Courtenai, qui étoit à Saint-Fargeau, et ensuite mademoiselle de Vandy ; nous allâmes à l'église remercier Dieu. J'appris que quand l'on vint dire cette nouvelle à son altesse royale, elle alloit et venoit de chambre en chambre, comme elle a accoutumé, et attendoit avec impatience et inquiétude le jugement de cette affaire, parce qu'il n'y avoit que cela qui l'empêchât de s'en retourner. Elle eut beaucoup de joie que l'affaire eût réussi à son contentement. Son altesse royale entra dans son

cabinet, où étoit le cardinal Mazarin, qui étoit venu prendre congé de lui, et lui dit : « M. le cardinal, j'ai gagné mon procès. » Il lui répondit : « Mes neveux n'auroient jamais de parcelles d'affaires avec les enfans de Monsieur; je sais le respect que nous devons à nos maîtres. » Le roi n'alla point voir son aïeule royale, ce qui fut remarqué avec étonnement; son aïeule royale en fut fâchée. Le gain de ce procès fit fort parler le monde; les uns en étoient bien aises; les amis du feu cardinal de Richelieu en étoient fâchés; personne ne trouva que l'on eût trop fait à son égard; on trouvoit l'arrêt injuste à l'égard de Monsieur. Pour moi, qui avois mon compte, il m'importoit peu des discours que l'on faisoit là-dessus. Son aïeule royale envoya quérir l'avocat général Talon, et le remercia fort: c'étoit sûrement lui qui avoit fait gagner l'affaire; son aïeule royale lui en témoigna aussi une extrême reconnaissance. Il y eut des gens dans le monde qui le blâmoient, et qui trouvoient que sa modestie le devoit obliger à s'excuser de rendre ses devoirs à Monsieur, pour

éviter toutes les louanges et les remerciements qu'il devoit attendre de recevoir de moi. Je lui écrivis dans des sentimens fort reconnaissans, et je ne pus m'empêcher de lui marquer dans ma lettre que , parmi tant d'essentielles obligations que je lui avois dans cette rencontre, j'é n'avois pas lesoé de ressentir encore le coup de patte qu'il avoit donné dans son plaidoyer aux gens de son altesse royale, et qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fait exprès pour justifier ma conduite qu'on avoit voulu blâmer. Je voulois faire passer l'affaire de Champigny pour une chitane ; l'avocat de M. de Richelieu fit la plus grande sottise du monde. Il dit : « Si mademoiselle aime tant les corps de ses pères , et qu'elle soit d'un si bon naturel qu'elle veut que l'on la creie , que ne va-t-elle à Saint-Denis , où sont enterrés tous les rois ses prédécesseurs , cela lui seroit bien plus commode que Champigny ; il n'y a que deux lieues de Paris à l'un , et à l'autre il y en a quatre-vingts. » C'est follement soutenir une cause que de la soutenir par des railleries aussi frivoles que celles-là : la dignité des sujets rend la raillerie plus basse,

quand elle n'est pas traitée avec tout l'éclat et le respect qui leur est dû.

Il se passa une grande affaire pendant que son aïeule royale étoit à Paris. Le comte de Montrevel, qui est lieutenant de roi en Breuse, eut quelques démêlés avec M. d'Epernon, qui est gouverneur de Bourgogne et Breuse. Ce comte en avoit toujours agi, du temps que M. le Prince étoit gouverneur de la province, comme il faisoit pour lors. M. d'Epernon vouloit en user autrement; de sorte qu'ils en vinrent quasi aux mains. Le comte de Montrevel fit une assemblée de ses amis. M. d'Epernon y envoya ses gardes, et même y fit marcher du canon. On leur envoya ordre de la cour de s'y rendre pour arrêter leur différend. Comme ils y furent, au lieu de le terminer, on n'y songea plus; l'affaire demeura là, et tira en longueur. Comme M. de Montrevel se sentit outragé, son fils, le chevalier, envoya le marquis du Garo parler à M. de Candale. Il y fut le matin, et monta dans son carrosse avec lui; il lui dit qu'il lui vouloit parler. Comme ils furent tous deux seuls, du Garo lui dit qu'il étoit bien fâché d'avoir

été obligé de lui parler de la part du chevalier de Montrevel; qu'il n'avoit pu refuser son ami; que le chevalier de Montrevel déirait qu'il lui donnât satisfaction des mauvais traitements que son père avoit reçus de M. d'Épernon. M. de Candale lui répondit qu'il étoit fort fâché de ce qui s'étoit passé entre leurs pères; qu'il avoit beaucoup d'estime pour lui; qu'il ne donnoit point de rendez-vous; qu'il alloit toujours dans les rues. Comme du Garo n'étoit point ami particulier de M. de Candale, on s'étonna de le voir avec lui; cela donna quelque soupçon; tout le monde en parla; on n'y donna point d'ordre, non plus qu'à l'affaire qui causoit tout le mal. Un jour que M. de Candale passoit derrière l'hôtel de Guise, proche une fontaine qui est vis-à-vis l'hôtel de Saint-Denis, le chevalier de Montrevel, accompagné seulement du chevalier de la Palisse, fit arrêter son carrosse, et lui dit qu'il le vouloit voir l'épée à la main. M. de Candale n'avoit avec lui que Rambouillet, qui n'est point d'épée; il se jeta à bas du carrosse, mita à son épée, qu'un de ses pages tenoit; pendant cela, les petits pages et des le-

quais de M. de Candale coururent à son logis, qui étoit proche, et crièrent qu'on assassinât M. de Candale. En même temps il sortit des logis des gens de toutes façons, et un gentilhomme, nommé la Berte, qui donna un coup d'épée par derrière au chevalier de Montrevel. Il sortit aussitôt des gens de l'hôtel de Guise, de sorte que M. de Candale remonta dans son carrosse; et on porta le chevalier à l'hôtel de Guise. Son altesse royale alla voir M. de Candale; Monsieur y voulut aller aussi, et le roi le lui défendit. Tous les parents du chevalier de Montrevel étoient au désespoir de l'état où il étoit; son mal ne dura pas long-temps; il en mourut en bref. On publioit partout que l'on l'avoit assassiné; et l'on fit décréter contre la Berte, que M. de Candale chassa. Il fut au désespoir de cet accident. Ses ennemis ont dit qu'il devoit empêcher que l'on tuât le chevalier; ceux qui l'avoient connu ne croyoient pas qu'il eût aucune part en cette action: c'étoit un garçon plein d'honneur et de douceur, et incapable d'aucune mauvaise action. M. de Guise, qui étoit fort ami du chevalier de Montrevel, se

débâta au dernier point contre M. d'Esperson et contre M. de Candale, et en fit des discours très-bonnez; ce qui obligea le roi de mettre un de ses gentilshommes ordinaires auprès de M. de Candale, pour empêcher que personne lui portât aucune parole. Sur ce sujet, je me souviens que l'on renouvela les édits des ducs au retour du roi, en 1655, avec une rigueur la plus grande du monde; et en effet, c'étoit fort bien fait; les lois divines nous le défendent, aussi bien que celles de nos rois, et ceux qui les font observer exactement attirent sur eux la bénédiction de Dieu. Pour pouvoir les maintenir et les faire durer plus long-temps qu'ils n'ont fait par le passé, on dressa des projets de peines, imposées sur tous les sujets de plaintes que les gentilshommes pouvoient avoir les uns contre les autres, pour leur donner satisfaction, et même en proposa de faire signer que l'on ne se battoit plus. D'abord, cette proposition fut tournée en ridicule, parce qu'elle avoit été faite par certains députés, qui étoient assez ridicules eux-mêmes, et qu'il n'y avoit eu que des étourpés qui avoient signé. On disoit : « C'est

qu'ils ne sont pas en état de marcher quand on leur a donné sur les oreilles; c'est pour-
quoi ils ont trouvé cet expédient. » Néanmoins
la proposition étoit bonne en soi, elle trouva
des partisans; elle fut autorisée, et elle a très-
bien réussi; on se bat fût peu.

Le pauvre comte d'Aubigeon, le seul qui
restoit de la maison d'Auboise, qui a eu tant
d'éclat, avoit quelque démêlé avec un gentil-
homme de son pays, lequel, le rencontrant
dans la rue, lui fit mettre l'épée à la main :
d'Aubigeon avoit avec lui un gentilhomme,
nommé Perbon, lieutenant de roi de Mont-
pellier, qui fut tué. On informa de ce com-
bat, et d'Aubigeon fut condamné, et ainsi
obligé de se retirer. MM. de Fénélon et d'Al-
bon allèrent solliciter ses juges contre lui de
porte en porte, et ils disoient : « Nous solli-
cions un exemple pour la gloire de Dieu. »
Ils en furent extrêmement blâmés, et on s'é-
tonna que des gentilshommes de qualité in-
sollassent ainsi à un malheureux, et on ne
trouva point qu'il y eût de charité à en user
comme ils faisoient. Le comte d'Aubigeon
avoit été toute sa vie à son aïeul royal, qui

lui avoit fait donner la lieutenance de Languedoc, et lui avoit donné sous elle le gouvernement de Montpellier; et tout ce qu'elle put faire en cette occasion, fut de le retirer à Blois. Quand la cour lui eut fait savoir qu'elle ne l'avoit pas agréable, elle lui dit de chercher sûreté ailleurs. J'avisai que je voyois avec douleur le misérable état où son altesse royale s'étoit mise de ne pouvoir protéger ses serviteurs; il me vint voir un soir à Orléans; je pleurai quasi de la honte que ce nous étoit de ne le pouvoir protéger. Le roi donna la charge de lieutenant de roi à Montpellier à un gentilhomme, domestique de M. de Candale, lequel vint à Orléans, comme j'y étois, prendre l'attache de son altesse royale comme gouverneur du Languedoc. Ce ne fut pas sans mortification qu'elle la lui donna; elle ne devoit plus être sensible à de telles affaires; on lui en faisoit tous les jours, et la manière dont elle étoit résolue de vivre lui devoit aussi faire prendre la résolution d'avoir bien des mortifications. Son altesse royale est encore celle que M. le prince de Conti parla de l'affaire du comte d'Albigeon, qu'il retira de la per-

séduction des dévots, ou du moins de ceux qui font semblant de l'être; les véritables ont un peu plus de charité.

Aussitôt que je sus l'affaire de M. de Candale, je lui écrivis; je plaigist aussi le comte de Montrevel d'avoir perdu son fils. En pareille occasion, on ne peut pas le témoigner publiquement. Le comte de Béthune m'écrivit pour se réjouir du gain de mon procès, et me mandoit qu'il voyoit de grands chemins pour aller à un accommodement avec son altesse royale. On me manda de Paris que M. le cardinal Mazarin avoit écrit un billet à madame d'Aiguillon pour lui dire qu'elle ne se mit point en peine de chercher de l'argent pour me payer, et que les obligations qu'il avoit au feu cardinal de Richelieu l'engageroient en cette rencontre à lui offrir tout ce qui dépendoit de lui, et qu'il se chargeoit de payer cette somme. Cela ne m'épouvanta point; je trouvai la finesse la plus mauvaise du monde; elle croyoit par là me faire faire quelque traite pour m'accommoder, et lui relier beaucoup pour avoir peu, dans la crainte de n'avoir rien: cela ne me fit point

détourner de mon chemin. Huit ou dix jours après le gain de ce considérable procès, et de quel j'espérois toutes sortes de bonheur dans la suite, le comte de Béthune m'écrivit, et me manda qu'il m'aupplioit d'aller à Fontainebleau, où il me viendrait trouver pour affaire qui m'importoit, sans s'expliquer davantage. Il me manda par cette même lettre la mort de madame la duchesse de Montbazon, qui n'avoit eu que six heures à donner à ses affaires et à sa conscience : la rageoit qu'elle avoit lui étoit repérée. J'eus pitié d'elle, et en fus ôchée ; elle avoit toujours fort bien vécu avec moi ; je la trouvois fort bonne femme à mon égard. Rien n'est si pitoyable qu'une telle mort à une personne attachée au monde et à ses pompes comme elle ; elle aimoit sa beauté, et faisoit son idole de soi-même : c'est bien peu de temps que six heures pour songer à soi et pour faire pénitence. Pour moi, je crains la mort plus que toutes les personnes du monde, et je n'entends jamais parler de celle de quelqu'un que je ne tremble, et avec raison ; je sens que je ne sais point encore en état de la regarder sans beaucoup de frayeur.

Pour m'accoutûmer et m'approprier à un événement si certain, je demande tous les jours à Dieu de me donner les sentiments qu'il faut avoir en ce dernier moment, et autant d'attachement à le servir que j'en ai pu maintenant.

Je partis un jour après avoir reçu la lettre du comte de Béthune; je ne le trouvai point à Fontainebleau, ce qui me surprit; j'y vis mademoiselle de Vertus lorsque je passai à Montargis: elle étoit fort affligée de la mort de sa sœur, madame de Montesson. Le comte de Béthune arriva le lendemain; sa femme étoit fort affligée de ce que son carrosse avoit posé sur le corps d'un de ses chiens; elle les pleura beaucoup, et ses lamentations sur ce sujet durèrent si long-temps, que je ne pus d'abord parler à son mari. Lorsque je le pus, il me dit que son retardement avoit été parce que la cour n'étoit pas partie le jour qu'en l'avoit dit, et qu'il avoit voulu ^{se} faire partir le cardinal Mazarin, auquel il avoit beaucoup d'obligations, qui lui avoit donné, depuis peu, une abbaye de trente mille livres de rente pour un de ses enfans. Je ne crois pas que,

pour s'être mêlé de mes affaires, cela lui ait
cui ; au contraire, je suis persuadée que cela
lui avoit facilité les entrées chez M. le cardi-
nal Mazarin et donné lieu de le voir plus sou-
vent, ce qui n'est pas aisé. Il me conta mille
nouvelles du monde, et, comme il avoit ren-
contré madame de Fiesque et madame de
Frontenac dans la rue, qu'elles lui avoient
dit : « Hé bien ! M. le comte, l'affaire de
Champigny est jugée, et cependant Monsieur
et Mademoiselle ne sont pas accommodés,
et, selon ce que Monsieur nous en a parlé, le
recommandement n'est pas petit. » Le comte
leur dit qu'il n'avoit rien à dire là-dessus, et
qu'elles étoient bien mieux informées que lui.
Pendant le séjour de son altesse royale à Pa-
ris, elles allèrent deux ou trois fois au Luxem-
bourg, et elles le firent prier de les aller voir,
ce que son altesse royale fit, ensuite elles le
firent mettre dans la Gazette, pour me faire
dépit : j'avoue que je fus assez sotte pour ne
pas tromper en cela leur espérance. Son al-
tesse royale fit un tour à Gaudes qui me plut
bien : il avoit fait faire une fontaine dans un
petit jardin du Luxembourg, qui est devant

la fontaine de sa chambre, et une porte pour entrer de sa chambre au jardin; son altesse royale le trouva mauvais, fit boucher la porte et combler la fontaine : ce fut dans le premier voyage qu'il fit à Paris. Je m'en souviens, parce que j'eus le plaisir de le conter à ces comtes, qui étoient encore avec moi, qui en furent fort fâchés : je le sais bien de mettre quelquefois des digressions qui m'éloignent de mon sujet; cela me vient dans l'esprit, je ne puis m'empêcher de le placer. Le comte de Béthune me dit que Monsieur avoit plus d'impatience de se raccommoder avec moi que je n'en avois; que, le jour que l'affaire de Champigny fut jugé, il l'entreteint le matin dans sa galerie du Luxembourg; qu'il lui disoit : « Si je perds mon proche, nous ne nous raccommoderons jamais, ma fille et moi, et ceux qui en seront cause devraient avoir bien du déplaisir. » Le comte de Béthune ajoutoit qu'il lui avoit fait connaître que c'étoit Goulas, et qu'il en étoit quasi demeuré d'accord; qu'il n'avoit rien omis pour me rendre de bons offices à ma mode; qu'il croyoit avoir parlé d'une manière que cela

ne nuirait pas à mes gens, et qu'il lui étoit venu dans l'esprit de laisser croître à son aise royale, sur le vent du bureau qu'il voyoit pour nous, qu'il avoit entre les mains des pièces considérables.

Lorsque l'affaire fut jugée, le comte de Béthune dit à son aïeule royale : « J'ai entre mes mains l'indemnité que vous désirez (dont Monsieur fut fort aise) : je n'en ai pas voulu parler, de crainte que, si vos gens le savaient, ils ne s'occupassent cette affaire avec moins d'ardeur. » Son aïeule royale lui demanda à la voir; il lui dit que cela étoit serré dans une petite cassette, et qu'il la lui porterait à Blois. Son aïeule royale fit venir Petit-Pied, et lui dit : « Donne-moi présentement une procuration telle qu'il faut pour donner mes secrets avec ma fille ; » ce qu'il fit, et le mit entre les mains du comte de Béthune, et lui dit : « Attendez encore quelques jours à en donner à ma fille. » Le lendemain, je me levai de bonne heure, et je m'en allai dans la chambre du comte de Béthune, qui me dit qu'il avoit aussi un projet de lettre, qu'il falloit que je le copiasse, et que son aïeule royale m'en

sauroit bon gré. Je le fis, parce qu'il me dit
 que cela étoit nécessaire en ce qu'il s'y étoit
 engagé; pour moi, qui n'étois pas les mé-
 chantes femmes, en mille ans je ne m'en se-
 rois pas avisée, et il me sembloit que j'avois
 dit tant de fois et si hautement que je ne don-
 nerais point d'indemnité à Monsieur, que
 personne ne croyoit que j'eusse eu l'intention
 de le lui donner, et surtout dans un temps
 qu'elle n'étoit bonne à rien. Je ne metrai
 pas ici cette lettre; elle est du comte de Bé-
 thune, et non de moi. Ensuite il me montra
 la procuration de son altesse royale, laquelle
 confirmoit la transaction, et parloit d'erreur
 de calcul: ce qui faisoit assez connoître que ce
 n'étoit pas une chimère comme on l'avoit fait
 accroire à Orléans. Il me disoit que c'étoit de
 ma pure et libre volonté, mais que j'en eusse
 été pressée ni requise; et pour la rendre plus
 authentique, elle portoit que la transaction
 seroit homologuée au parlement. Comme tout
 ce qui étoit dans la procuration me faisoit sou-
 venir de mes maux et de mes persécutions
 inouïes que j'avois souffertes pour tout ce
 que je viens de dire, je me mis à pleurer

amèrement; cela dura aussi long-temps. Le comte de Béthune envoya quérir un notaire; et comme il fut arrivé, je le fis attendre que mes larmes fussent essuyées; et après avoir signé, je lui dis : « Monsieur me fait acheter son amitié bien chèrement, et si, elle ne m'est pas trop bien assurée. » Le comte de Béthune me dit : « Quoi! avez-vous regret à ce que vous venez de faire? » Je lui dis : « On y a apporté tant d'agrément, et cela a été précédé de tant de bons traitemens et de circonstances obligantes, que l'on ne peut pas après cela donner son bien que de bonne volonté. » J'ajoutai : « On a oublié de mettre dans la procuration que j'ai contraint mon père à accepter mon bien, et que la violence est de mon côté. » Je pleurai encore beaucoup, et dis au comte de Béthune : « Si après cela on ne me rend point mes gens, il n'y a plus d'espérance de les avoir, on n'a plus affaire de moi. » Le comte me disoit : « Il faut tout espérer de son altesse royale; pour moi, je ne désespère de rien, » et il me le disoit d'un ton par lequel il me vouloit donner toute sorte d'espérance.

Madame de Béthune me dit que madame

de Frontenac l'avoit priée de me demander
 « si je trouverois agréable qu'elle me vint trou-
 ver; je lui dis que puisqu'elle avoit des affaires
 à Paris, elle seroit bien d'y demeurer. Le comte
 de Béthune me dit qu'il falloit qu'il allât à
 Blois, et que pendant ce temps je pourrois
 m'approcher de Paris; que la cour, ni son
 altesse royale ne le trouveroient pas mauvais;
 je lui donnai un de mes carrosses pour aller à
 Blois. Lorsqu'il partit, je lui dis: « J'ai fait
 une remise si considérable à Monsieur, qu'il
 pourroit bien achever de payer les dettes à
 quoi il est obligé, et dont madame de Guise
 l'a déchargé fort injustement. » Il me dit:
 « Madame, dire cela à moi qui suis un homme
 sans intérêt, pourrois-je croire qu'une grande
 princesse comme vous en eût? » Je lui ré-
 pondis: « Je ne crois pas que son altesse
 royale le trouvat mauvais; vous faites une af-
 faire toute pour lui; l'avantage est entière-
 ment de son côté, et moi je n'y en ai nul. »
 Il me répondit: « Il ne sera pas dit que dans
 une affaire dont je me serai mêlé on regarde
 à l'intérêt. »

Je vis à Fontainebleau M. le comte de Ro-

chevalier, fils de feu madame de Montbenoit, qui venoit de conduire son corps à Montargis. * Le jour que le comte de Bethune partit pour Eliza, je m'en allai à Jurisy, dans la maison de M. de Roches; je mandai à Paris la comtesse des Marais de me venir voir. La plus grande hôte que j'eus, dès que je fus arrivée, fut de loger toutes les dames qui étoient avec moi dans le logis, afin de l'occuper entièrement; en sorte qu'il ne demeurât aucune chambre pour madame de Frontenac, si elle y venoit, de travail aussi à Jurisy des avocats que j'avois mandés pour me rendre compte du détail de mon affaire de Champigny, et pour donner mes ordres à travailler à l'exécution de l'arrêt que j'avois obtenu. Madame de Frontenac vint le matin, elle se coiffa dans son carrosse; je la regardois par la fenêtre, et je disois à ceux qui étoient près de moi : « Elle s'étrange déjà de la maison, elle n'est s'y coiffer. » Elle entra dans ma chambre comme une personne qui sentoit bien que sa mauvaise conduite la rendoit indigne de me voir, elle étoit beaucoup plus déconvenue qu'à son ordinaire; elle me salua : je ne lui

dit moi. Elle demanda à la comtesse de Béthune : « Dois-je demeurer ici sans que Mademoiselle me le dise ? » Elle lui répondit qu'elle n'en savoit rien. Madame de Frontenac commanda à son tapissier de tendre son lit qu'on avoit toujours accoutumé de parler avec le mien. Il lui dit que l'on ne l'avoit pas apporté, et que je l'avois défendu. Elle demanda au marchand des logis où étoit sa chambre. Il lui dit : « Toutes les chambres sont remplies ; Mademoiselle a voulu loger elle-même toutes ses dames, et il n'y en a point pour vous. » Elle ne laissa pas de demeurer, et de coucher dans ma chambre comme elle avoit accoutumé, je ne pouvois pas l'empêcher. Il vint beaucoup de monde me voir, M. le duc François de Lorraine y vint, et ses enfans : je ne les avois point vus depuis qu'ils étoient en France. J'y vis aussi madame de Roquesaure, dont la beauté faisoit grand bruit, assurément c'étoit une belle créature. Frontenac disoit à de mes gens : « Vous voilà bien près de Paris, je ne croirois pas que vous y eussiez si tôt ; quoi que l'on dise, on n'est pas petit à Blois à s'accommoder avec Mademoi-

ville. » L'occasion se présenta cette fois de parler de madame de Fléau devant Frontenac et sa femme, et j'en parlai d'une manière à faire connaître que je n'approuvois pas leur conduite, sans néanmoins leur en dire un seul mot ouvertement : ce qui offensa bien plus que lorsqu'on reprend les gens en bonne amitié. C'étoit des personnes que je ne voulois pas ménager, et j'étois bien sûr qu'ils le connaissent.

M. de Beauport et de Béthune me dépêchèrent de Blois pour me dire que son altesse royale les avoit reçus le plus agréablement du monde (le comte de Béthune avoit passé à Vendôme pour mener M. de Beauport avec lui à Blois), et qu'il témoignoit autant d'impatience que je pouvois avoir, qu'il seroit dans deux jours à Fontainebleau, où il m'en diroit davantage. Je fus bien aise de voir mon accommodement assuré, quoique je n'en dausse pas douter après ce que j'avois fait : ma joie ne m'étoit point si sensible que m'avoit été la douleur de tous les maux que l'on m'avoit faits; tous les pas que je faisois, et qui avançoient mon affaire, m'en faisoient

souvenir, et le temps ne diminueoit point le ressentiment que j'en avais. Je témoignai pourtant être fort gai; et comme j'ai le visage assez égal, et que la joie ni la tristesse ne me changent pas, on ne remarquoit point tout ce qui m'agitoit dans cette conjoncture. La seule pensée que les châtreaux de Flaque et de Frontenac en seroient Babes me réjouissoit. Pour en donner des marques publiques, j'envoyai quérir des violons et des comédiens à Paris : je retins force dames pour danser et souper avec moi; ce sont de ces circonstances auxquelles il ne faut pas manquer, et qui sont de politique. Madame de Roqueslaure entre autres y demeura : Frontenac et sa femme n'avoient point la mine gaië, et ni l'un ni l'autre n'osèrent me faire des complimens sur mon accommodement avec son altesse royale, parce qu'ils savoient bien que je ne croirois pas que cela partît du fond du cœur. Sa femme me demanda si j'avois agréé qu'elle restât avec moi à Saint-Fargeau ? Je lui dis que puisque son procès l'avoit fait aller à Paris sans moi, il falloit qu'elle y demeurât jusqu'à ce qu'il fût jugé.

Je vis Juvigny un homme qu'il y avoit long-temps que je n'avois vu : c'étoit l'évêque de Langres ; nous y eûmes ensemble une longue conversation , puis je m'en allai à Fontainebleau , où madame de Béthune vint avec moi. J'y menai aussi madame des Mirails sa fille , et mademoiselle de Ségur , sœur du comte d'Euca. Madame de Frontenac avoit les larmes aux yeux lorsqu'elle me vit partir. M. de Beaufort et de Béthune vinrent au devant de moi dans la forêt. M. de Beaufort portoit le deuil de madame de Mercure ; je crois que la mort de madame de Montbazon étoit cause qu'il le portoit plus austère ; il montoit dans son carrosse, nous parlâmes quasi toujours de la mort de madame de Montbazon jusqu'à Fontainebleau , où , lorsque nous y fûmes arrivés, ils me présentèrent, le comte de Béthune et lui, la belle réception que son allée royale leur avoit faite , et comme elle les avoit traités de la même manière que l'on traite les ambassadeurs étrangers. Ils trouvèrent leurs chambres bien accommodées , et on les traita magnifiquement ; ce qui n'avoit pas accoutumé d'être. Toutes les fois que M. de Beaufort al-

loit à Blois, il disoit chez l'un ou chez l'autre, et j'allais aux dépens de son altesse royale, ce que je trouvois très-mal. Ce bon traitement, en pareille rencontre, me parut très-bien ; c'étoit témoigner trop de joie de voir des gens qui sacrifioient une pauvre victime innocente. Ils m'apportèrent des lettres de Monsieur et de Madame, en réponse de celles que je m'étois donné l'honneur de leur écrire, les plus tendres du monde. Je disais à MM. de Beaufort et de Béthune : « Préparez-moi, avant que je lise mes lettres, pour qu'un tel honneur et une telle joie, que l'on m'a si long-temps refusé, ne me fassent point mourir. » Ils me disent : « Quoi ! vous tenez encore de ces discours ? » Je leur répondis : « Je puis bien parler pour mon argent. » Ils me disent donc que le comte de Béthune seroit dressé la transaction, et l'homologuer au parlement, et dès que cela seroit fait j'irois à Blois où l'on me recevroit comme le Messie. Je leur parlai toujours sur le même ton. Ils me contèrent cent sottises aux environs de Goulas, & des personnes qui n'étoient pas de mes amis ; ils me disoient cela pour té-

cher à me satisfaire de ces bagatelles, et comme je leur demandai ce qu'ils avoient fait pour mes gens, ils me répondirent que Monsieur étoit un homme avec qui il ne falloit point faire de conditions, qu'il agiroit de lui-même. Je leur répondis : « Il y va fortieusement de votre honneur de travailler à leur retour ; il n'y a personne en vos places qui ne l'eût obtenu - vous cédés à Monsieur tout ce qu'il demande, même ce qu'il y a de plus injuste au monde, et vous n'en obtiendrez pas une juste et raisonnable pour moi ? il n'y a personne qui ne vous en blâme. Pour moi, de la manière dont on me traite, et qu'on m'a fait faire tout ce qu'on a voulu, on voit bien que je n'ai point été en liberté de rien demander. Pour vous autres, messieurs, vous ne devriez cela, et à vous-mêmes. » Ils me dirent que rien ne leur tenoit tant au cœur, et qu'ils avoient une affection particulière à procurer le retour de mes gens. M. de Bensfort dit que Monsieur lui avoit reproché que lorsqu'il avoit fait envoyer la lettre de cachet à Préfontaine, il lui avoit offert de la retirer à Vendôme, et qu'il lui avoit avoué, et lui

avoit dit : « Je n'ai pas cru vous déplaire ; c'est un honnête homme qui est de mes amis, à qui je n'ai jamais eu rien faire contre votre service ; pour n'être pas agréable à vos gens, ce n'est pas une raison pour m'empêcher de servir mes amis quand ils auront besoin de moi. » Je ne sais s'il disoit vrai ; il est certain qu'il avoit offert retraite à Vendôme à Prétoutaine. Le comte de Béthune me dit : « Pour moi, vous croyez bien que je suis de cet avis, et vous auriez tort de ne pas le croire ; lui-même en est bien persuadé ; c'est pourquoi je n'ai rien à vous dire là-dessus : laissez-nous faire M. de Beaufort et moi, et ne vous inquiétez point. » Je leur disois : « Tout le monde croira que je suis comme mon père, qui, en toute occasion, a sacrifié ceux qui l'ont bien servi : pour moi, je n'en usrai jamais ainsi. » Ce n'étoit pas sans jeter des larmes que je disois cela ; à quoi ils me répondirent ce que l'on dit aux gens que l'on veut flatter d'une vaine espérance : je ne le croyois pas alors, et la suite me l'a fait connaître.

Je parlai fort avec ces soupçons d'une aventure qu'on étoit arrivé à la Guérinière,

ne s'étoit jamais fait. Pour celle de Champigny, il en parloit en homme coupable, et son embarras le faisoit bien connaître tel, quand on ne l'auroit pas su. Il se déchaînoit contre Nan, et parloit avec plus de douceur de Prélontaine; m'offroit de le servir, Écrivain à Baloy, et lui mandoit que j'étois fort étonnée que Gouba fût si hardi que de supposer avoir reçu une lettre de moi, qu'il pouvoit assurer son altesse royale que je souhaitois fort de pouvoir être bien avec elle; que ce ne seroit jamais par l'entremise d'un homme que je n'aimois ni n'estimois comme Gouba. Je voulus en écrire à MM. de Beaufort et de Béthune lorsque cette lettre arriva. Mais comme on se fait mieux entendre soi-même que par des lettres, on ne sauroit mettre tout le détail, je me contentai de leur demander, quand je les vis, d'où ils croyoient que cela venoit. Ils me répondirent qu'il falloit que ce fût Gouba qui eût fait écrire cette lettre dans le dessein d'entrer en commerce, et que, ne sachant comment s'y prendre, il avoit cru cette invention bonne pour réussir. Pour moi, je crus qu'il avoit communiqué cette lettre à la Gué-

richeur : ce sont de ces gens qui saignent la chèvre et les choux.

Après que je l'eus lue, avant qu'il d'écrire à Belpy, la Guérinière me dit : « Je suis fort effrayé de tout ce que j'ai appris à Blois : Monsieur est dans des colères contre vous qui ne cessent point, ses emportemens augmentent à tout moment; on ne parle que de prison perpétuelle ou un couvent; on dit qu'on vous donnera le choir et une médiocre pension; son altesse royale jouira de votre bien. » Je lui dis : « Je ne suis point un enfant; je me méfie de ces menaces. » Il me répliqua : « Si vous les avez eues de la bouche de son altesse royale, vous y ajoutez bienfoi; et quand il m'a parlé de cette manière, je lui ai dit que vous étiez si résolue, que, quand on vous mettoit sur une colonne comme saint Siméon Stylite, vous ne vous relâcheriez pas de Champigny. » A cela Monsieur m'a dit que l'on vous donneroit occasion d'exercer votre patience, et de faire voir la force de votre esprit, dont vous vous piquez tant. Il alla donner les mêmes avertissemens à mademoiselle de Vandy; elle vint tout en larmes se mettre à

genoux devant moi, et craignoit qu'il n'y allât de ma vie : cela ne m'empêcha pas d'écrire à Blois. M^{rs} de Beaufort et de Béthune me dirent que Monsieur avoit toutes les protestations que j'avois faites, leur date, le lieu où je les avois faites, et toutes leurs circonstances, et que, lorsque j'irais à Blois, je ne manquais pas de les porter pour les brûler, parce qu'elles ne pourraient pas me servir ; elles étoient toutes spécifiées dans la procuration qui devoit être insérée dans la transaction. Je dis à ces messieurs que je les porterois. Ils me dirent que j'avois été trompé, et que son altesse royale leur avoit dit qu'il avoit gagné quelqu'un en qui je me confiois ; ce que je reconnus aisément, et à l'instant je soupçonnai mes gens, et je ne le leur dis pas ; peut-être me suis-je trompé, je ne le crois cependant pas ; je le dis à Colombier et à l'Épinay, qui furent fort étonnés : ce sont des gens d'honneur et fort fidèles.

Je séjournai deux jours à Fontainebleau, où il y avoit bonne compagnie, beaucoup de gens de Paris qui y étoient venus pour chasser, et entre autres M. de Saint-Romain, qui

a toujours été attaché à M. le Prince. C'est un homme d'esprit et de capacité, qui a été long-temps résident pour le roi en Allemagne et en plusieurs cours, où il a été fort employé. Je le connoissois fort de réputation par M. de Fauqueroles, à qui j'en avois entendu parler, et à Préfontaine. Je l'avis vu quelquefois pendant la guerre; le temps que M. le Prince fut à Paris, il demeura malade; de sorte que je pris soin de l'entretenir, et j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre parler du pays, dont nous avions eu connoissance.

Ce fut à Fontenelle où l'on s'aperçut de l'amour du chevalier de Béthune pour mademoiselle des Harais; il ne l'avoit jamais vue qu'à Juvisy, et il ne suivit à cause d'elle à Saint-Fargueau. M^{rs}. d'Epemon et de Candale m'écroyent faire des excuses de ce qu'ils ne me venoient pas voir à Juvisy. Ils avoient eu ordre du roi de sortir de Paris sur leur démisé avec M. de Vendôme: lui et M. d'Epemon, trois ou quatre jours avant le départ du roi, se trouvant à la porte de la chambre du roi; l'un entroit et l'autre sortoit; ils se croisoient. Cela fut vu; on le

dit au roi, qui les quoyra tous deux à la Bastille, ou ils couchaient une nuit ou deux, puis eurent ordre de sortir de Paris. M. de Beaufort s'en appesantit; cela fit grand bruit. Comme nous étions à Fontainebleau, M. le comte de Vitry y vint voir M. de Beaufort, et nous dit que M. de Candale devoit passer et M. d'Epemon aussi. Je dis à M. de Beaufort que, si cela arrivoit, il falloit que je les accompagnasse; à quoi je le trouvois disposé.

Je m'en retournois à Saint-Forgeux avec la joie accoutumée, et avec le regret en même temps d'être sûr de le quitter bientôt; et, en vérité, je n'en ressentais pas tant de joie que l'on s'est cru. Je cherchois mille circonstances à regretter, entre autres je m'affligeai de ne m'être pas remis à l'italien, que j'ai appris autrefois pour lire le Tasse; et la vérité est que le jour que j'écrivis la lettre du comte de Béthune, j'avois tiré des livres italiens pour me mettre en état de parvenir à ce grand dessein. Quoiqu'il fit fort beau, peu de gens auroient été fâchés d'aller à Paris pour ne pas lire le Tasse. Quand on sort d'une misère égale à la misère, le souvenir en dure si long-

temps, et la douleur se fit un si fort calus
 contre la joie, que l'on est long-temps sans
 qu'elle le puisse en pénétrer ou amoindrir pour
 la rendre sensible. Je n'entendois parler que
 de prisons perpétuelles, que de courants, que
 de mourir de faim, et des discours aussi rudes
 que ceux-là. Goules en fit un à Blois le plus
 extraordinaire du monde ; comme on lui pro-
 posoit tout ce que je viens de dire, il dit à son
 altesse royale : « Monseigneur, les Roisins
 avoient droit de vie et de mort sur leurs en-
 fans ; n'êtes-vous pas assez grand prince pour
 en user ainsi qu'il vous plaira envers Ma-
 demoiselle ? » A un tel discours, on croiroit que
 son altesse royale l'auroit fait jeter par les fe-
 nêtres ; il se contenta de ne lui rien répondre :
 ce qui ne me plut pas quand on me le dit.
 Dans des rêveries mélancoliques, je songeais
 que son altesse royale n'avoit dit mot en dis-
 cours de Goules, et qu'il étoit fils d'une Mé-
 dicin. Quelque bon sens ou grand'mère ait été
 une fort bonne femme, et qu'elle n'ait point
 eu les défauts de sa race et de sa nation, les
 maladies passent quelquefois sur une généra-
 tion sans qu'en le sente. De moindres appré-

hensions que celles-là effraient les gens en l'état où j'étois ; car la nature et le sang en ces rencontres n'attendrissent pas. Je pensois en moi-même que le veau des Médicis pouvoit être venu en moi de me donner de telles pensées : cela venoit pour me déromper ; mais à l'instant mon malheur faisoit agir le fœble des Bourbons pour me flatter que leur bonté pénédroit en moi. Ainsi, je ne pouvois trouver à me flatter ni à me consoler de rien. J'admirais tous les jours la providence de Dieu sur moi , et la grâce qu'il m'a faite de me conserver de la santé et du jugement : du tempérament maigre et mélancolique que je suis, je devois mourir, ou du moins devenir folle. Quittons ceci, qui est si fâcheux, pour parler du chevalier de Béthune et de mademoiselle des Marais.

Le chevalier est l'homme du monde qui se prend le plus aisément ; je l'avois eu déjà dans de grands emportemens, et j'avois entendu parler de quelques autres. Madame des Marais en rioit, et traitoit cela de bagatelle. Il lui donnoit des collations dans le jardin, des sérénades, et faisoit tout ce qu'il pouvoit faire.

en un lieu nommé Saint-Fargeau. M. de Candale y vint, comme il étoit en Catalogne; il y resta deux jours. Je le trouvai dans un fort grand chagrin, contre son ordinaire; je lui parlai de M. de Beaufort, et qu'il falloit le recommander, et avec M. de Guise aussi; que ce seroit pour moi des embarras non peccille de voir des personnes qui m'étoient si proches, et de mes amis, mal ensemble, et qui se rencontreroient tous les jours en mon logis. Je le trouvai fort éloigné de se recommander avec l'un et l'autre. Il me conta que l'abbé Fouquet l'avoit peid d'è ne point aller chez madame de Châtillon, et qu'il n'y avoit pas été depuis. Il se passa une grande affaire entre le maréchal d'Hocquincourt et elle; je n'en sais pas de détails, ainsi je n'en dirai rien; sinon que l'on menaça madame de Châtillon de la mettre en prison: l'on disoit que c'étoit pour quelques intelligences que l'on prétendoit qu'elle avoit avec M. le Prince. L'abbé Fouquet répondit d'elle, et lui fit donner sa maison pour prison, et elle demeura avec la bonne femme madame Fouquet.

Pendant le séjour que je fis à Saint-Far-

geant, je choisi deux de mes gens, un valet de pied, parce qu'il avoit été porter à madame de Fiesque une lettre que le comte de Béthune m'écrivoit. Elle fut si prudente que de dire au comte de Béthune ce qu'il m'avoit écrit par sa lettre, et je trouvai comme cela s'étoit passé : c'étoit elle qui m'avoit donné le valet de pied. Je choisissais un valet de garde-robe qui rendoit compte de tout ce que je disois aux comtesses de Fiesque et de Frontenac, et qui n'est pas fort agréable; et même il ne seroit pas nécessaire de mettre ici le détail de mon domestique, si ce n'étoit pour faire voir les intrigues de ces femmes, qui corrompoient tout ce qu'elles pouvoient entre moi. La comtesse de Fiesque s'étoit de rendre un mauvais office, pour l'amour de moi, au chevalier de Charoy. Le roi avoit voulu sur pied la compagnie de ses mousquetaires, qui avoit été créée les premières années de la régence; le roi aimoit les mousquetaires avec grand empressement. Mancini, neveu de M. le cardinal Mazarin, en étoit capitaine; et on ne parloit que des mousquetaires. Le chevalier de Charoy étoit sur le point de ser-

tie de l'académie ; je chargeai le comte d'Escaers d'en parler à Bas, qui étoit sous-lieutenant de cette compagnie, pour demander au roi une place pour lui. Son altesse royale le sut par ces femmes ; il fit prier le roi de me refuser, si je lui faisois cette prière ; de sorte que Bas dit au comte d'Escaers, lorsqu'il lui en parla, que le roi lui avoit dit qu'il ne le pouvoit faire par cette raison-là ; qu'il en étoit bien fâché, parce que c'étoit un garçon bien fait. Il avoit eu l'honneur de lui faire la révérence pendant qu'il étoit à l'académie, et il en avoit été fort bien reçu. Ces dames ne perdoient aucune occasion de me flatter et de me déplaire, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes de mes affaires. Comme je vis cela, j'envoyai le chevalier de Chanté porter le mouquet au régiment des gardes, et je lui donnai deux lettres, l'une pour le maréchal de Turenne, et l'autre pour le maréchal de la Ferté, afin qu'il allât dans l'armée où il y auroit le plus d'occasions. Je le recommandai à tous deux.

Le comte de Béthune, qui étoit à Paris à travailler à l'affaire de son altesse royale avec

moi, conclut tout ce qui avoit été projeté; il envoya le notaire me faire ratifier la transaction; le notaire me la voulut lire. Je lui dis que cela étoit inutile, que cette lecture me seroit trop désagréable, que le souvenir de tout ce qui s'étoit passé ne me l'étoit pas moins; qu'il falloit achever comme on avoit commencé. Je signai. Peu de temps après, M. de Béthune me manda que je pouvois partir pour aller voir son aïeule royale, et le jour qu'il se trouveroit à Orléans. Je l'y trouvai lorsque j'y arrivai. M. de Beaufort m'y vint voir; le comte de Béthune ne m'apprit rien de nouveau; il me fit force contes des contesses, et de leur déplaisir de me voir aller à Blois. Je ne séjournai point à Orléans; dès le lendemain j'allai à Blois, d'où on m'envoya des relais. Je trouvai mes sœurs à deux lieues de Blois, qui vinrent au devant de moi, et Saligny qui me fit des complimens de leurs aïeules royales et de l'impatience qu'elles avoient de me voir. Madame de Haré, qui a de l'esprit, et qui est flatteuse, me fit quantité de narrations, comme si elle n'eût point été amie des contesses. Ma sœur de Valois me

baisait les mains, et me disoit qu'elle étoit
 ravie de me voir; je la croyois aisément; elle
 a toujours eu une tendresse particulière pour
 moi. Pour l'aînée, on ne l'a pas élevée dans
 ces sentimens. Lorsque j'arrivai à Blois, je
 sentis un grand méprisement; tout le monde
 me vint recevoir au bas du degré; j'allai droit
 dans la chambre de Monsieur. Il me salua,
 et me dit qu'il étoit bien aise de me voir; je
 lui répondis que j'étois ravie d'avoir cet hon-
 neur. Il étoit embarrassé au dernier point;
 pour moi, je pense que l'on connaît bien à mon
 visage que je suis sensible, et que les bons et
 les mauvais traitemens font impression sur
 moi. Son altesse royale alla ensuite saluer la
 comtesse de Béthune, et mademoiselle de
 Vandy. Je vis Goules et Vilandry de loin; je
 changeai de visage lorsque je les vis, et je
 pense qu'il n'y eut personne qui ne s'en aper-
 çût. Son altesse royale ne savoit que dire, et
 sans mes chiens, dont l'un s'appelle Reine,
 et l'autre Scurie, toutes deux levrettes, on
 n'auroit dû moi; son altesse royale se mit à
 les caresser. Tout ce qu'il faisoit en intention
 de me plaire me mettoit au désespoir; j'avois

envie d'en pleurer. Il me dit : « Allons chez Madame. » Elle me reçut fort civilement, et me fit assez d'amitiés; ensuite j'allai dans ma chambre. Dès que j'y fus, Monsieur m'y vint voir, et m'entretenant comme si rien ne s'étoit passé entre lui et moi. Vilandry y vint; il me vint du bout de l'antichambre à l'autre; je lui fis la révérence, et puis j'entrai dans ma chambre. Il alla dire à son aînése royale que je ne l'avois pas salué, et y ajouta : « Voyez, Monsieur, avec quel esprit elle vient ici, et comme elle traite le monde. » Avant que je le sasse, cela fut vérifié; il y avoit eu beaucoup de monde qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé. Quand M. de Béthune et M. de Beaufort me le conférèrent, je leur dis : « Quoi! on est encore ici sujet aux contes de Vilandry? Je passois être au dessus de cela pour mon argent: quoi! il ne me servira de rien? »

Tant que je fus à Blois, on servit une table pour MM. de Beaufort et de Béthune; on eut le même soin d'eux que l'on avoit eu lorsqu'ils firent leur ambassade pour moi. Monsieur de Beaufort mangeoit souvent avec moi,

et souvent je lui parlois et au comte de Béthune du retour de mes gens. Ils me disoient : « Laissez faire , Monsieur se accommodera avec vous , et tout ira bien. » Je leur disois : « Il oubliera que vous lui avez fait donner bien de l'argent , et comme on fait tout pour en avoir , à présent qu'il a son compte , il ne se souciera non plus des négociations que de moi. Monsieur et Madame me traiteroient assez bien ; Madame me dit qu'elle m'aimoit comme ses enfans , et qu'elle ne souhaitoit point leur établissement avec plus d'empressement que le mien. Monsieur me dit aussi que j'étois bien avec lui ; je recevois toutes sortes de marques de son affection ; je ne sais s'ils m'en disent davantage : cela fit si peu d'impression sur mon esprit , que je ne m'en souviens pas. Goulas me vint voir , et comme il craignoit les rebuffades , il y venoit toujours à l'heure de mon dîner ; il y venoit beaucoup de peuple de la ville ; il y avoit toujours de la presse ; j'avois le plaisir de le voir parmi tous ces gens-là ; la foule le faisoit aller tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. M. de Béthune me dit que son altesse royale l'avoit entretenu de bien

établissement, et lui avoit dit qu'il n'y avoit rien de plus propre pour moi que M. le duc de Savoie; qu'il ne falloit pas que je me misse dans la tête d'épouser Monsieur; que j'étois toute propre à me mettre cela dans l'esprit; qu'il ne vouloit jamais que ce qui n'étoit pas faisable. Je répondis au comte de Béthune que je voudrois toujours ce que son altesse royale voudroit, que je m'dissonois de ce qu'il me falloit faire cette proposition; que je savois qu'il avoit fait dire à madame de Savoie que je disois que si jamais j'épousois M. son fils, quand j'entrerois par une porte il faudroit que ma tante sortit par l'autre. Je ne disais je n'ai pas mis ceci déjà une fois; comme on n'a souvent fait la même proposition, je crois aussi avoir fait la même réponse. Le comte de Béthune me dit: « Il est vrai que madame votre tante vous craint, parce que vous êtes mal avec son altesse royale; maintenant que vous y êtes bien, je suis sûr que l'affaire est très-facile; je vous conseille de donner occasion à son altesse royale de vous en parler; » ce que je fis un jour que je l'entretenois dans le jardin. Nous parlâmes de la

reine d'Angleterre, et ensuite de madame de Savoie : il ne m'en parla pas avec beaucoup d'amitié. Je lui demandai s'ils n'étoient pas bien ensemble ; il me témoigna que cela n'étoit ni bien ni mal. Je lui dis : « On dit qu'elle croit que je n'ai point voulu de son fils ; je pense que si cela étoit vrai je lui aurois fait plaisir, son altesse royale ne me dit rien de plus. »

Je fis récit de cette conversation au comte de Béthune, dont il fut étonné. On avoit pour lors à Blois de grandes espérances du mariage de ma sœur avec le roi ; pour moi, je ne le croyois ni ne le souhaitois : on n'est pas bien sûr de voir sa cadette au dessus de soi. Il n'arriva rien de remarquable à Blois, pendant que j'y fus, que la chute de ma chienne nommée *Sœur*, qui tomba dans le fossé et qui se démit la cuisse au retour de la promenade ; je l'entendis crier ; je courus au château, je criai au chirurgien ; on fit ce que l'on put pour lui remettre la cuisse ; on la mit dans du linnen au milieu de la boutique, on son altesse royale l'alla voir à minuit : cela étoit bien pour la curiosité ; pour

moi, j'aurois voulu des marques d'amitié et de complaisance plus essentielles. Madame la marquise d'Etampes, qui étoit mal avec la marquise de Mouty sa belle-fille, me dit que, pendant le voyage de son altesse royale à Paris, elle avoit été au Luxembourg avec les comtesses, et que c'étoit elle qui les y avoit menées la première fois. Son altesse royale sut qu'elle m'avoit dit cela; il vint un matin dans mon cabinet, et me dit : « Je suis obligé de vous rendre ce témoignage, en faveur de la marquise de Mouty, qu'elle ne m'a point amené ces femmes, et vous n'avez nul sujet de vous en plaindre. » Je fus fort aise de ce discours, et témoignai par là que ceux qui les voyaient ou qui en faisaient cas n'en avoient pas bien avec moi. Ces femmes écrivirent à Villandry pour faire instance à son altesse royale de me parler pour elles; il ne m'en parla point; je n'en avais pas peur; je savois qu'il n'osoit le faire. Son altesse royale écrivit au cardinal Mazarin pour lui dire que j'étois accommodée avec elle, et qu'elle le prioit de faire trouver bon à leurs majestés que j'eusse l'honneur de leur aller rendre mes très-hum-

bles respects. M. le comte de Béthune fut chargé de cette dépêche; il s'en alla à la cour; je lui donnai un de mes gens pour m'en apporter la réponse et me dire quand je pourrais partir pour Limours, où j'attendrais de ses nouvelles. Je partis de Blois le jour que nous avions supposé qu'il seroit à moitié chemin de la Fère, parce que je devois aller en trois jours à Limours et avoir le temps de m'y reposer. Quelque indisposition me fit rester un jour à Blois plus que je n'avois cru; je le gagnai par ma diligence : j'allai en un jour à Chartres. Leurs altesses royales me firent beaucoup d'amitiés à mon départ de Blois; c'est-à-dire tout autant qu'elles en sont capables. Je ne trouvais point de nouvelles de M. de Béthune lorsque je fus à Limours. Madame de Frontenac y arriva une heure après moi, sans que je l'eusse mandée; madame des Marais et sa fille y vinrent aussi, et par conséquent le chevalier de Béthune. Forces gens m'y vinrent visiter; Mathis y vint, et Frontenac avec lui; ils sont inséparables. Patris, qui est capitaine de Limours, y tint fort bonne table; beaucoup de gens y mangeoient

pendant mon séjour à Limoux. Un jour qu'il se trouva trop de monde pour ma table, madame de Frontenac dit : « Qui veut venir avec moi chez Patric? » Cinq ou six dames y allèrent; les personnes qui remarquèrent cela dirent qu'elle n'étoit pas fâchée d'aller souper avec Maiba. Le lendemain qu'elle fut à Limoux, le soir, lorsqu'elle tira mon rideau, elle me dit : « Je suis la plus malheureuse créature du monde de n'être pas bien avec vous. Je n'ai rien fait qui ait pu vous déplaire; pour avoir vu la comtesse de Flaque, vous ne me l'avez pas défendu; c'est la personne du monde qui vous honore le plus; je ne lui ai jamais entendu parler de vous qu'avec le dernier respect; tant qu'elle en usera ainsi, je ne pense pas que ce soit vous en manquer que de la voir. » Je lui dis : « Elle m'en manque en toutes occasions; c'est une femme que je n'aime pas; je vous l'ai assez fait connoître pour avoir dû vous empêcher d'en user comme vous avez fait. » Elle me répliqua : « Si vous voulez que je ne la voie plus, assurez-moi donc que vous me traiterez comme par le passé, et que je serai fort bien avec vous; de la

quitter sans cette assurance, cela ne se peut. » Je lui dis fort aigrement : « Quoi ! vous me donnerez l'alternative sur une affaire dont je suis la maîtresse, et vous nous traiterez d'égaux, la comtesse de Fiesque et moi ? Croyez-vous que l'on ne puisse vivre dans le monde sans elle ou sans moi ? Tout ce que vous direz pour vous justifier vous condamne ; n'en dites pas davantage, vous me faites pitié ! » Je me tournai de l'autre côté ; elle tira mon rideau.

Son mari, lorsqu'il entra, tira son mouchoir de sa poche ; il en sortit un billet ; madame des Marais le romba. Quelque temps après, sans avoir d'où venoit ce billet, elle me dit : « Voici une lettre que j'ai trouvée. » Je la lus, et d'abord je reconnus l'écriture de Frontenac : j'avois souvent reçu de ses ridicules minimes ; il m'en a écrit beaucoup plines de picoterles. Je m'en allai à lui, et le lui montrai : c'étoit un vrai poulet, et lui et sa femme en rougirent, et ne m'expliquèrent pas le mystère. J'appris que c'étoit à mademoiselle de Martemar qu'il écrivoit ; il en étoit fort amoureux. A l'occasion de mademoiselle de Martemar, il s'étoit passé une mauvaise intri-

que à la cour, à laquelle Vironne son frère
avoit intérêt. M. de Marsillac étoit assés au-
près du roi, et même l'on disoit qu'il lui étoit
fort agréable; tout d'un coup le roi ne le re-
garda plus, et je pense que l'on lui fit dire
doucement qu'il feroit bien de s'en aller faire
un tour en Poitou jusqu'à la campagne, ce
qu'il fit. On disoit que M. de La Rochefou-
cauld, qui avoit beaucoup d'esprit, avoit mené
cette intrigue, de laquelle Vardes, Vironne,
Langlade, secrétaire du cabinet, et quelques
autres étoient; on les appeloit les endormis,
parce qu'ils alloient lentement et sans bruit.
Le cardinal Mazarin, qui n'est pas endormi,
s'en aperçut, et dissipa cette cabale. Madame
de Bouthillier vint à Lamoignon; elle eut de
longues conversations avec madame de Bé-
thune et de Maiba; l'intérêt qu'il prenoit à
madame de Frontenac faisoit qu'il parloit
de ses affaires de la même manière que ma-
dame de Bouthillier, qui est un taise. La
grande question étoit qu'elle vouloit venir
à la cour avec moi, et que je ne voulois pas l'y
mener; ils se disoient que c'étoit un bon
français lui donner son congé, et lui faire

connaître que son service ne m'étoit plus agréable. Je lui répondis : « Il y a long-temps qu'elle l'a dû voir ; si elle examine sa conduite , elle ne doit pas m'y faire penser ; elle doit faire tout son possible pour réparer ses fautes : ce n'est pas un bon parti pour elle que de me quitter. »

Madame de Bousbillier me parla. Je lui fis mille amitiés pour elle ; je lui témoignai beaucoup d'aigreur pour madame de Frontenac , et je ne répondis rien de positif sur le voyage de la cour.

Un jour , quelqu'un me dit que le Port-Royal-des-Champs n'étoit qu'à deux lieues de Linques ; il me prit la plus grande envie du monde d'y aller ; il est bon de dire d'où procédait cette curiosité , une abbaye de l'ordre de Saint-Bernard n'est pas extraordinaire à voir. Jansénius , évêque d'Ypres , et qui étoit mort en opinion de sainteté par la vie qu'il avoit menée , à ce que j'ai ouï dire à ma belle-mère , qui en a fort entendu parler en Flandre lorsqu'elle y étoit , pendant sa vie et après sa mort , même je crois qu'elle l'a vu , avoit écrit de la grâce sur ce qu'en

a dit saint Augustin. L'abbé de Saint-Cyran, homme très-savant, et qui a aussi fort bien vécu, entra dans la même opinion. Le cardinal de Richelieu, soit qu'il appréhendât que ces opinions ne fussent nuisibles à la religion, soit qu'il craignît des gens dont le savoir et la vertu dénoncioient des lumières nouvelles, ou en faisoient voir qui avoient été cachées, le fit mettre en prison, où il a été jusqu'à la régence : on en temps la reine le fit sortir. Cet abbé habitoit le couvent du Port-Royal, qui est au faubourg Saint-Jacques, parce que pendant un certain temps beaucoup d'abbayes qui étoient hors des villes, et particulièrement près de Paris, étoient transférées dedans. Le Val-de-Gebon en usa ainsi. M. Arnauld avoit quantité de filles et de sœurs en ce monastère ; il s'adonna à la dévotion avec M. Dandilly son frère, et M. le Maître son neveu ; ils étoient très-souvent en cette maison, où ils servoient Dieu avec grand stile, et le prochain avec beaucoup de charité ; il y alloit beaucoup de docteurs de Sorbonne les visiter : ainsi, par leur moyen, il y avoit toujours de bons prédicateurs dans l'é-

glise du Port-Royal, la France devint fort tranquille, le compagne put être habitée en toute sûreté par les religieuses et par les gens du monde; les religieuses du Port-Royal de Paris en envoyèrent en celui des Champs. Ces messieurs que j'ai nommés se retirèrent au dehors. A leur exemple, beaucoup de gens qui voulaient abandonner le monde y allèrent; ils se mirent tous à écrire, et firent des traductions admirables; ils travailloient à leur jardin, et assistaient les pauvres des environs; ils y menaient une vie qui n'est pas ordinaire; ils portaient la pénitence plus loin pour des gens du monde que ne font les religieux, qui en ont plus à faire que ces messieurs, parce qu'ils ménagent plus leurs intérêts que leur conscience et celle de leur prochain. Cela déchaîna contre eux, particulièrement les jésuites; ils les nommèrent jansénistes, comme on dit les calvinistes, afin que ce nom, qui a du rapport à l'autre, effrayât le monde, et les fit passer pour des hérétiques. Comme ce sont des questions de théologie, et qu'il n'appartient pas aux femmes d'en parler, s'adressant à beaucoup d'hommes, c'est à eux à qui

Dieu a donné le pouvoir et le caractère d'en connaître, de les décider. Ce qu'on peut dire des mœurs de cette compagnie, c'est qu'elles sont admirables, et d'exemple ; ils prêchent et ils écrivent avec la plus belle éloquence du monde, font des ouvrages merveilleux à la gloire de l'église et des saints. Ils ont fait depuis peu la traduction de l'office que l'église fait du saint sacrement, et on dit qu'il n'y a rien qui doive plus convaincre les huguenots, et prouver par raisons fortes et évidentes les vérités de notre religion à ceux qui sont aux malheurs pour manquer de foi. Leur dévotion est sincère ; retirés du commerce du monde, ils sont sans intérêt, sans ambition, et charitables au dernier point. Si leur doctrine est mauvaise, il faut espérer qu'avec de bonnes mœurs ils obtiendront par leurs prières les lumières nécessaires pour se reconnaître et la changer. Cette doctrine donc a fait grand bruit dans la Sorbonne, où l'on a condamné les propositions de Janénius, à quoi la compagnie du Port-Royal a souscrit, et s'est soumise à l'église et au saint père avec le dernier respect. Cette dispute a

causé beaucoup de scandale à la religion, et les huguenots en ont tiré de grands avantages, parce que les jésuites ont écrit des lettres contre leur avarice, et eux contre les jésuites sur leur relâchement : en cela, il y a eu peu d'esprit de charité. Ceux qui n'aimoient pas les jésuites disoient que la société mangeoit tous les jours du pain pétri de haine contre M^{lle}. Arnauld et le Maître, parce que leur grand-père, un excellent calbre, nommé Marion, plaida contre eux du temps du roi mon grand-père, en l'une des deux occasions où ils furent accusés, lorsqu'on attaquait la vie du roi mon grand-père : pour moi, je ne puis croire cela d'une si illustre compagnie, où il y a eu tant d'habiles gens et de saints personnages ; je crois que c'étoit un zèle ardent pour la gloire de Dieu qui a emporté ces bons pères et qui les a empêchés d'avoir toute la considération que leurs anciens eussent pu avoir. Außerdem il n'y eut jamais moins de prédicateurs qu'il y en eut maintenant parmi eux, ni moins de bonnes plumes, et cela parait par leurs lettres : c'est pourquoi, par toutes sortes de raisons, ils eussent mieux fait de ne pas

écrits, et si les jésuites les eussent tourmentés par leurs écrits, ils se devoient défendre par leur silence, et le tort seroit demeuré aux autres.

Il y avoit à Port-Royal-des-Champs un petit collège où l'on recevoit des pensionnaires, qui étoient parfaitement bien élevés et en la crainte de Dieu, aux belles-lettres et en mille sciences qu'on leur apprenoit, qui auroient réussi dans le monde, et pour bien vivre ; de sorte que, contre l'ordinaire des écoliers qui sortent fort sots du collège, et à qui il faut du temps avant que de parvenir à la société des hommes et des honnêtes gens, ceux-là, au sortir de leurs études, avoient la même politesse que s'ils eussent été nourris dans la cour et le grand monde. On fit défense à ceux qui tenoient le collège de recevoir des enfants, et les ordres furent portés par un exempt des gardes du corps du roi. En cette rencontre, on observa visiblement que les jésuites avoient agi : on crut aussi que le cardinal de Retz y avoit bonne part, parce que l'on croyoit qu'il avoit des amis particuliers dans le Port-Royal, et cela peut-être : il n'en est pas extraordinaire

qu'un archevêque ait commerce avec des docteurs de Sorbonne; assurément ce qui s'appelle jansénisme ne faisoit rien contre le service du roi. J'allai donc en cette maison du Port-Royal. Lorsque j'y arrivai, j'y demandai M. Dandilly; je le connus; parce qu'il a été secrétaire des commandemens de son altesse royale; il y avoit plusieurs années que je ne l'avois vu. On me dit qu'il étoit dans sa chambre. Je la voulus voir; je jetai d'abord les yeux sur sa table. Il me dit: « Vous êtes curieuse; vous voulez voir à quoi je m'amuse présentement; je traduis quelques endroits des œuvres de sainte Thérèse. » Je l'en remerciai, et lui dis: « J'aime cette sainte extrêmement, et je serois fort aise de voir ce qu'elle a fait en bons termes; jusqu'ici on a mal traduit ses œuvres. » J'entrai dans le couvent, où je trouvai une communauté fort nombreuse, et des religieuses d'une main dévote, naïve, simple, sans aucune façon: leur église étoit fort spacieuse. Je me promenois par tout le couvent, et je regardois tout. Je croyois ne rien voir dans cette maison de ce que j'ai vu dans les autres; je la trouvai toute pareille

à toutes les abbayes réformées de l'ordre de Saint-Bernard. Ces religieuses furent avec étonnement de ce que je me récitai : « Veille des saints et des saintes, » lorsque je vis leurs images dans leurs cellules. Elles n'osèrent me questionner là-dessus. Lorsque je sortis, M. Dandilly me dit : « Vous avez vu qu'il y a ici des images des saints, qu'on les prie et qu'on les révere ; que nos sœurs ont des chapelles, et que l'on y voit des reliques. Je lui dis : « Il est vrai que j'avois ouï dire que l'on ne faisoit pas cas de cela en ce lieu, et je suis bien aise d'en être éclaircie. » M. Dandilly me dit : « Vous vous en allez à la cour ; vous prendrez la peine de rendre ce témoignage à la reine de ce que vous avez vu. » Je l'assurai que je le ferois très-volontiers, et lui m'assura des prières de toute la communauté et des siennes, et me tint mille beaux discours pour m'obliger à être dévote. Je m'en allai fort satisfaite de ce que j'avois vu et ouï. »

Celui que j'avois envoyé à M. de Béthune arriva comme j'étois à Port-Royal, ce qui fit que je n'y fis pas long séjour. Je lus mes lettres à mon retour. M. le comte de Béthune

me manda que leurs majestés et le cardinal Mazarin avoient reçu le mieux du monde les compliments de son altesse royale et les miens, et la prière qui leur avoit été faite, de la part de son altesse royale, pour mon retour; et que, si je voulois me rendre à Saint-Cloud, un jour qu'il me marquoit, il s'y rendroit, et qu'il m'apprendroit surtout un mauvais office que l'on m'avoit voulu rendre, qui n'avoit eu aucun effet. Je jugeai sur-le-champ qu'il portoit de la boutique de ces femmes, qui ne cessent point ce trafic envers moi. Je rêvai beaucoup-dessus jusqu'à Limours. Lorsque j'y fus arrivée, je demandai à mon courrier s'il n'avoit rien appris. Il me dit qu'il croyoit que le comte de Béthune m'avoit mandé une circonstance dont il l'auroit informé. Je lui dis qu'il ne m'en parloit pas. Il me dit qu'il avoit trouvé à la Fère un valet de chambre de M. de Vardes, qu'il connoissoit il y avoit long-temps, lequel l'accosta, et lui dit : « Mademoiselle ne reviendra jamais à la cour. » A quoi il lui avoit répondu : « Je n'en sais rien. » Ce courrier, qui est un de mes gens, est un garçon fort discret. L'autre lui dit : « Je vous

en disoit, en suis, ce que j'en sais. L'autre jour, que j'étois dans la chambre de madame de Frouquet, où étoient madame de Froutenac, M. de Vardes et M. l'abbé Fouquet, on dit que Mademoiselle avoit fait un testament, par lequel elle donnoit tout son bien à M. le Prince; cela a été vu de M. le cardinal; jamais elle ne retourna à la cour. » Il ajouta qu'il le prioit de ne point parler de ce qu'il lui disoit. Ce garçon alla à l'instant trouver M. de Béthune, lequel lui dit : « Vous êtes bien avisé; qui vous a dit cela? » Il lui répondit : « C'est un de mes amis, qu'il n'est pas nécessaire de nommer. » M. le comte de Béthune lui répliqua : « On l'a dit à M. le cardinal; il ne l'a pas cru. » On peut juger l'effet que cela fit dans mon esprit au faveur de ces dames, et les bons offices que cette affaire rendit auprès de moi à madame de Froutenac, qui avoit tout d'espéré de venir à la cour avec moi. Je résolus de partir pour le lendemain, qui étoit le jour que le comte de Béthune me marquoit qu'il seroit à Saint-CLOUD. Madame de Froutenac me fit encore parler par madame de Beuchiller et par la comtesse de

Béthune. Je leur dis : « Toute la France a vu que madame de Frontenac a logé avec simplicité de Fienque, qu'elle ne l'a pas quittée d'un pas, quoiqu'elle sût la manière dont elle étoit avec moi; après cela on me croiroit une grande dupe d'avoir eu agréable une telle conduite; je veux que mon contentement paroisse, et elle sera bien heureuse si elle en est quitte pour ne pas venir à la cour; la pénitence n'est pas proportionnée à la faute. » Personne ne m'avoit parlé d'elle lorsque j'étois à Blois. Rares et ces femmes, qui étoient les grands amis de ces dames, haussèrent comme beau measure, dans un éclattement qu'elles racontèrent avec moi. Après les avoir écoutés, je leur dis : « On est fort châtié, après avoir agi, de démentir ses actions comme meurtriers; c'est pourquoi on ne peut rien demander aux gens que cela; on en croit ce que l'on veut. »

Le soir, comme j'étois couchée, madame de Frontenac me parla; elle prenoit toujours l'occasion que j'étais seule. Elle me dit qu'elle étoit au désespoir de ce que je ne voulois pas la mener avec moi, que c'étoit une marque

certain de sa disgrâce. Je lui répondis : « Votre faute a été publique, il faut que la pénitence soit de même. » A cela, elle me dit : « Au moins, à votre retour, puis-je espérer d'avoir l'honneur de vous voir ? » Je lui répondis : « Attendez mes ordres, j'en aurai les premiers. » Elle me vit le matin monter en carrosse ; ce fut là les grandes douleurs, les larmes furent bien plus abondantes qu'à Jersey. Pour moi, ma constance fut fort grande ; je les regardois fort tranquillement, et, si j'avois pu altérer mon visage et me donner du chagrin, ç'aurait été le souvenir du temps qu'elle rioit quand je pleurois.

J'arrivai de fort bonne heure à Saint-Cloud, où je trouvai du monde qui m'y attendoit : le comte de Béthune y arriva peu après, avec madame de Nemours la veuve et madame d'Entragues, à qui je n'avois jamais parlé, et que je ne connoissois point. M. de Béthune me conta devant elles la manière obligeante avec laquelle on lui avoit parlé de moi, et l'impatience que toute la cour avoit témoignée de me voir, et que Monsieur lui avoit dit : « Je donnerai mon appartement à ma

comme; que M. le cardinal lui avoit dit qu'il donneroit le sien, et que c'étoit à lui à faire l'honneur du logis, puisqu'il étoit gouverneur de la Fré. « Je trouvai madame d'Entregues à ma chambre pour le peu que je l'entrevis; et comme c'est une femme habile, elle jugea que madame de Nemours faisoit sa visite trop longue; elle l'emmena, et me laissa avec le comte de Béthune, lequel me dit que M. le cardinal, après avoir lu la lettre de son altesse royale, et lui avoir témoigné la joie de notre réconciliation, et la particulière qu'il auroit de me servir, lui avoit dit : « Vous verrez par là comme je suis bien intentionné pour Mademoiselle, et la véritable affection que j'ai pour son service. Je me moque de Paris que l'on me donne, et je vois bien que ce sont des personnes qui sont enrégées de son retour à la cour, qui lui font tout du pis qu'elles peuvent. » Le comte de Béthune ouvrit ce papier, et vit que c'étoit un testament par lequel je donnois tout mon bien à M. le Prince. Il dit à M. le cardinal : « Voilà la plus hâle imposture du monde; votre éminence doit tenir pour de méchantes gens ceux qui lui

ont donné ce papier. » M. le cardinal dit : « Il faut jeter cela au feu et n'en jamais parler ; je suis persuadé que l'on ne peut fier à la parole de Mademoiselle ; c'est une princesse de bonne foi, et j'ai peine à croire qu'à l'âge qu'elle a elle songe à faire des testaments. — Vous savez, dis-je au comte de Béthune, qui a apporté celui-là, et le lieu où il a été fait ; craignez qu'il n'y ait rien de plus noir. » Il en convint. Le comte de Fiesque, qui fait profession d'être servante de M. le Prince, et dont le mari est en Espagne de sa part, pour me faire pitié, se sert du nom de M. le Prince ; toutes les circonstances en sont diaboliques. Le comte de Béthune me dit que M. le cardinal avoit fort bien parlé de moi à table ; qu'il m'avoit fort louée, et qu'il avoit dit que j'étois le plus grand parti de l'Europe ; que Monsieur lui avoit témoigné beaucoup d'empressément pour moi, et que le bruit de la cour étoit qu'il songeroit à m'épouser ; qu'il avoit dit à la reine : « Je ne sais où logera le train de Mademoiselle, on dit qu'elle a un équipage épouvantable ; » et que la reine lui répondit : « Elle a suivi la cour antérieure, et

son train a bien trouvé à se loger ; je pense qu'elle n'a pas plus de monde présentement. » Le comte de Béthune lui dit que je n'en avais pas davantage. Monsieur dit : « Elle a tout ce qu'il lui plaît ; elle est fort riche. »

M. le cardinal dit au comte de Béthune, lorsqu'il partit, que le roi s'en alloit faire un petit tour à l'armée, et qu'il falloit que j'attendisse son retour auprès de la reine pour lui voir tous ensemble, et qu'il me feroit savoir quand il seroit temps que je partisse ; que je pouvois jusqu'à ce temps-là aller à Paris, et faire tout ce qu'il me plairoit ; que j'étois maîtresse de mes volontés ; que le roi et la reine le trouveroient bon. Je n'avois garde d'user de cette liberté ; lorsque son altesse royale alla à la cour, il n'avoit osé passer par Paris ; il n'étoit pas juste que j'en fisse plus que lui ; je n'avois aucune affaire avec la cour ; je n'étois criminelle que parce que j'étois fille de son altesse royale ; si j'avois été bien avec elle, je serois retournée à la cour en même temps qu'elle. Par son accommodement, il avoit stipulé que je n'irois pas à la cour : après avoir raccommodé ce qu'il

avoit gâté, je n'avois qu'à faire mes complimens. J'envoyai un gentilhomme à la cour ; j'écrivis à M. le cardinal pour le remercier de la grâce qu'il m'avoit faite , et lui témoignai, et à leurs majestés, l'impatience que j'avois d'avoir l'honneur de les voir. M. le cardinal le reçut fort bien , et leurs majestés aussi ; tout le monde témoigna avoir autant d'impatience que je fasso à la cour que Monsieur , et M. le cardinal mandoit toujours qu'il me feroit savoir de ses nouvelles. Il écrivit au comte de Béthune qu'il croyoit que je ne savois pas que le roi de Suède lui donnoit de l'éminence ; que je ne lui donnois pas un titre que les têtes couronnées lui donnoient ; qu'il le prioit de me le faire savoir. Je n'en avois encore point donné à aucun cardinal ; je fus fort embarrassée. Je craignois que son altesse royale ne dit : La voilà déjà humble et compassive pour le cardinal , et elle n'est pas encore à la cour. Le comte de Béthune me dit : « Monsieur, votre père, donne de l'éminence aux cardinaux neveux des papes, et les distingue en cela des autres. » Je lui dis : « Voilà ma leçon ; M. le cardinal

m'est plus utile et plus considérable que ne me seroit un cardinal nommé du pape ; c'est pourquoi je n'hésiterai point à lui en donner ; » et pour lui montrer que j'avois plutôt agi par ignorance que par gloire, je lui écrivis dès le lendemain.

C'étoit une affluence de monde non pareille à Saint-Cloud ; tous les amis particuliers de M. le cardinal m'y vinrent voir souvent ; le bonhomme M. de Seneceure y vint ; il a quatre-vingts ans ; il est fort circompect pour sa santé ; comme il est fort pour la cour, il croyoit que j'y étois de manière qu'il étoit obligé de me venir voir. Je lui dis : « Vous êtes de ces oiseaux de bon augure ; on espère tout bien quand on vous voit. » Il n'y eut de tous les gens attachés à M. le cardinal que l'abbé Fouquet qui n'y vint point. Madame la comtesse de Carignan y vint avec le plus grand empressement du monde, et me dit : « Je vous amène ma belle-fille ; elle est grosse ; elle est venue en litte. » J'allai au devant d'elle ; madame de Carignan me fit mille compliments ; pour sa belle-fille, elle ne dit mot. Il faisoit chaud, et il y

avait beaucoup de monde où j'étois ; je dis à mademoiselle de Guise et à madame d'Épernon : « Je vous prie de mener madame le comte de Soissons dans ma petite chambre, de crainte qu'elle ne soit incommodée ici, et j'irai la trouver dans un moment ; » ce que je fis. Madame de Caumont demeura avec le reste de la compagnie. Madame le comte de Soissons fut long-temps sans parler ; tout d'un coup elle me demanda : « Pourquoi ne portez-vous pas vos manchettes comme les autres ? » Je lui dis que cela m'incommodoit. Elle me répartit : « Si vous croyez que cela vous fâsse le bras plus beau, vous vous trompez. » Ensuite elle me dit : « Malheur ma belle-mère m'importune fort ; elle a si peur que je ne me blesse, qu'elle est toujours après moi. » Comme elle sortit, je lui fis mille complimens sur les obligations que j'avois à M. le cardinal ; que j'aimeis tout ce qui lui appartenait ; que j'avois eu la plus grande joie du monde de son mariage ; que j'espérois le voir souvent et faire amitié avec elle ; à tout cela elle ne répondit pas un mot. Je ne trouvois point qu'elle fût si belle comme on me l'avoit

dit, et je ne compris pas, lorsque je le regardai, comme le roi en pouvoit être amoureux. Madame de Carignan me dit : « Ma belle-fille s'est gardée pour vous venir voir ; elle a quitté le grand deuil et pris un mouchoir à posément. » Cela ne lui donnoit pas meilleure mine : elle est fort petite ; je la louai fort en tout, et lui dis que je la trouvois changée en mieux depuis que je ne l'avois vue ; elle reçut tout cela avec une indifférence et un silence qui désolèrent toute la compagnie.

Madame de Carignan me dit que madame de Savoie craignoit que je ne protégasse un nommé Arnaudcourt qu'elle avoit chassé : c'étoit un gentilhomme lorrain fort médiocre, qui avoit été page du comte Philippe d'Aglié, et s'étoit bien mis auprès de Madame royale. Elle lui avoit fait beaucoup de bien ; il étoit parvenu à être commissaire général des troupes de M. de Savoie, qui est la troisième charge dans l'armée en ce pays-là ; elle lui avoit fait bâtir un palais, et l'avoit élevé au dessus de son mérite et de sa naissance. Ce n'est pas qu'il ne fût brave ; il avoit fait de

beaux combats ; il étoit jeune ; sa faveur l'avoit fait passer devant tous ceux qui avoient plus de service que lui ; il fut malade, et quitta la cour. Je ne sais si ce fut son absence ou sa mauvaise conduite qui lui nuisit dans l'esprit de madame de Savoie ; il se battit ; ce qui n'auroit été dans un autre temps qu'une légère faute, fut cause qu'on lui ôta sa charge et ses biens ; il s'en alla en Suisse. Madame de Savoie écrivit à la cour pour qu'il ne fût point reçu en France. Je dis à madame de Carignan que je m'étonnois de la crainte de ma tante, et que, quand je commanderois Arancourt, je ne me mêlerois de rien qui le regardât et qui pût déplaire à madame de Savoie ; que je ne visais qui étoit Arancourt. Dans ce moment je reçus une lettre de madame de Courtenay, qui m'en envoyoit une que madame de Savoie lui écrivoit, où elle me témoignoit que la plus sensible obligation qu'elle me pouvoit avoir, étoit de ne me mêler de rien qui regardât Arancourt, et qu'il se vantoit que je lui ferois donner un emploi dans les troupes lovéines par M. le duc François ; que c'étoit un ingrat qui lui avoit man-

quel de fidélité, et qui l'avoit séché. J'écrivis à madame de Courtenay qu'elle pouvoit écrire à madame de Savoie que je ne connoissois point Aruacourt, et qu'il ne m'avoit point parlé; qu'il me suffisoit d'apprendre qu'elle l'avoit chassé pour ne le jamais voir ni entendre parler de lui; qu'elle ne me trouveroit jamais en faute en rien qui la regardât, et que j'avois trop de respect et d'amitié pour elle.

Trois jours après mon arrivée, Frontenac, accompagné de Matha, vint un matin me voir; il entra dans ma chambre lorsque je me coiffais; après que je fus coiffée, je m'en allai dans la salle, où ils me suivirent. Frontenac s'approcha pour me parler; je me retirai à une fenêtre, il me dit: « Sur ce que je vois que votre altesse royale ne traite pas ma femme comme elle avoit accoutumé, cela me fait connaître qu'elle n'a pas son service agréable; je viens vous demander son congé. » Je lui dis: « Vous consultez justice; vous savez que je n'ai pas sujet d'être satisfaite de votre femme: sa conduite a été telle, qu'elle devoit juger que la mienne changeroit. » Je lui don-

moi très-volontiers son congé ; il me fit la révérence et s'en alla ; je fus assurément plus aise de le lui donner, que lui de le recevoir. Cela fit grand bruit à Paris parmi ses amis ; Frontenac s'en alla ensuite à Blois pour en rendre compte à son altesse royale ; il croyoit par là raccommoder l'affaire. J'écrivis à M. de Beaufort pour qu'il informât son altesse royale de la manière dont cette affaire s'étoit passée ; j'écrivis aussi quatre lignes à son altesse royale, et je me reposai pour le reste sur M. de Beaufort. Son altesse royale ne répondit rien, sinon qu'elle ne me contraindrait pas sur le choix d'une dame d'honneur, ce qui étoit assez raisonnable ; comme elle n'avoit pas eu la même bonté en d'autres rencontres, j'avois à craindre qu'elle n'en fît de même. Mascaron, secrétaire des commandemens de Monsieur, envoya ordre au concierge du Luxembourg de meubler l'appartement de son altesse royale pour moi, et le fit avoir au comte de Béthune, auquel il fit bien valoir ce bon traitement, et il y ajouta celui de ne m'avoir pas fait reprendre par force madame de Frontenac. A d'autres personnes, rien ne

seroit si ordinaire que le père logeât sa fille dans son logis , et qu'il lui laissât la liberté de se servir de qui elle voudroit : tout cela est si fort dans l'ordre que l'on n'en parleroit point. Comme ce sont des grâces pour moi , et que je n'en ai jamais reçu d'autres de mon père , ses amis et les miens ne parloient que de cela pour le louer de son bon naturel envers moi , et pour faire connaître que j'étois bien accommodée avec lui. Quand de si petits effets sont des témoins d'une affaire si considérable entre des personnes si proches et de si grande qualité , le monde n'y ajoute guère de foi.

✓ Quelque temps auparavant , il se passa une affaire plaisante , ou le nom de son aïeule royale fut mêlé. D'Albert , fils de son surintendant , qui sortoit de ses études et s'en alloit à Rome , comme font d'ordinaire les enfans de Paris au sortir du collège , avant que de partir , alla visiter quelques dames du Marais qui n'étoient pas des plus sages de Paris ; et en ces lieux-là , pour se faire valoir , il conta qu'il s'en alloit à Rome , et que son aïeule royale lui avoit donné une lettre pour le cardinal de Retz , et qu'il étoit chargé de beau-

coup de particularités qu'il lui devoit dire. Dans ces maisons-là, il y va toutes sortes de personnes : M. le cardinal le sut, et le fit arrêter, et on le manda à son altesse royale, qui répondit qu'il n'avoit nul commerce avec le cardinal de Retz, et que, s'il en avoit, on devoit avoir assez bonne opinion de lui pour croire qu'il ne confieroit pas ses intérêts à un jeune homme de dix-sept ans. Je n'ai point parlé de la liberté du cardinal de Retz ; c'est un homme à qui il est arrivé tant d'aventures, que je ne doute pas que l'on n'écrive sa vie, s'il ne l'écrive lui-même ; ainsi on la verra mieux, et plus véritablement que je ne pourrois la mettre en ce lieu.

La retraite de madame de Frontenac d'après de moi fit fort parler des gens, et cela renouvra la mauvaise conduite de la comtesse de Flouque. Ceux qui me parloient de la comtesse de Frontenac n'oublioient pas un camarade ; de sorte que je n'avois pas sujet de me louer ni de l'une ni de l'autre, et le déchainement qu'elles avoient contre moi m'obligea à dire, pour me défendre, les justes sujets que j'avois de m'en plaindre. Un jour,

chez Tubeuf, où beaucoup de gens étoient, l'abbé Fouquet entra, et se mit à parler de madame de Fiesque et de moi. Il dit : « C'est Prélégatins qui met tout cela dans la tête de Mademoiselle. Si madame la comtesse de Fiesque m'en croit, elle s'en prendra à lui, je lui offre pour cela mon service; » et ensuite il fit beaucoup de menaces, dont tout le monde fut fort étonné. Le comte de Béthune me le dit deux ou trois jours après, de crainte que je ne l'appriasse par d'autres voies, et que je ne m'emportasse à dire ou faire contre l'abbé Fouquet ce qu'il avoit mérité; je fus extrêmement étonnée et fâchée. Le comte de Béthune me dit : « Ne faites pas semblant de le savoir, et ayez patience; M. le cardinal y donnera ordre. »

Le lendemain, l'évêque d'Amiens, qui est de mes amis, me vint voir, et le duc de Bourgogne avec lui. Après m'avoir salué et demeuré quelque temps avec moi, à tout moment il venoit du monde, et je parlois aux uns et aux autres, ils s'approchèrent tous deux de moi, et me demandèrent un moment d'audience. Je m'éloignai de la compagnie,

ils me dirent que M. l'abbé Fouquet les avoit chargés de me dire le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu me rendre ses respects, dans la crainte que je ne les eusse pas agréables. Je leur répondis : « Qui l'empêche de me voir ? Ma maison n'est fermée à personne, et ceux qui n'y viennent pas manquent à ce qu'ils doivent ; je me suis donnée que l'abbé Fouquet, qui est créature de M. le cardinal, ne me soit pas venu voir ; il est le seul qui y ait manqué. » Ils me dirent qu'il avoit qu'on lui avoit voulu rendre de mauvais offices auprès de moi, parce qu'il étoit ami de madame de Mesme ; que, si je le connoissois, je le croirois incapable de tenir les discours dont ses ennemis l'accusoient. Je leur dis : « Je ne sais ce que vous voulez dire. Si l'abbé Fouquet m'a manqué de respect, je suis fâchée que tout le monde le sache et que je l'ignore ; il est fort mal habile homme de me donner occasion de m'en informer. On me connoît assez bien et assez promptement ; on m'auroit voulu cacher ce qu'il a fait, parce que l'on sait que je ne suis pas personne à le souffrir, et que je me comporterois peut-être, dans le premier

mouvement, d'une manière dont je serois blâchée à la longue. Tout ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me dites, c'est que je ne me soucie pas de voir l'abbé Fouquet; je serois bien aise de m'éclaircir de quoi il est question avant qu'il vienne chez moi. Je suis assurée que s'il a manqué au respect qu'il me doit directement ou indirectement, M. le cardinal m'en fera donner raison; nous sommes présentement bien ensemble. » Ces manières me voulaient faire connoître que l'abbé Fouquet étoit un homme fort considérable, et qu'il pouvoit beaucoup pour ses amis; qu'il me pouvoit rendre de grands services. Je leur dis : « Je suis d'une qualité à ne pas chercher les ministres subalternes; j'en ai toujours droit à M. le cardinal, et ne me soucie guère de votre abbé Fouquet; j'ai fort méchante opinion d'un ministre, au moins d'un homme qui veut passer pour tel, qui fait sa rapinée avec de la conscience de Finique. » Cette conversation fut assez longue : en voilà le plus essentiel.

Je m'en allai à l'instant le dire au comte de Béthune, qui étoit dans sa chambre au logis

de madame de Launay-Grinot , où je logeois ; il trouva le procédé de l'abbé Fouquet fort extraordinaire. Je lui dis qu'il me sembloit que je devois m'en plaindre à M. le cardinal ; il fut de mon avis. J'envoyai quérir l'évêque de Coutance , qui est un fort bonnette homme , et qui a du zèle et de la fidélité pour ses amis ; il a été maître de chambre de M. le cardinal : il est en exilure. Je lui contai ce qui s'étoit passé , et il se chargea d'en rendre compte à M. le cardinal , et de lui témoigner le ressentiment que j'avois contre l'abbé Fouquet. M. le procureur général , qui est son frère , et qui est un homme sage et bien avisé , fut au désespoir de cette équipée ; il envoya Gourville trouver Préfontaine pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit des bruits que l'on faisoit courir ; qu'il ne les pouvoit croire ; qu'il étoit persuadé que son frère n'étoit pas capable d'une si grande ridicule ; il fit faire des compliments à Préfontaine , dont il fut fort satisfait. On eut réponse de M. le cardinal. Il manda à M. de Coutance que s'il croyoit l'abbé Fouquet capable d'avoir tenu les discours dont on l'accusoit , il ne le verroit ja-

mais; qu'il le croyoit innocent; qu'il me supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il me fit la révérence, et se justifîât; qu'il ne vouloit pas qu'un homme qui dépendoit de lui parût jamais s'il me déplaisoit. Il fit savoir à l'abbé Fouquet qu'il étoit à voir Préfontaine, et à en user d'une manière avec lui qu'il en fût content. Je fus fort aise de voir M. le cardinal en tant si bien pour moi; cette affaire me regardoit plus que Préfontaine. Gourville l'alla trouver, et lui dit que l'abbé Fouquet étoit au désespoir de ce que l'on disoit qu'il avoit dit; qu'il l'assuroit qu'il n'en avoit jamais parlé; qu'il l'estimoit, le considéroit, et vouloit être de ses amis. Préfontaine disoit chez Courbis, maître des requêtes, qui est fort de ses amis. Il répondit à Gourville : « Je ne reçois pas des complimens chez mes amis; si M. l'abbé Fouquet veut m'en faire, vous savez où est ma maison. » Quelques jours après, un gentilhomme nommé des Landes, qui a été à M. le Prince, et qui étoit pour lors à l'abbé Fouquet, le trouva dans la rue, fit arrêter son carrosse, et lui dit qu'il le venoit trouver de la part de l'abbé Fouquet.

Présontaine lui répondit : « Mon legs n'est qu'un deus par d'ici, s'il vous plaît d'y venir. » Lorsqu'ils y furent, il lui dit que M. l'abbé Fouquet l'avoit chargé de lui témoigner qu'il étoit au désespoir des bruits que l'on avoit fait courir à Paris, et qu'il l'assuroit qu'il n'avoit point mal parlé de lui, qu'il l'estimoit et souhaitoit son amitié. Présontaine dit à des Landes qu'il le prioit d'assurer M. l'abbé Fouquet qu'il croyoit ce qu'il lui mandoit, et qu'il étoit son serviteur.

M. de Coustance, après avoir reçu la réponse de M. le cardinal, par laquelle il le chargeoit de ramener l'abbé Fouquet, n'entendant point parler de lui, l'alla chercher ; il ne le trouva pas. L'abbé l'alla retrouver le lendemain matin, et lui demanda ce qu'il vouloit. M. de Coustance lui dit ce que M. le cardinal lui avoit mandé. L'abbé demeura embarrassé, et lui dit : « Quand sera-ce que je verrai Mademoiselle ? » M. de Coustance lui répondit : « Je me charge de l'aller trouver pour prendre son heure. » L'abbé lui dit : « Si ce pouvoit être le matin, qu'il n'y eût personne, cela seroit fort commode ; je ne la connois

guère, et j'ai une manière d'éclaircissement à avoir avec elle; je serois malais embarrassé. » M. de Contance lui dit : « A telle heure qu'il plait à Mademoiselle de vous voir, elle vous fera toujours beaucoup d'honneur. » M. de Contance vint prendre mon heure ; je lui donnai le lendemain, à l'issue du dîner. Mademoiselle de Guerchy m'étoit venue voir ; elle fut bien aise de se trouver chez moi en cette occasion : elle s'étoit pu des amies de l'abbé. Il arriva avec M. le duc de La Rochefoucault et M. de Contance ; je disois encore ; ils s'allèrent promener dans le jardin. D'entr'ail dans mon cabinet, où il n'y avoit avec moi que madame d'Epemon ; la comtesse de Béthune, mademoiselle de Guerchy et mademoiselle de Vandy étoient demeurées dans l'autre chambre ; le comte de Béthune étoit aussi avec moi ; M. de Contance l'alla quérir. Lorsqu'il entra, il fut fort embarrassé et interdit ; il me salua et me dit qu'il étoit au désespoir de ce que l'on m'avoit dit ; qu'il me supplioit très-humblement de croire qu'il n'en avoit jamais parlé. Je lui répondis : « Je suis si obligée à M. le cardinal, que je ferai

toujours tout ce qu'il désirera de moi. » Il recommença : « Je suis le plus malheureux de tous les hommes ; j'ai des ennemis qui déshonorent de moi ce que je n'ai jamais songé. » Je lui dis : « Ne parlons plus de cela ; je crois que quand vous aurez manqué par le passé, vous serez plus sage à l'avenir. M. le cardinal a décidé que je vous vise ; je l'ai fait à sa considération, et c'est à lui seul que vous en avez l'obligation ; sans cela je ne vous aurais vu de ma vie, et il doit connaître par là le pouvoir qu'il a sur moi. » Je passai dans l'autre chambre, où l'on fit une conversation, puis il s'en alla.

Sa bonne amie la comtesse de Fleury, et toute sa cabale, fut fort fâchée de la manière que le prit M. le cardinal, et de ce qu'il voulait que l'abbé fit des excuses à Préfontaine. Pour M. le cardinal, il témoigna en cette occasion avoir quelque considération pour lui, dont je fus bien aise. Ces sortes d'affaires sont plus sensibles à un homme en disgrâce, et hors de la cour, qu'à un qui y serait ; et si Préfontaine y avait été, l'abbé Fouquet n'en aurait pas ainsi usé, ou tout

cela ne se seroit pas passé de même. L'abbé trouva fort mauvais ce que j'avois dit devant beaucoup de monde; tous ceux qui me venoient voir parloient de cette affaire, et disoient : « L'abbé Feuquet est un grand singulier pour menacer les gens d'insulte; il n'y a personne qui ne lui en puisse faire, et qui en mérite tant que lui. » Il trouva que je l'avois traité légèrement, et il disoit : « Mademoiselle le prend d'une grande hauteur. » J'avois tort sans doute d'en user ainsi, vu l'égalité de nos qualités. Il eut sûrement lieu de se repentir de ce qu'il avoit dit; l'affaire ne tourna pas à son avantage, et moi j'eus sujet d'être satisfaite de ma modération, parce que je reçus de M. le cardinal toute la satisfaction que je pouvois souhaiter, et Proffontaine aussi. Comme j'ai dit que je le gardois quelquefois lorsque je n'étois pas contente de M. de Choisy, parce qu'il est son parent, il est bon que je dise que j'ai connu depuis que c'étoit injustement, et je l'ai su par hasard à mon retour d'Orléans. M. de Choisy m'eût demandé si je trouverois bon qu'il me vint rendre ses devoirs; je lui permis : il vint à Limoges. Lors-

que Prémontain sut que je l'avois vu, il dit au comte de Béthune que tant que M. de Choisy avoit été mal avec moi, il avoit cru de son devoir de ne le pas voir; que puisque'il m'en avoit vu, il auroit bien dû d'aller chez lui. Le comte de Béthune lui dit : « Laissez-moi ménager cela. » Prémontain le laissa agir; il avoit tant de confiance en lui, qu'il eût cru manquer à l'amitié qu'il lui témoignoit s'il eût fait un pas sans son avis. Le comte de Béthune en parla à M. de Choisy, lequel lui fit réponse par un billet, lorsqu'il étoit à Saint-Cloud, qu'il étoit obligé à Prémontain du sentiment qu'il lui témoignoit de le vouloir voir; qu'après avoir discontinué quelques années à le faire, il craindroit que son altère royale ne le trahît mauvais à-présent. Je trouvai ce billet sur la table du comte de Béthune; je lui demandai ce que c'étoit. Il me conta l'affaire comme je l'ai mise ici, dont je sentis une secrète joie de voir la fidélité que Prémontain m'avoit gardée de ne pas voir les personnes qui m'étoient déagréables, et je me repensais de l'avoir soupçonné.

Le maréchal de Grammont apprit que je

m'étois plaint de ce qui s'étoit passé à Blois ; il me fit dire , par M. le comte de Béthune , qu'il n'auroit pas manqué à me rendre ses respects s'il avoit cru que je l'eusse eu agréable , et qu'il avoit bien envie que je lui permisse de se justifier ; qu'il n'étoit pas coupable ; que c'étoit assez pour lui d'en être accusé , pour l'empêcher de me voir. Je lui fis dire que je le recevrais bien qu'il vint ; ce qu'il fit. Il me dit : « Sans la permission que votre altesse royale m'a donnée de la venir voir, j'aurois, tout ma vie, fui sa présence avec beaucoup de douleur. Je n'ai jamais manqué à ce que je lui dis ; puisqu'elle a la bonté de vouloir écouter ma justification , je la supplie de me dire de quoi on m'accuse. » Je lui contai tout ce que Goulas m'avoit écrit , et que j'ai dit ailleurs ; il me pria de lui montrer la lettre , et que , quand il rencontreroit Goulas , il lui en demanderoit la confrontation ; cependant qu'il m'assureroit que jamais il n'avoit dit un seul mot de ce qu'il avoit écrit , et qu'il en prenoit son altesse royale pour témoin. Je lui dis qu'il n'étoit pas mal aisé à croire qu'il disoit vrai , puisque je connoissais Goulas pour un

grand imposteur. Le maréchal de Grammont a beaucoup d'esprit; il se débatta de tout cela avec moi par des termes respectueux, obligeants et les plus agréables du monde; j'en demeurai fort satisfaite, et lui, il le fut aussi de ma manière d'agir; il ne s'étonna point de ce que je me fusse plainte, vu ce que l'on m'avoit écrit. Il revint, à quelques jours de là, prendre congé de moi, avec M. de Lionne, qui alloit avec lui, ambassadeur extraordinaire à la diète de Francfort, où l'on devoit élire l'empereur.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



93 9. 2426





B. 19.2.117



00000

